

L'Exécuteur [270]

– Enfer de plomb sur l'Oregon

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



ENFER DE PLOMB SUR L'OREGON

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**ENFER DE PLOMB
SUR L'OREGON**



PROLOGUE

Klamath Falls, Oregon

Les deux avions de chasse Eagle Fighter F-15 déchirèrent le ciel et passèrent le mur du son dans une explosion retentissante, leurs corps d'aluminium étincelant dans les derniers rayons du soleil.

Mais, tout à coup, ils perdirent de l'altitude et allèrent s'écraser brutalement à quelques centaines de mètres en dehors du périmètre de l'aérodrome d'Airfield.

L'équipe des contrôleurs put tout juste distinguer des flammes qui semblaient sortir des moteurs, puis, quelques secondes plus tard, l'explosion. Chaque boule de feu était alimentée par vingt mille litres de kérosène. Comme un des contrôleurs se mettait à hurler ses appels aux deux pilotes, le responsable de la tour contacta l'officier de garde au quartier général de l'U.S. Air Force. Celui-ci ordonna la fermeture immédiate de la base et le verrouillage des environs, tandis que les services de secours se précipitaient vers le lieu de l'accident.

Les contrôleurs affirmeraient par la suite qu'ils n'avaient rien remarqué d'anormal. Ils ne pouvaient pas savoir que les flammes qu'ils avaient vues sortir du moteur marquaient l'impact de deux missiles sol-air heurtant les appareils.

Les missiles avaient été tirés depuis des lance-roquettes portables à proximité du terrain d'aviation.

— Ce qui signifie qu'il ne s'agit pas d'un accident, déclara une semaine plus tard l'enquêteur principal au colonel Harlan Winnetka, officier de garde au moment des faits.

— Vous avez une idée, même vague, de qui pourrait être à l'origine de ces attaques ? demanda Winnetka.

— Je ne peux être sûr de rien à ce stade, mon colonel, répondit l'enquêteur. Pour être parfaitement honnête, nous ne disposons pas de preuves suffisantes pour arriver à une conclusion. Nous savons seulement que ces avions ont été abattus par des armes portatives. Les responsables de ces actes ont pris soin de couvrir leurs traces dans la confusion qui s'en est suivie avec d'autant plus d'efficacité qu'on

croyait alors à un accident, peut-être une collision en plein vol. Après tout, les hommes aux commandes étaient encore en apprentissage. On a pensé que l'un d'eux avait peut-être perdu le contrôle de son appareil.

— Sauf que ces stagiaires étaient épaulés par des pilotes très expérimentés. Peut-on penser que c'est là l'œuvre d'un groupe terroriste ?

Le major Léonard Swope faillit s'étouffer.

— Vous pensez qu'il s'agirait de... terroristes ? Si la presse s'empare de cette histoire, mon colonel...

— Eh bien, assurez-vous qu'aucune rumeur ne sortira d'entre ces murs, major, s'écria le colonel soudain tout rouge.

Il pointa un doigt rageur vers l'enquêteur et ajouta :

— Comme je ne peux même pas transmettre les détails de l'incident à Washington, vous devrez me promettre de ne rien dire à personne tant que je n'aurai pas présenté mon rapport au commandant en chef des forces armées. C'est bien compris, capitaine ?

L'enquêteur hocha la tête.

— Oui, mon colonel, bien entendu. Mais je dois remettre mon rapport écrit sous quarante-huit heures.

— Je connais les règles, figurez-vous. Je n'ai aucune intention d'étouffer l'affaire, je veux simplement éviter tout un cirque avec les médias. Si un journaliste vient vous poser la moindre question, vous répondez que l'enquête est en cours et vous me l'envoyez.

Puis il renvoya les deux officiers en les mettant en garde contre les conséquences auxquelles ils auraient à faire face s'ils désobéissaient à ses ordres. Il tourna sur sa chaise de bureau en cuir et regarda par la fenêtre.

Ça avait marché. En suggérant que de nouvelles attaques terroristes pouvaient avoir eu lieu sur le sol américain, il avait réussi à mettre ses deux subordonnés dans tous leurs états. Ce qu'ils ne savaient pas, parce qu'ils étaient trop aveugles pour le voir ou trop lâche pour se l'avouer, c'était que les activités terroristes dans le nord-ouest des États-Unis avaient récemment pris de l'ampleur. Le Pentagone allait peut-être le traiter de paranoïaque et même lui suggérer de prendre des vacances pour s'éclaircir les idées, il leur prouverait que cette affaire relevait d'une attaque contre les États-Unis et qu'il ne s'agissait pas simplement d'un accident malencontreux. De toute manière, il avait besoin d'aide. Et pour cela il fallait s'adresser à des spécialistes. Mais il n'avait aucune idée de la façon dont il allait les trouver.

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan regardait la mort en face à travers un viseur électronique Bushnell 6x42.

Il serrait la crosse ergonomique du SIG-Sauer SSG-300 contre son épaule et reprenait sa respiration.

C'était pour lutter contre le Crime organisé que l'Exécuteur était venu dans la paisible petite ville de Tulelake dans le nord de la Californie. La Famille Gowan contrôlait presque toutes les activités illégales dans le comté de Siskiyou : prostitution, drogue, racket. L'Exécuteur avait consacré les semaines précédentes, depuis les ordinateurs de son char de guerre à vérifier ses sources, et arrivait toujours à la même conclusion : Mickey Gowan était mêlé à toutes ces activités. Mack Bolan avait donc décidé de réduire son petit commerce à néant.

Il allait commencer par le bras droit de Gowan. Billy Moran. Il aurait préféré mener cette action ailleurs et à un autre moment, mais il avait là la possibilité d'éliminer un des principaux membres du gang Gowan sans mettre en danger des passants innocents. On ne voyait presque jamais Gowan et Moran ensemble, sauf derrière les murs hauts de trois mètres de la villa du Parrain. La propriété avait été transformée en une véritable forteresse gardée par une douzaine de *soldati* armés jusqu'aux dents. Ce n'était pas assez pour dissuader Bolan, car Moran comme tout être humain obéissait à un certain nombre d'habitudes. Il en devenait donc prévisible. L'Exécuteur avait décidé de se servir de cette faiblesse pour lui faire passer un message.

Il expira lentement tout en appuyant sur la détente. L'arme fit retentir un coup de tonnerre. Bolan baissa lentement le canon pour vérifier qu'il avait bien atteint sa cible. L'expression de la surprise s'était peinte sur le visage de Moran au moment même où sa tête partait selon un angle impossible. Des jets de sang et des bouts d'os jaillirent de la plaie, aspergeant l'homme de main qui était assis à côté de lui. Puis, il disparut sous la table comme l'impact de la balle le projetait hors de sa chaise.

Le Guerrier fit glisser une autre balle dans le canon avant que les

trois gardes du corps sur le patio du café irlandais ne puissent réagir. C'était au tour du lieutenant de Moran maintenant. L'Exécuteur l'atteignit en pleine poitrine. Le pourri fit un bond en arrière, et s'effondra sur le plateau en verre d'une table voisine.

Une nouvelle balle. Bolan mit en joue le troisième homme, qui s'était dissimulé derrière le lierre grimpant sur la clôture de fer forgé autour du patio. Il s'imaginait sans doute que s'il ne pouvait pas voir le tireur, le tireur ne pouvait pas le voir non plus. Erreur. Bolan visa le ventre. La seule indication qu'il avait atteint sa cible fut le geyser de sang qui s'éleva au-dessus de la clôture décorative.

Le Guerrier battit aussitôt en retraite et se dirigea vers une ligne d'arbres à une trentaine de mètres du restaurant. Il avait choisi cet endroit parce qu'il savait qu'il leur faudrait un long moment avant de comprendre d'où les coups de feu avaient été tirés. D'ici là, l'Exécuteur se serait éclipsé.

Il rejoignit sa voiture de location, garée à deux cents mètres à l'intérieur du bois, le long d'un petit chemin de traverse. Il enterra son arme dans un trou creusé à l'avance, qu'il recouvrit de feuilles mortes. Il marqua l'arbre le plus proche avec une craie réactive qui brillait dans l'obscurité quand on l'éclairait, puis il évacua les lieux.

Si les autorités locales le soumettaient à un contrôle, il n'avait pas envie d'être pris avec une arme.

Comme il sortait du chemin forestier et se fondait dans la circulation des abords de Tululake, il songea à ce qu'il allait faire maintenant. On disait que Gowan avait mis sur pied des tripots illégaux pour blanchir de l'argent dans tout le comté de Siskiyou. Il se demandait ce que ça leur ferait si, tout d'un coup, une énorme somme d'argent venait à disparaître de ce circuit.

Et l'Exécuteur connaissait la bonne adresse.

Un épais nuage de fumée de cigares brunâtre et de cigarettes flottait à l'intérieur de la pièce faiblement éclairée. Un mélange de jazz et de funk servait de musique d'ambiance, couverte par les éclats de voix, les rires, les cris d'excitation des clients assis aux diverses tables de jeu. Le long du mur, un immense bar en acajou et des serveuses en minijupes qui apportaient aux joueurs des consommations et des paquets de cigarettes. Bolan avait l'impression d'être entré dans un club illégal des années trente.

Après être retourné dans sa chambre pour se doucher et se changer, Bolan s'était rendu en voiture jusque dans ce bar sur l'autoroute 139, à la sortie de Tululake. Il avait payé son droit d'entrée de cinq cents dollars à deux videurs qui l'avaient fouillé au corps. Il se

sentait tout nu sans son Beretta 93-R., mais il ne voulait surtout pas attirer l'attention avant le moment d'agir. Mieux valait jouer le jeu et se montrer patient.

Bolan alla d'une table à l'autre, joua quelques jetons au blackjack, puis à la roulette, sans grand succès. Il s'occupa ainsi pendant environ deux heures tout en observant les clients et en prêtant l'oreille à leurs conversations.

Quelques cris à l'entrée du tripot attirèrent son attention. Une altercation. Il jeta un coup d'œil dans cette direction tout en restant discret. Il vit alors deux grosses brutes qui rudoyaient un homme plus petit qu'eux, dans un costume sombre et une coupe de cheveux qui indiquaient qu'il s'agissait probablement d'un agent du F.B.I. Les gorilles à l'entrée devaient bien se douter qu'ils avaient affaire à un flic. Bolan, lui, en était sûr, parce qu'il l'avait rencontré un peu plus tôt, le même jour.

Il perdit sa dernière mise, offrit les trois jetons qui lui restaient au croupier et se dirigea vers la porte d'un air décontracté. Comme il passait devant le flic qui essayait toujours de franchir la porte, Bolan le bouscula violemment et faillit le renverser. Le type se tourna vers Bolan, exaspéré, il s'apprêtait à protester, mais il reconnut l'Exécuteur et, stupéfait, décida de se taire.

— Pardon, petit gars, je t'avais pas vu, fit Bolan en adressant un sourire complice et moqueur aux deux videurs.

Le flic continua à s'en prendre aux gorilles à l'entrée, pour faire bonne figure, puis il rejoignit Bolan devant le restaurant au-dessus du cercle de jeu.

— Je me demande pourquoi j'ai envie de vous casser la gueule, déclara l'agent Jeff Kellogg.

— Parce que vous ne savez pas ce qui est bon pour vous, rétorqua Bolan en se dirigeant vers sa voiture.

— Une minute, Cox ! cria le flic en utilisant le pseudonyme de Bolan pour cette opération secrète.

Il trotta derrière Bolan qui avançait à grands pas, et avait toutes les peines du monde à marcher au même rythme.

— Je ne sais qui vous êtes, dit-il, ni d'où vous venez, mais je croyais avoir été assez clair quand je vous ai dit hier de laisser tomber et de foutre le camp.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, Kellogg, répondit Bolan. Et ne me reprochez pas de ne pas avoir pu entrer dans ce cercle. Vous savez où vous mettiez les pieds ?

Kellogg essayait d'avoir l'air sûr de lui, mais sans grand succès.

— Je ne crois pas, reprit Bolan. Au cas où vous n'auriez pas remarqué, vous étiez face aux hommes de main de Mickey Gowan.

— Quoi ? Mais c'est impossible.

— À force de raisonner comme ça, vous allez finir par vous faire flinguer.

— Vous avez des preuves que Gowan est derrière cette opération ?

— Des tas. J'ai essayé de vous les apporter, il y a trois semaines, vous ne vouliez rien savoir.

— Ça m'intéresse maintenant. Mais je ne suis pas un électron libre, et je ne peux pas aller défoncer des portes sans d'abord avoir des preuves irréfutables. Pour l'instant vous ne m'avez apporté que des théories et des spéculations. Ça ne suffit pas pour que le F.B.I. passe à l'action.

— Ce serait peut-être le moment de changer.

— Vous n'êtes pas résistant aux balles, Cox, cria Kellogg à Bolan qui se mettait au volant de sa voiture.

Bolan démarra. Kellogg était trop obtus pour comprendre que le Guerrier venait de lui sauver la vie. Bolan retourna à Tulelake Lodge et passa en revue les possibilités qui s'offraient à lui. Il savait que la situation était inquiétante à Timber Vale, de l'autre côté de la frontière, en Oregon. Une de ces villes de bûcherons au nord de Klamath Falls, dont toute la vie était organisée autour de la scierie. C'était un sous-fifre de Gowan qui contrôlait le syndicat des ouvriers de la scierie.

Comme le Guerrier approchait de l'hôtel où il avait une chambre, il remarqua deux paires de phares. Il connaissait assez bien cette route pour savoir qu'à cette heure de la nuit, il n'y avait quasiment pas de circulation. Même en pleine saison touristique, il était impossible de croiser plus de deux véhicules au cours d'un même trajet.

Bolan accéléra dès qu'il arriva au-delà du virage suivant et les lumières disparurent. Il appuya à fond sur les freins et donna un violent coup de volant vers la gauche. La voiture ayant fait un demi-tour sur elle-même, il lâcha la pédale de frein et appuya à fond sur l'accélérateur, tournant le volant à droite cette fois. Puis il immobilisa le véhicule. Il faisait maintenant face à la direction d'où il était venu. Il sortit son sinistre Beretta 93-R de la boîte à gants et attendit.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que la première voiture ne se présente au tournant. Bolan vit la surprise sur le visage de ses occupants. L'Exécuteur descendit en deuxième vitesse, lâcha encore une fois la pédale de frein et fit tourner ses roues, espérant que ses poursuivants s'imagineraient qu'il prenait la fuite. La tactique se révéla payante. La voiture fit demi-tour pour se lancer à sa poursuite

et se présenta juste devant celle de ses complices.

Les deux véhicules se heurtèrent de plein fouet. Bolan prit la fuite à toute vitesse, puis s'enfonça dans un chemin privé dans la forêt. Au bout de trente mètres il s'arrêta et éteignit ses phares. Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste pour en sortir son téléphone portable.

Au bout de la deuxième sonnerie, il entendit une voix qui disait :

— Alors quoi de neuf, sergent ?

Il n'y avait que deux hommes pour l'appeler comme ça : Jack Grimaldi, le pilote, et Herman « Gadgets » Schwarz, le génial informaticien.

— Hé ! Gadgets, fit Bolan, je voudrais que tu vérifies quelque chose pour moi. J'ai besoin d'un certain nombre d'informations sur un endroit du nom de Timber Vale. Juste au nord de Klamath Falls dans l'Oregon.

— Qu'est-ce que tu recherches ?

— Je ne sais pas exactement. Tout ce qui pourra paraître inhabituel, suspect.

— Tu as l'intention d'y aller ?

— J'y ai songé. Est-ce que tu peux voir ça pour moi et me recontacter ?

— Donne-moi une heure.

— C'est bon.

Bolan était convaincu qu'il trouverait les réponses aux questions qu'il se posait dans l'Oregon. Et plus précisément dans cette ville de Timber Vale.

Gadgets rappela son ami et complice avec les informations.

— Il s'est effectivement passé de drôles de choses, dit-il à l'Exécuteur.

— Quoi par exemple ?

— Deux avions de chasse F-15 se sont écrasés après avoir décollé de l'aérodrome de Kingsley. Tu connais ce coin ?

— Un peu, c'est une base aérienne de la Garde Nationale.

— Exact. Les informations préliminaires ont déjà été transmises aux ordinateurs du Pentagone. L'Ours n'a eu aucun problème pour y accéder.

Bolan le croyait sans peine. Aaron Kurtzman, dit l'Ours, était un génie en cybernétique et le directeur du département technologique

du Black Warriors Ranch. Grâce à sa capacité à livrer les bonnes informations au bon moment, il avait sauvé un nombre incalculable de vies.

— Et qui est le responsable ?

— Un certain colonel Harlan Winnetka.

Le nom ne lui disait rien, mais Bolan en prit note.

— Qu'est-ce que tu as appris d'autre ?

— Il n'y a encore rien d'officiel, mais on pense que les avions ont été abattus, peut-être par le Front de Libération de la Terre.

Le F.B.I. avait inscrit le F.L.T. sur sa liste d'organisation terroriste en 2007. C'était un avatar du mouvement qui trouvait son origine en Angleterre, à Brighton. Il avait été plus difficile que prévu d'attraper ses dirigeants. L'organisation savait garder le secret. Les réunions ne se tenaient jamais dans le même lieu. Leurs actes étaient inspirés par l'écologie radicale et le souhait de défendre l'écosystème.

— C'est intéressant mais je ne vois pas le rapport avec l'objet de mes enquêtes, répondit Bolan.

— Je comprends, mais j'ai regardé de plus près, dit Gadgets. Pendant de nombreuses années, leurs activités se sont concentrées essentiellement dans le Nord-Ouest avant de décliner. En particulier dans les États de Washington, Montana, Oregon et Utah. Puis on n'a plus entendu parler d'eux dans ce secteur, il en est de même d'ailleurs pour deux autres groupes.

— Lesquels ?

— Tu ne me croiras pas si je te le dis.

L'Exécuteur ne put s'empêcher de rire.

— Essaie toujours.

— La Fraternité Aryenne et la Milice de Libération Anti-Gouvernementale.

Bolan en prit note comme il dépassait le panneau lui souhaitant la bienvenue dans l'Oregon.

— Ces groupes devaient en fait comprendre les mêmes membres.

— Exact, confirma Gadgets, ce qui signifie aussi qu'ils ont les mêmes finances.

— C'est connu, ces groupuscules aiment partager les mêmes comptes et les mêmes sources de revenus, ils sont moins identifiables de cette façon.

— Mais seule le F.L.T. connaît un regain d'activité dans ce secteur.

— Ce qui veut dire qu'ils ont une nouvelle source de financement, conclut Bolan.

— Bien pensé, Mack.

— Merci pour ce travail. Tu as raison, tout cela est plutôt intéressant.

— Je peux te poser une question ?

— Vas-y.

— Tu penses vraiment qu'il y a un rapport entre les activités de Gowan et cet incident ? Nous n'avons aucune preuve que le F.L.T. est impliqué dans l'attaque de cette base aérienne en Oregon.

— Je ne sais pas encore précisément en quoi Gowan a intérêt à financer le F.L.T. Mais je sais qu'il est solidement implanté à Timber Vale. Et comme c'est juste à côté de Klamath Falls qui représente une énorme source de revenus pour toute la région, il faudra étudier la question de près.

— Je vois. Je fais confiance à ton instinct.

— Espérons que je ne me trompe pas, répondit l'Exécuteur. Je te recontacte bientôt.

— Fais gaffe à toi, Striker.

CHAPITRE II

L'agent du F.B.I. Jefferson Kellogg se répétait mentalement pour la sixième fois son petit discours tandis qu'il remontait l'allée menant à la propriété de Mickey Gowan. Il avait bien dit à Billy Moran de rester discret et évidemment ce connard d'irlandais avait trop d'orgueil pour l'écouter. Maintenant il était mort et Kellogg se retrouvait avec la terrible tâche de devoir l'annoncer à Gowan.

Kellogg se doutait bien de qui était responsable de cette exécution : Mathew Cox. Ce type passait son temps à se montrer là où on ne voulait pas le voir. Et Kellogg n'aimait pas non plus sa façon de fourrer son nez partout. L'agent fédéral se baignait de l'illusion qu'il contrôlait parfaitement la situation et il n'avait pas besoin d'un touche-à-tout dans ses pattes.

Kellogg arrêta sa voiture et en sortant lança la clef au chauffeur de Gowan qui irait la garer à l'ombre.

— Sois prudent avec ma bagnole, hein, Sid.

Le jeune homme qui avait à peine vingt ans rattrapa la clef au dernier moment. Kellogg fit semblant de ne pas voir que le chauffeur lui avait lancé un regard assassin.

Un sourire se dessina sur ses lèvres comme il remontait les marches de pierre du perron et sonnait à la porte. Quelques secondes plus tard, un des soldats de Gowan lui ouvrait la porte.

Kellogg ne l'avait encore jamais vu.

— Ouais ? marmonna le type.

Kellogg entra et le regarda droit dans les yeux.

— Je te reconnais pas. T'es nouveau ici ?

— J'ai commencé la semaine dernière, et toi qu'est-ce que tu fous là, connard ?

— Je m'en occupe, Charlie Boy, fit une voix grasseyante.

Les deux hommes se retournèrent et virent le bras droit de Gowan, Struthers Sullivan, qui descendait l'escalier en sautillant.

« Sully » était un Irlandais de souche, né à Dublin, ce qui lui avait permis d'atteindre sa position élevée dans la hiérarchie du gang.

Gowan ne s'entourait que de natifs de la verte Erin quand il s'agissait de choisir ses plus proches collaborateurs.

— Hé Sully ! s'exclama Kellogg tandis que Charlie Boy refermait la lourde porte avant de s'éclipser. Je ne m'attendais pas à te trouver là. Je croyais que M. Gowan t'avait envoyé en voyage.

— Exact, répondit Sullivan avec un clin d'œil, mais le boulot était plus facile que prévu, alors je suis rentré en avance.

Kellogg hocha la tête. Il connaissait la spécialité de Sullivan. Si Gowan avait un problème à régler définitivement, c'était lui qu'il envoyait. Kellogg aimait bien Sullivan, il avait même pour lui une certaine admiration, bien qu'il ne lui fit absolument pas confiance. D'ailleurs Kellogg ne faisait confiance à personne. Il savait comment ces gens gagnaient leur vie. Il avait passé toute sa carrière à les mettre derrière les barreaux jusqu'au jour où il avait compris qu'il pouvait faire beaucoup plus d'argent en passant dans l'autre camp. Quand il avait accepté de travailler pour Gowan, il avait posé deux conditions : il répondait de ses actes devant le vieux et personne d'autre. Et il était rémunéré en liquide. Pour un type comme Mickey Gowan, ces exigences semblaient parfaitement raisonnables. Mille cinq cents dollars par semaine pour s'offrir un agent fédéral comme Kellogg, c'était pas cher payé.

— Où est le vieux ? demanda Kellogg.

— Là-haut. Avec madame, répondit Sullivan.

Kellogg savait ce que ça voulait dire. Mickey Gowan avait trois ou quatre femmes dans son harem. Elles vivaient toutes dans d'autres États et il les faisait venir régulièrement. Celle qui se trouvait présentement en sa compagnie était officiellement son épouse, les autres de simples maîtresses. Comme Gowan l'avait un jour dit à Kellogg : « Quand on dirige une entreprise comme la mienne, on ne peut pas se satisfaire d'une seule femme. »

Kellogg suivit Sullivan au deuxième étage, dans une immense salle, luxueusement meublée, où Gowan passait le plus clair de son temps avec ses amis et associés et qu'il avait baptisée sa « salle de jeux ».

Un feu brûlait dans la grande cheminée, même si la chaleur à l'extérieur était tropicale. On disait que Gowan souffrait d'une maladie mystérieuse et qu'il avait tout le temps froid. En conséquence son intérieur était constamment surchauffé.

On entendait une douce musique d'ambiance qui sortait des haut-parleurs.

Gowan était penché au-dessus d'une table de billard. Il plissait le front, concentré. Sa femme, Glenda, était assise sur un tabouret de bar

en cuir, devant un verre de bière. Elle approchait de la cinquantaine, mais elle avait gardé la silhouette d'une fille de vingt ans et Kellogg s'obligeait à détourner le regard pour ne pas fixer ses jambes fuselées dans des bas résille qui se balançaient avec indolence sous sa minijupe en jean.

Kellogg se dirigea vers Gowan et ouvrit la bouche, mais Sully mit un doigt sur ses lèvres pour lui signifier de se taire, et posa la main sur la poitrine de Kellogg pour l'empêcher d'aller plus loin. Ce dernier s'arrêta et se mordit la langue, attendant à distance respectueuse que Gowan ait joué son coup. Il échoua lamentablement à rentrer la boule n° 6 dans le coin. Il poussa un juron, se redressa, et ce fut seulement à ce moment-là qu'il reconnut les deux nouveaux arrivants.

Mickey Gowan les étudia quelques instants avant que la grimace qui lui déformait les lèvres ne se transformât en un sourire hypocrite.

— Jefferson, ça me fait plaisir de te voir, dit Gowan en venant vers lui la main tendue.

Kellogg la serra avec dégoût. Il avait les paumes moites.

— Moi aussi ça me fait plaisir de te voir, Mickey.

Il avait horreur que Gowan l'appelle Jefferson. Même sa mère n'utilisait jamais ce prénom et pourtant, c'était elle qui l'avait choisi.

— Tu prends un verre ?

— Non merci, dit-il. Mickey, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Tu ferais mieux de t'asseoir.

— Tu me prends pour un vieillard ? Je peux encaisser tout ce que tu voudras, alors vas-y, crache le morceau.

— Très bien, répondit Kellogg.

Il se surprit lui-même en entendant une telle joie dans sa propre voix quand il déclara :

— Billy Moran est mort.

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce. Kellogg crut même l'espace d'un bref instant que Gowan ne l'avait pas entendu. Le vieillard le regardait bouche bée, l'œil vide, le visage aussi pâle que la mèche de cheveux collée à son front par la transpiration.

— Nom de Dieu, gueula Sullivan. Tu ne m'avais pas dit que c'était ça, ta nouvelle, espèce de con.

— Désolé, patron !

Les lèvres du vieillard cessèrent de trembler, et il demanda à travers ses dents serrées :

— Qui ? Qui a fait ça, Jefferson ?

— Je n'ai encore aucune certitude, juste des soupçons.

— Qui ?

— Comme je te disais, Mickey, je ne suis pas vraiment sûr...

— Te fous pas de ma gueule ! Je veux savoir qui tu soupçonnes.

Kellogg se sentit rougir quand il répondit :

— Cox... un type du nom de Mathew Cox.

— Qui c'est celui-là ?

— Je ne sais pas, mais je crois qu'il travaille pour le gouvernement.

— F.B.I. ? Un de tes collègues ?

Kellogg secoua la tête.

— Ah ça, non ! Mickey, si c'était aussi simple, je saurais déjà tout ce qu'il y a à savoir sur lui. J'ai déjà fait des recherches dans tous nos dossiers, je n'ai rien trouvé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Sullivan.

— Je ne sais pas exactement, répondit Kellogg avec un haussement d'épaules. C'est peut-être un agent spécial, même si ce type d'opérations est illégal aux États-Unis, sauf pour tout ce qui touche au terrorisme.

Kellogg n'en aurait pas juré, mais il avait l'impression que ses deux interlocuteurs avaient échangé un regard inquiet. Gowan était en réalité un gangster de bas étage, ses activités se limitaient au jeu et à quelques escroqueries de seconde zone. Il contrôlait également le trafic de drogues, la prostitution, et Kellogg avait appris à fermer les yeux sur ces peccadilles. Toutefois, Gowan s'était récemment trouvé impliqué avec le Front de Libération de la Terre. Kellogg n'aimait pas trop ça. Gowan ignorait que Kellogg était au courant de sa relation avec ce groupe. Et il tenait à ce que la situation ne change pas.

— Si ce type a décidé de s'attaquer à nous, patron, il va falloir s'en débarrasser, déclara Sullivan.

Gowan hocha la tête.

— Ouais, et j'en ai rien à foutre qu'on puisse prouver ou pas que ce salaud a descendu Billy.

— Je crois que je pourrais vous aider.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Gowan.

— S'il agit illégalement, je pourrais lancer une enquête officielle au sein du F.B.I. Au mieux, il travaille en free-lance. S'il n'est pas sanctionné et s'il a effectivement tué Moran, alors on l'arrête pour homicide volontaire. S'il y a des preuves, ça peut suffire.

— Qui s'en occupe pour le moment ?

Kellogg haussa les épaules.

— Puisque c'est arrivé dans le comté de Siskiyou et qu'il n'y a pas de force de police à proprement parler à Tulelake, c'est sûrement le bureau du shérif qui a été chargé de l'affaire. S'ils demandent de l'aide, ce sera la responsabilité de l'État.

— Non, fit Gowan. On aura bien assez de flics sur le dos, et on n'a vraiment pas besoin de ça. Tout le monde sait que Moran travaillait sous mes ordres, et ça va attirer l'attention sur moi.

— Pourquoi est-ce que tu ne nous as pas mis en garde avant à propos de ce type ? T'étais pas au courant ? demanda Sully.

— Si, reconnut Kellogg. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Je n'allais pas me mettre à gueuler, seulement parce qu'il se promène dans la rue.

— T'es payé pour ça, Kellogg, pour éviter ce genre d'ennuis à Mickey.

— Peu importe maintenant, cria Gowan qui devenait tout rouge. Je veux qu'on règle ce problème, et dans les prochaines vingt-quatre heures. Sully, c'est toi qui es responsable. Kellogg, tu suivras ses instructions. D'ici lundi matin, ce Cox est un homme mort. Tu penses pouvoir t'en sortir ?

— Oui, Mickey.

— Bon, maintenant, barrez-vous. Je dois faire mon deuil.

Une larme se forma au coin de son œil. Aucun des deux autres n'osa faire de commentaire.

— Sully, je veux que tu te charges de tout pour Billy. Il faut absolument qu'on s'occupe de sa bonne femme.

— Oui, Mickey.

— Et de ses gosses, ajouta Gowan. Compris ? Il faut que ses gosses ne manquent de rien.

— Ce sera fait, patron.

— Je compte sur toi.

— Oui, Mickey.

— Bon.

Les aiguilles de la montre de Mack Bolan indiquaient 1 h 30 quand il arriva à Timber Vale. Il ralentit pour jeter un coup d'œil autour de lui. Il passa trois pâtés de maisons avant de voir une vitrine éclairée. Il se gara le long du trottoir et observa. Trois véhicules étaient stationnés devant le bâtiment. Un restaurant et snack-bar. Autant commencer par-là.

Il sortit de sa voiture et s'assura que les trois autres n'avaient pas

d'occupants. Puis il poussa la porte du restaurant. Une sonnette tinta à son entrée. Tout le monde se tourna vers lui. Bolan fit un rapide inventaire des clients. Une serveuse blonde d'âge moyen avec de nombreuses taches de rousseur l'accueillit avec un sourire timide.

Deux hommes coiffés de casquettes de base-ball relevèrent la tête pour l'observer, abandonnant momentanément leurs verres de bière et leurs assiettes. Un troisième, âgé d'une soixante d'années, baissa brièvement son journal pour jeter un coup d'œil. Il portait une veste en laine, ce qui paraissait incroyable compte tenu de la température, même à cette heure-ci de la nuit.

— Bonjour, fit Bolan.

Le vieillard s'en retourna à la lecture de son journal et les deux hommes à leur petit déjeuner après l'avoir salué d'un hochement de tête à peine perceptible. La serveuse n'arrivait pas à détacher ses regards de Bolan et l'observait avec un mélange de méfiance et de curiosité.

Il se dirigea vers une table depuis laquelle il pouvait observer la salle et la porte tout en restant adossé au mur.

— Vous désirez ? demanda la serveuse.

Bolan songeait à se contenter d'un café, mais il se souvint qu'il n'avait rien avalé depuis son déjeuner de la veille.

— Vous avez un menu ?

— À cette heure-ci, Earl ne cuisine plus que le plat du jour ou le poulet frit. On a toujours du poulet frit, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

— Et c'est bon ?

Elle prit un air choqué.

— Tout ce que prépare Earl est délicieux.

— Alors dans ce cas...

Bolan n'eut même pas à finir sa phrase. Elle lui sourit de nouveau, passa la commande à Earl en criant puis servit un café à Bolan sans même qu'il ait à demander.

— Vous vous êtes installé récemment en ville ou vous êtes de passage ? demanda-t-elle.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Du travail, si j'arrive à en trouver.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Oh, un peu de tout, répondit Bolan.

Il ne voulait pas se dévoiler. Il voyait qu'il avait déjà attiré

l'attention des deux hommes qui avaient fini leur repas et écoutaient leur conversation.

— Surtout, je suis dans le bâtiment. L'électricité, la plomberie.

— Ah, fit-elle, il y a toujours du travail pour quelqu'un qui sait se servir de ses mains.

L'ambiguïté de la remarque n'avait pas échappé à l'Exécuteur ; elle flirtait ouvertement avec lui devant les clients. Il observa ses doigts, elle n'avait pas d'alliance. Les clients attablés dans le restaurant ne semblaient pas y prêter attention. Pourtant, il se sentait épié. Avait-il été suivi ? Est-ce que les hommes de Gowan étaient à sa poursuite ? Et, dans ce cas, comment avaient-ils pu prévoir qu'il viendrait là ?

Ce n'était peut-être qu'une coïncidence, mais il avait le sentiment que ces deux hommes cachaient leur jeu.

— Vous avez déjà travaillé le bois ? demanda l'un d'entre eux.

— Comme je vous disais, je suis surtout dans le bâtiment, répondit Bolan.

— Jamais dans une scierie ?

Bolan secoua la tête.

— Non, mais je suis toujours prêt à apprendre. C'est bien payé ?

— C'est honnête. Sans plus.

Il sortit une carte de visite de sa poche et la tendit à la serveuse pour qu'elle l'apporte à Bolan.

— Écoutez, présentez-vous à cette adresse demain matin et demandez à parler au contremaître. Louise vous indiquera le chemin. Donnez cette carte au contremaître et dites-lui que vous venez de ma part.

— Et vous êtes ?

L'inconnu se leva, et se dirigea vers Bolan, la main tendue.

— Buck... Buck Nordstrom, dit-il.

Bolan lut la carte et hocha la tête.

— Pas de problème, fit l'homme. Un type bâti comme vous et avec une telle poignée de main, vous ferez du bon boulot.

Puis les deux hommes quittèrent le restaurant. Ça paraissait presque trop facile. L'Exécuteur se méfiait, mais il décida de jouer le jeu et de voir comment les événements allaient s'enchaîner. Il fallait rester prudent. Il était encore possible qu'il tombe dans un piège.

Mais, pour l'instant, c'était lui qui leur tendait une embuscade.

CHAPITRE III

Avec l'aide de la serveuse, Mack Bolan trouva une chambre pour la nuit. Mais il déclina poliment sa proposition de venir le rejoindre. Le motel bon marché à l'extérieur de la ville offrait une base idéale pour ses opérations. Bolan se doucha, et se glissa entre les draps pour dormir quelques heures. Le repos lui fit du bien, il se leva à l'aube, débordant d'énergie.

Il enfila ses habits d'ouvrier, un jean, une grosse chemise à carreaux avec les manches relevées au-dessus du coude. Puis il se rendit en voiture à l'adresse indiquée sur la carte de visite qu'on lui avait donnée la veille. Il ne savait pas à quoi s'attendre, ni qui demander, mais c'était sans importance, les trois hommes aux épaules carrées qui l'accueillirent à l'entrée avaient été prévenus de sa venue. L'un d'eux lui proposa de garer sa voiture. Bolan accepta sans hésitation, puisqu'il avait mis son Beretta dans un holster sous son bras gauche, dissimulé par l'ample chemise de laine. Rien de ce qui restait dans le véhicule n'aurait pu trahir sa véritable identité. Il avait même laissé quelques canettes de bière vides sous le siège et un sac en papier ayant contenu un hamburger pour paraître plus crédible.

Deux des trois hommes escortèrent Bolan jusque devant un agent de sécurité pour lui faire signer le registre puis ils lui donnèrent un casque et une protection pour les oreilles. Il refusa la protection, mais l'un des deux hommes insista que le règlement l'exigeait. Bolan haussa les épaules et mit son équipement. Ils traversèrent alors la scierie et Bolan en profita pour étudier son nouvel environnement. Grâce au casque qu'il portait sur les oreilles, le bruit strident des lames coupant à travers les énormes troncs était considérablement atténué.

Il suivit ses deux nouveaux compagnons en haut d'un escalier de fer et le long d'un balcon jusque dans un bureau aux fenêtres panoramiques qui dominait toute la scierie comme une tour de guet. À l'intérieur, un vieux poêle à l'ancienne trônait dans un coin. Les deux hommes invitèrent Bolan à s'asseoir sur une chaise, puis ils repartirent par une porte dérobée.

Une jeune femme blonde était assise devant un écran d'ordinateur. Bolan percevait le cliquetis du clavier sous ses doigts agiles. Elle lui

adressa un sourire et un regard furtif, puis se consacra entièrement à son travail, sans lui prêter plus d'attention. Il songeait à lui adresser quelques mots quand une porte s'ouvrit. Il releva la tête et vit un homme d'au moins deux mètres avec de grosses lèvres, une tête carrée et de larges épaules entrer dans la pièce.

Il tendit la main à Bolan en lui adressant un large sourire.

— Alors mon gars, comment ça va ?

Bolan le suivit dans un immense bureau qui ne pourrait être décrit que comme une porcherie de première classe. Toutes les surfaces étaient couvertes de papiers en tous genres. La poubelle débordait et il régnait dans la pièce une épouvantable odeur de mauvais whisky et de cigarette. Bolan prit place en face du géant qui essaya de se glisser sur une chaise de bureau trois fois trop petite pour lui.

— Je m'appelle Fagan McDermott, fit-il.

Son accent irlandais à couper au couteau ne laissait aucun doute quant à l'identité de son patron.

— J'ai cru comprendre que tu venais d'arriver en ville. Tu cherches du travail ?

Bolan sourit timidement.

— Les nouvelles vont vite.

McDermott haussa les épaules et répondit :

— Pas plus que dans n'importe quelle petite ville.

— J'ai remarqué que vous aviez une belle équipe ici. Tout le monde travaille à la scierie ?

— Hé mon gars ! C'est la scierie qui fait vivre cette ville !

McDermott éclata de rire.

Bolan trouvait sa jovialité un peu forcée, mais il décida de ne pas le pousser dans ses retranchements. Pas encore...

— Je m'appelle Mathew Cox, dit-il, ça fait un moment que je vis comme travailleur itinérant. Je fais des petits boulots à gauche, à droite.

— Tu essayes d'échapper à la police ?

— Non, répondit Bolan.

McDermott sortit une cigarette du paquet posé sur son bureau, l'alluma, puis s'adossa au dossier de sa chaise pour étudier Bolan à travers un nuage de fumée.

L'Exécuteur restait impassible. Il avait l'impression que s'il avait raconté qu'il était en cavale, ça n'aurait fait aucune différence. Mais cette fois, il ne travaillait pas pour le Ranch et il n'avait pas le temps de s'inventer un faux casier judiciaire. La moindre vérification de la

part de McDermott risquait de le mettre en danger.

— Moi, ça m'est égal si t'as quelque chose à cacher, dit McDermott. Autant être honnête avec moi, Cox.

— Je n'ai rien à cacher, répondit Bolan avec un soupir. Et je ne fais pas la police non plus. Je cherche tout simplement un endroit où m'installer. Je commence à en avoir marre de dormir et manger dans ma voiture. C'est tout.

McDermott se pencha en avant et tapota le cendrier avec le bout de sa cigarette sans quitter Bolan des yeux.

— Je suis sûr que c'est lassant. Bon, tu n'es pas en cavale et tu n'as rien à te reprocher. Ça me va. Tu vois, moi je fais confiance à mes employés et je leur demande d'être loyaux en retour. Qui est-ce qui t'envoie ?

— Un certain Buck Nordstrom.

McDermott tira une longue bouffée puis écrasa sa cigarette.

— Ouais, Nordstrom, c'est plutôt un type bien. Pour un Suédois. Et un excellent artificier.

— Moi aussi j'ai fait de ça dans le passé.

— Ah ouais ? Quand ?

— Quand j'étais dans l'armée.

McDermott hocha la tête, il n'avait pas l'air particulièrement impressionné.

— Ouais, mais je n'ai pas besoin d'un artificier pour le moment. Ce que tu vas faire, c'est attendre les rondins à l'arrivée, défaire les chaînes qui les retiennent entre eux et t'assurer qu'ils partent sur le bon tapis roulant. C'est un boulot difficile, mais c'est tout ce que j'ai pour le moment. Et tu m'as l'air assez costaud.

— Je vais toujours essayer.

— Impeccable ! Impeccable, mon gars.

Il alluma une autre cigarette avant de demander :

— Et comment est-ce que tu veux être payé ?

— Je préfère le liquide, dit Bolan.

McDermott sourit à pleines dents.

— Tu sais quoi ? Moi aussi. T'es embauché.

— Pas plus difficile que ça ?

— Pas plus difficile que ça, dit McDermott. Tu verras, je suis sévère, mais juste. Il y en a pas mal dans la scierie qui m'ont surnommé Mac le Dingue. Je le sais, c'est pas grave. Ils rigolent, c'est tout. Mais ils ne m'appellent jamais comme ça en face. Si tu me

respectes, je te respecterai. Compris ?

Bolan hocha la tête.

McDermott contourna son bureau, passa devant Bolan et alla lui ouvrir la porte.

— Tu donnes toutes tes références et tes coordonnées à Sally et elle fera en sorte que tu touches ta paie.

— D'accord, mais ça fera combien ?

— Tu veux savoir la somme exacte ? Ne t'inquiète pas pour ça. Tu seras bien récompensé de tes efforts. Plus que tu ne le penses, encore. Va parler à Sally, elle s'occupera de toi, d'accord ?

Bolan décida de bluffer et de voir où ça le mènerait.

— Je peux vous poser une question, monsieur McDermott ?

— Tu peux m'appeler Fagan quand on est seuls.

— D'accord. J'ai entendu dire que Mickey Gowan était le propriétaire de cette scierie. C'est vrai ?

Tout d'un coup, McDermott le considéra d'un regard vide, dénué de la moindre expression. Un filet de fumée s'échappa du bout de sa cigarette et lui entra dans l'œil. Mais il ne broncha pas. L'Exécuteur se demanda s'il n'était pas allé trop vite en besogne. Puis le contremaître lui donna une grande tape sur l'épaule.

— C'est bien ça, M. Gowan est le propriétaire de cette scierie, mais l'autorité ici, c'est moi. C'est moi qui donne les ordres. Si tu te tiens à carreaux, tout va bien se passer. On est d'accord ?

— On est d'accord. Je me posais la question, c'est tout.

McDermott hocha la tête puis fit signe à Bolan de sortir.

Bolan donna ses coordonnées à la secrétaire blonde et les deux hommes qui l'avaient escorté jusque-là reparurent. Ils firent visiter la scierie à Bolan et lui expliquèrent en quoi consisterait son travail, puis ils le raccompagnèrent à sa voiture. Bolan était sûr qu'ils avaient fouillé son véhicule en son absence, mais il ne leur donna pas la moindre indication qu'il s'en doutait.

— On t'attend demain à 6 heures pile, lui dit un des deux hommes.

Bolan quitta la scierie et dès qu'il arriva en haut de la colline, il plongea la main dans sa poche pour en sortir son téléphone portable. Il composa le numéro de Gadgets qui répondit immédiatement.

— Je suis dans la place, déclara Bolan.

Il lui donna l'adresse de la scierie et entendit le cliquetis d'un clavier d'ordinateur. Puis la voix de Gadgets :

— Oui, Mickey Gowan en est bel et bien le propriétaire.

— Ça ne m'étonnerait pas s'il possédait toute la ville, répondit Bolan. Tu as trouvé un rapport avec le F.L.T. ?

— Il fait entrer des fonds dans toutes les entreprises du coin, mais ce qui entre ne ressort pas.

— Ça ressemble à du blanchiment d'argent, si tu veux mon avis.

Gadgets exprima son approbation par un grognement à l'autre bout du fil.

— Je crois, reprit Bolan, que Gowan a des entreprises un peu partout, mais ce ne sont que des boîtes postales, il incite les braves gens à investir dans l'immobilier, des petites entreprises, des actions, tout ce que tu voudras. Il leur promet des retours, mais ils ne revoient jamais leur investissement. Ici, le citoyen moyen ne dispose pas de beaucoup de fonds.

— Contrairement à une organisation comme le F.L.T., conclut Gadgets.

— Exact. Je crois que Gowan leur vole leur argent. Le F.L.T. pense avoir des capitaux donc ils intensifient leurs activités. Mais comme ils n'en verront rien puisque personne ne peut établir un rapport entre la famille Gowan et cet argent, ils s'en prennent aux citoyens innocents qui se sont officiellement portés garants.

— D'accord, mais pourquoi abattre des avions de chasse ?

— Les bases militaires créent des emplois. Si ces bases sont en alerte ou attaquées par des groupes privés, les revenus baissent. Au bout du compte on obtient des morts inutiles et une baisse de l'activité économique.

— C'est dur pour l'homme de la rue.

— Et c'est une catastrophe pour la sécurité publique.

— Tu as un plan ?

— Je sais par où il faut commencer. Je te rappelle bientôt.

Bolan raccrocha et se dirigea vers le centre de Timber Vale. Le trafic était dense et les trottoirs encombrés de piétons.

Bolan était préoccupé, mais il n'aurait pas su dire pourquoi exactement. Tout était presque trop parfait dans cette ville. Tout le monde était plaisant, aimable. Quelque chose clochait. Il fallait y regarder de plus près.

Puis ce fut comme un éclair qui lui traversa le cerveau : la serveuse ! Elle lui paraissait familière, mais il n'était pas arrivé à se rappeler où il l'avait vue. Ça lui revenait tout d'un coup, il l'avait vue la semaine précédente dans les bureaux du F.B.I. à Tululake, là où Kellogg travaillait. Elle semblait plus vieille, grimée en serveuse, avec son maquillage qui lui donnait cet air fatigué, mais il ne pouvait pas

oublier ces yeux. Bolan prit la direction du restaurant et traversa la rue. Il tomba devant une pancarte qui indiquait : « Fermé, Earl notre cuisinier est malade. »

Tu parles ! Il avait vu Earl à peine quelques heures auparavant et ce type lui avait paru en pleine forme.

Bolan s'approcha de la vitre et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il crut percevoir un mouvement au fond de la salle, on aurait dit deux personnes en train de lutter.

Il fit le tour du bâtiment et trouva l'entrée de service. Elle s'ouvrit sans problème, Bolan jeta un regard dans la semi-obscurité. Il entendit des éclats de voix, des cris rageurs suivis par un gémissement de douleur, une voix de femme cette fois.

L'Exécuteur passa à la vitesse supérieure. Il se glissa dans l'ouverture de la porte et sortit son Beretta. Il ne referma pas derrière lui pour bénéficier de la lumière matinale, il traversa la réserve et arriva derrière deux portes battantes. Il en poussa une légèrement et vit deux hommes qui lui tournaient le dos. Ils tenaient la serveuse. Bolan arrivait juste à temps pour voir un troisième homme lui assener une gifle.

Bolan repoussa violemment les deux portes battantes d'un coup d'épaule et brandit son Beretta.

— La fête est finie, les gars, dit-il d'un ton glacial.

L'un des deux hommes qui retenaient la jeune femme poussa un cri de surprise, il essaya de plonger la main dans son pantalon pour se saisir d'une arme, l'Exécuteur ne lui en laissa pas le temps. Il leva le pistolet équipé d'un silencieux et quasiment à bout portant appuya sur la détente. La détonation fut à peine plus forte qu'un toussotement. Et la tête du malfrat disparut en une pluie de sang, d'os et de cervelle.

Le deuxième trébucha et chercha à tâtons son arme. L'Exécuteur lui décocha un coup de pied qui le fit partir en arrière. Il essaya de retrouver son équilibre en faisant de grands moulinets avec les bras, mais il ne parvint pas à arrêter son élan. Il alla s'affaler contre un comptoir, tout un tiroir de couverts lui tomba sur la tête.

Le dernier membre du trio essaya de se cacher. Bolan aperçut le métal de son arme à feu qui renvoyait un léger éclat. Il se jeta en avant et attira la serveuse à lui juste à temps. Une milliseconde de plus et elle aurait été touchée par une des cinq balles que le tueur avait tirées dans sa direction. Il la poussa sans ménagement à travers les portes et pointa le Beretta 93-R vers son ennemi. Deux coups l'empêchèrent de relever la tête. Bolan suivit la serveuse et lui fit signe de se diriger vers la porte.

— Par l'arrière, vite !

— Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

— On verra ça plus tard. Il faut partir maintenant !

Elle posa les mains sur les hanches et prit une attitude de défi. Bolan ne lui laissa pas le temps de discuter. Il la prit par le bras, et la poussa vers l'autre extrémité de la remise tout en regardant par-dessus son épaule, craignant que le tueur ne les suive. Il ne s'était pas trompé, il vit le type arriver derrière lui. Il le mit en joue avec le Beretta au moment même où le truand tirait un coup de feu. La balle de 9 mm l'atteignit en pleine poitrine, le projetant au-delà des portes. Sa balle alla se loger dans le chambranle au-dessus de la tête de Bolan.

L'Exécuteur sortit juste à temps pour voir un SUV noir tourner au coin dans l'allée étroite et se ruer vers eux avec des vrombissements de moteur.

CHAPITRE IV

— Attention !

Bolan poussa la serveuse brusquement avant que le SUV ne vienne la heurter de plein fouet, puis il lui emboîta le pas. Ils se mirent à courir à toute vitesse, tournèrent au coin du bâtiment juste à temps pour éviter d'être renversés. Bolan entendit le grincement des pneus comme le conducteur écrasait la pédale de frein au fond de l'allée, puis les détonations d'une arme à feu.

Louise poussa un cri et trébucha. Bolan la rattrapa à la dernière seconde et l'aida à monter sur le trottoir. Ils atteignirent la devanture du restaurant et traversèrent la rue. Bolan relâcha son bras quand il sentit qu'elle avait recouvré son équilibre. Il lui ordonna alors de le suivre jusqu'à sa voiture.

Au moment où ils montaient à bord de son véhicule de location, Bolan demanda :

— C'était des amis à vous ?

— J'allais vous poser la même question, rétorqua-t-elle.

Bolan se mordit la langue pour ne pas répondre, et tourna rapidement dans une rue adjacente. L'odeur du caoutchouc brûlé vint leur chatouiller les narines. Le SUV apparut derrière eux en un rien de temps. Bolan jeta un coup d'œil dans le rétroviseur puis vers la serveuse. Il ne manqua pas de remarquer les longues jambes effilées qui sortaient de sous sa jupe d'uniforme. Ce n'était pas les jambes d'une femme d'âge mûr. Maintenant qu'il était plus près d'elle, il voyait que les rides de son visage n'étaient pas naturelles. Il en déduisait qu'elle avait moins de quarante ans. Ça confirmait ses premières impressions.

— Vos collègues du F.B.I. ont vraiment du talent. Ils vous ont fait un très bon maquillage.

— Vous savez qui je suis ? demanda-t-elle, même si elle ne paraissait que légèrement surprise.

— Je vous ai vue au bureau du comté de Siskiyou, expliqua Bolan.

— Moi aussi je vous ai reconnu, c'est pour ça que j'espérais que

vous alliez traîner dans le coin quelques jours, vous lasser et repartir.

— Vous avez une drôle de façon de le montrer, répliqua Bolan. Vous pensez que vous pouvez vous charger du volant ?

La vitre arrière explosa sous l'impact de balles tirées depuis le SUV. Une pluie de bris de verre s'abattit sur eux, heureusement sans les blesser. Toutefois, lorsque Bolan tourna la tête pour s'assurer que sa passagère était indemne, il remarqua qu'elle saignait du bras droit. Elle avait dû s'égratigner dans le restaurant, pendant qu'ils prenaient la fuite.

— Je peux même faire mieux que ça, dit-elle, passez-moi votre arme.

— Quoi ?

— Votre pistolet.

— Pas question, fit Bolan en secouant la tête, d'un air déterminé.

— Écoutez, cher monsieur, je vous suis très reconnaissante pour l'aide que vous m'avez apportée, mais ça, c'est l'affaire du F.B.I.

— C'est mon affaire, dit Bolan.

Pourtant après quelques secondes de réflexion, il décida de prendre le risque et lui tendit son Beretta.

— C'est bon, dit-il. Je conduis, et vous, vous tirez.

— Quel gentleman ! répondit-elle sur un ton ironique.

Elle se retourna, à genoux sur son siège. Bolan admira le professionnalisme avec lequel elle maniait son arme. Elle posa les deux coudes sur l'appui-tête et mit leurs poursuivants en joue. Elle appuya sur la détente trois fois de suite, à intervalles réguliers. Puis elle lâcha une seconde rafale.

Bolan voyait dans son rétroviseur le SUV qui zigzaguait. La première volée avait ricoché sur le pare-chocs sans faire de gros dommages. Avec la deuxième rafale le pare-brise se fendit, réduisant la visibilité du conducteur tandis que le verre se peignait de rouge du côté du passager. De toute évidence cette femme avait atteint une de ses cibles. L'Exécuteur décida de tirer davantage de la visibilité réduite du conducteur. Il baissa sa vitre puis écrasa la pédale de frein au plancher et en même temps tourna le volant pour s'enfoncer dans une allée adjacente.

Le SUV passa devant eux.

Bolan arracha le pistolet des mains de sa passagère et accéléra. Il arriva à hauteur du SUV. Le Guerrier tendit le bras et envoya trois balles de 9 mm parabellum sur le conducteur de l'autre véhicule. Le SUV quitta la route et alla heurter un énorme pin. Bolan ne prit même pas la peine de ralentir. Le moteur prenait feu. Ils avaient parcouru au

moins deux cents mètres quand ils entendirent le rugissement de l'explosion.

— Joli travail, cher monsieur, dit la serveuse.

— Vous vous êtes bien défendue, vous aussi, répondit Bolan. Allons chercher un endroit où parler.

Ils se rendirent dans un parc forestier à environ quatre-vingts kilomètres de Timber Vale. Ça leur donnait le temps de décompresser après cette course poursuite et de s'assurer qu'ils n'étaient plus suivis. Ils s'arrêtèrent dans un endroit ombragé au bord d'un lac.

— Est-ce que vous pouvez m'expliquer ce qui se passait là-bas, dans la réserve de ce restaurant ? demanda Bolan.

Elle fit une grimace.

— Au moins vous, vous ne perdez pas de temps en paroles inutiles.

— Pas quand j'ai des tueurs aux trousses.

— Vous ne les intéressez pas, répondit-elle. Et vous n'avez pas à vous inquiéter, je suis là pour vous protéger.

— Tiens donc !

— Alors, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Commençons par votre vrai nom. Parce que je suis sûr que ce n'est pas Louise.

Elle lui tendit la main et répondit :

— Agent Sandra Newbury, F.B.I. Je suis ici en mission.

— Et votre supérieur hiérarchique ? Je parie qu'il s'appelle Kellogg.

— Comment le savez-vous ?

— Pour la même raison qui fait que je savais que vous travailliez pour le F.B.I., répondit Bolan. Je vous ai reconnue dans les bureaux.

Elle éclata de rire. Un rire charmant.

— Je dois devenir négligente.

— Peut-être bien. Et qu'est-ce que Kellogg vous demande de faire ici ?

— C'est une longue histoire.

Bolan fronça les sourcils.

— J'ai le temps, dit-il.

Newbury poussa un profond soupir, appuya la tête au dossier de son siège et regarda le lac, droit devant elle.

— J'ai été envoyée ici par Washington. Je voyage beaucoup et je fais des missions en infiltrée. Mais je ne reste jamais longtemps au même endroit, contrairement à certains agents qui prolongent leurs missions secrètes au sein d'un groupe pendant des mois, voire des années. Ma mission ici était de m'infiltrer dans la communauté de Timber Vale. Nous avons longtemps soupçonné que le Crime organisé avait corrompu la vie économique de cette ville, et ce que j'ai vu au cours des dernières semaines me fait penser qu'on ne s'était pas trompé.

— Vous voulez parler de Mickey Gowan et de son clan ?

— Vous avez encore vu juste. On dirait que vous connaissez bien la région. Vous travaillez aussi pour Washington ?

Bolan secoua la tête.

— Non, on abordera cette question plus tard. J'ai besoin de savoir tout ce que vous pourrez me dire sur les activités de Gowan ici.

— Je ne peux malheureusement pas vous dire grand-chose, répondit Newbury avec un haussement d'épaules. D'autant plus que je ne sais pas qui vous donne vos ordres.

— Je crois que vous allez être de toute manière obligée de me faire confiance. Je n'ai pas de référence pour vous prouver ma bonne foi, mais je n'en ai pas vraiment besoin non plus.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser que je vais coopérer avec vous ?

— D'abord, je vous ai sauvé la mise il n'y a pas si longtemps, argua Bolan. Ça devrait vous convaincre que je suis de votre côté.

Newbury devint soudain moins distante, elle n'était plus sur la défensive.

— C'est vrai que je vous dois une fière chandelle. Si vous me donniez au moins votre nom ?

— Je vous l'ai déjà dit hier soir, Cox.

Newbury hocha la tête.

— Il faudra bien que ça fasse l'affaire, même si je serais prête à parier que c'est un faux nom. En tout cas, j'ai eu de la chance que vous soyez arrivé au bon moment.

— La chance n'a rien à voir avec ça. J'étais en train de suivre une piste, et quand je me suis rappelé vous avoir vue dans les bureaux du F.B.I., je suis retourné vous chercher.

— Quel genre de piste ?

— Il y a une semaine deux avions de chasse ont été abattus à la base de Kingsley.

Newbury hochait la tête.

— Oui, j'en ai entendu parler. Il se trouve que mon frère est pilote dans l'armée de l'air et quand j'entends ce genre de nouvelles, ça me touche directement. Ça me rappelle que la vie est courte.

— Parfois.

— Mais je croyais qu'on avait retenu la thèse de l'accident.

— C'est ce qu'on a raconté à la presse. En réalité nous pensons que le F.L.T. est responsable.

— Pourtant c'est très différent de leur façon d'agir habituelle. Et quel rapport avec le dossier sur lequel j'enquête et Mickey Gowan ?

— D'après mes renseignements, Gowan blanchit l'argent du F.L.T. par l'intermédiaire des commerces locaux. Ce qu'il me faut maintenant, c'est des preuves. Pour ça, j'aurai besoin de votre aide.

— Que puis-je faire ?

— Ce que vous avez fait jusqu'à présent. Vous devez continuer.

— Ce sera plus difficile, maintenant que les hommes de Gowan me pourchassent.

— Ces types n'étaient pas des gorilles à la solde de Gowan, ils étaient trop bien entraînés et équipés pour ça. Les hommes de Gowan sont des petits voyous, des malfrats de bas étage, rien de plus. Ces gars-là n'étaient peut-être pas les plus malins de la troupe, ils n'en étaient pas moins des experts dans leur domaine.

— Mais pourquoi est-ce que le F.L.T. déciderait de m'attaquer ?

Bolan dut reconnaître qu'il n'avait pas la réponse à cette question. Il n'avait encore aucune preuve de ce qu'il avançait. Mais il écoutait son instinct, une vieille habitude.

— Quel genre de questions vous ont-ils posées ?

— Ils voulaient savoir où était Earl, qui était le propriétaire du restaurant, des choses comme ça.

— Ce n'est pas Mickey Gowan qui est le propriétaire ?

Elle secoua la tête.

— C'est trop petit pour lui. J'ai été embauchée par Earl il y a deux mois, c'est lui qui s'occupe de tout, j'en ai donc déduit que c'était lui le propriétaire et que c'était l'endroit idéal pour mener mon enquête.

— Je sais que Gowan est propriétaire de la scierie, dit Bolan.

Newbury hochait la tête.

— Ainsi que la banque et presque toutes les entreprises commerciales ou autres de Timber Vale. À l'exception de certains petits commerces.

— Il me faudra une liste de toutes ces entreprises, dit Bolan.

Newbury battit des paupières une ou deux fois et demanda :

— Et vous n'allez toujours pas me dire pour qui vous travaillez ?

Bolan secoua la tête.

— Non, et je vous prie de ne plus me le demander.

— Très bien, répondit-elle.

Elle croisa les bras :

— Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous avez un endroit sûr où vous pourrez être hébergée ?

Elle hocha la tête.

— Je peux m'installer chez un ami jusqu'à ce que Kellogg revienne.

— Non, je ne fais pas confiance à Kellogg et je crois qu'il vaut mieux que vous ne le contactiez pas.

— Mais c'est mon supérieur hiérarchique, je suis obligée de le contacter.

— Je ne lui fais pas confiance, répéta l'Exécuteur.

Newbury soupira.

— Vous pensez qu'il est de mèche avec Gowan ?

— Oui. Et vous ?

Il vit dans le regard de Newbury qu'elle avait eu la même intuition.

— Je le soupçonne depuis un moment, avoua-t-elle. Kellogg connaît beaucoup de gens et il a du mal à se faire discret dans un endroit comme Siskiyou où tout le monde sait tout sur tout le monde.

— Il aime aussi être le centre d'attention.

— Exactement. Et quand vous avez dit que vous ne lui faisiez pas confiance, j'ai eu la confirmation de ce que je pensais, je sais maintenant que je ne suis pas folle.

— Pour le moment, je vous conseillerais de ne pas trop vous montrer, fit Bolan en démarrant la voiture.

— On s'en va ?

— Je vais vous déposer à mon motel, je dois encore m'occuper de quelques affaires avant de commencer dans mon nouvel emploi à la scierie demain matin.

Newbury se gratta la tête, puis arracha sa perruque. Bolan comprit pourquoi elle s'était sentie si mal à l'aise : toutes sortes de pinces métalliques et de bandeaux de caoutchouc retenaient sa fausse chevelure à son crâne.

— Alors vous avez convaincu McDermott de vous donner un boulot ?

— Oui, vous le connaissez ?

Elle hocha la tête.

— Il vient tout le temps au restaurant.

— Vous lui faites confiance ?

— Mon Dieu, non ! C'est un vantard, une grande gueule. Il est aussi connu pour son amour de la boisson, fit-elle en accompagnant ses paroles d'un geste éloquent.

— C'est tant mieux pour nous. L'alcoolisme est une faiblesse. Je peux peut-être m'en servir à mon avantage.

— Soyez quand même prudent.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, je suis un grand garçon.

— Peut-être, mais le fan club de McDermott est assez étendu. Ouvrez l'œil.

— C'est un homme de main de Gowan ?

— Ça, c'est sûr.

— Qu'est-ce qu'il faut savoir sur lui ?

— Drôle de type. Il n'aime pas l'idée de travailler pour Mickey Gowan. On l'a entendu s'en plaindre plus d'une fois. Je sais qu'il s'est engueulé avec le bras droit de Gowan, il y a quelques mois de ça. Billy Moran.

— Billy Moran n'est plus de ce monde.

Newbury se tourna vers Bolan, stupéfaite.

— Je peux vous poser une question ? demanda-t-elle.

Bolan hocha la tête.

— Cette autre chose que vous devez faire, qu'est-ce que c'est ?

Bolan réfléchit quelques secondes et répondit :

— C'est simple, je vais faire exactement ce qu'ils attendent de moi.

— C'est-à-dire ?

— Je vais les obliger à se battre.

CHAPITRE V

Jeff Kellogg ne mettait jamais tous ses œufs dans le même panier. Y compris le panier de la famille Gowan.

Il savait que sa seule chance de s'en sortir si Gowan se faisait pincer serait de donner un maximum d'informations à ses ennemis. Mais ces informations n'étaient pas bon marché, évidemment, et Kellogg prenait un malin plaisir à se servir à gauche et à droite. Son bienfaiteur était, d'après les fichiers du F.B.I., à la tête de la section locale du F.L.T.

La plupart de ceux qui avaient approché Percy Jeter l'auraient décrit comme un homme charmant et ouvert, ce qui n'étonnait personne puisqu'il était le président de l'organisation des camps de vacances pour la jeunesse défavorisée. Il jouissait d'une réelle influence auprès du gouvernement local et fédéral et était l'héritier d'une vieille fortune. Sa richesse le mettait à l'abri de toute poursuite judiciaire et, dans l'ensemble, les gens se fichaient pas mal de ses affiliations politiques.

À l'idée de retrouver ce personnage, Kellogg en avait des haut-le-cœur, mais les bénéfices qu'il en retirerait lui permirent de surmonter ses nausées. Kellogg avait demandé à ce qu'ils se rencontrent dans un jardin public, il tenait à ce que ce soit en terrain neutre.

Ils étaient assis de part et d'autre d'une table de pique-nique. Toutes ces années d'aisance, avaient donné à Jeter un air soigné et distingué qu'accentuaient encore sa chevelure poivre et sel, sa peau bronzée qui faisait ressortir le bleu de ses yeux clairs.

— À quoi dois-je le plaisir de ce rendez-vous ? demanda-t-il, de sa voix grave.

— Nous devons parler des événements de la semaine dernière.

Kellogg jeta un regard circulaire, personne ne faisait attention à eux. Le public du parc était essentiellement familial, des parents poussaient leurs enfants sur des balançoires, donnaient à manger aux canards ou partageaient un repas sur l'herbe.

— Qu'est-ce qu'il y a à en dire ? fit Jeter avec un haussement d'épaule.

— Si on discutait de ce qui s'est passé à l'aérodrome de Kingsley ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Faites pas l'innocent, Percy. Vous savez très bien de quoi je veux parler. Pourquoi avez-vous abattu des avions de chasse américains, nom de Dieu ! Ce n'est pas votre style !

Jeter se pencha en avant d'un air menaçant.

— C'est exactement mon style ! Vous avez promis de contrôler Mickey Gowan, aucun résultat. Vous avez promis de protéger nos intérêts, rien. Vous nous avez promis qu'on n'aurait pas à s'inquiéter pendant qu'on augmenterait nos réserves de liquidités. Zéro. On vous a donné beaucoup d'argent, Kellogg, vous ne nous avez rien apporté en échange. Rien.

— J'ai fait beaucoup.

— Foutaises. Vous avez pris du fric chez nous et chez Gowan et vous n'avez rien fait pour le mériter. Avec nous ça s'arrête là et ça ne dépend pas de moi. C'est le comité qui en a décidé ainsi.

Le comité... Il se réfugiait encore derrière ces histoires d'un mystérieux comité qui était prétendument à la tête du Front de Libération de la Terre, présidé par un pantin qui donnait ses ordres à d'autres pantins, dont Jeter, prétendant administrer toute la côte Ouest.

— Vous pouvez arrêter de me payer si vous voulez, mais je peux vous assurer que pour le moment je suis le dernier de vos soucis.

Jeter ne paraissait pas convaincu.

— Ah oui ?

— Arrêtez tout, si c'est ce que vous désirez, mais n'oubliez pas que Gowan va continuer à vous voler jusqu'au dernier cent, et la somme que vous me payez ne représente que des clopinettes par rapport aux millions de dollars que vous allez perdre si vous continuez à lui faire confiance.

— Peut-être qu'on veut se débarrasser de lui définitivement, dit Jeter.

Kellogg ne put s'empêcher de ricaner.

— Ben voyons, fit-il. Ça fait des années que le F.B.I. essaye de le coincer et ils ne sont arrivés à rien.

— Nous ne sommes pas le F.B.I.

— Non, ça c'est sûr, et c'est la première chose sur laquelle nous sommes entièrement d'accord depuis que nous sommes partenaires. Écoutez, vous pouvez tout foutre en l'air si vous voulez, ça ne me regarde pas, sauf la partie du deal qui me concerne.

Jeter poussa un soupir.

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous teniez à me voir.

— Je viens vous parler des retours sur vos investissements, répondit Kellogg. Tout cet argent que vous pensez avoir gaspillé va rapporter des dividendes.

— Et comment ça ?

Kellogg ne put s'empêcher de sourire à pleines dents.

— Gowan a des problèmes dans son propre camp et il ne le sait même pas. Vous connaissez la ville tout près de Kingsley qui s'appelle Timber Vale ?

— Bien sûr, on a investi pas mal de fonds là-bas par l'intermédiaire des entreprises de Gowan. Alors, qu'est-ce que je devrais savoir ?

— Cette ville dépend entièrement de la scierie. Si elle devait fermer, Gowan serait foutu parce que toutes ses compagnies en dépendent aussi.

Jeter bâilla ostensiblement.

— Je sais qu'il n'y a rien de nouveau là-dedans, commenta Kellogg, sauf l'existence du contremaître de Gowan, un certain McDermott qui agit comme directeur du syndicat. Et il déteste les types comme Mickey Gowan.

— Ah bon, ils ne s'aiment pas ?

— C'est pire que ça. On dit que McDermott veut prendre le pouvoir.

— Quand ?

— Très bientôt, répondit Kellogg. Encore plus que vous ne le pensez. Je dirais même dans la semaine. Dès que McDermott se mettra en branle, il va y avoir du sang. S'il prend le pouvoir, Gowan va devoir tout lâcher, vous pourrez alors intervenir et récupérer votre argent.

— Et ce fameux McDermott ?

Kellogg haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'on peut en dire ? D'abord c'est un crétin, ensuite, il ignore complètement que Gowan vous a volé du fric. Donc il ne se rendra pas compte de ce que vous lui prendrez. Il y a juste un petit problème.

— Nous y voilà. J'aurais dû m'en douter.

— Il y a un type qui est venu fourrer son nez un peu partout. Un certain Cox. Je ne sais pas s'il agit officiellement ou s'il a des liens

avec les institutions gouvernementales. Il se peut encore qu'il soit totalement indépendant. Mais il est sur la piste de Gowan et je crois qu'il a pu rassembler pas mal d'informations compromettantes et, plus grave encore, c'est peut-être lui qui a flingué le bras droit de Gowan, Billy Moran.

— J'ai entendu parler de l'affaire Moran. On a attribué ça à une guerre intestine.

— Ça prouve bien que vous ne savez pas grand-chose, et ça vous prouve encore une fois qu'il vous est indispensable de me payer. Si vous voulez les bonnes informations.

— Bon, répondit Jeter, vous en savez peut-être plus que nous, et alors ? Je ne vois pas le rapport avec le fait que l'équipe de Gowan nous doit maintenant six millions.

— Il y a un rapport direct. Si ce Cox met fin à toutes ces opérations, il mettra la main sur les six millions avant vous. Je ne sais pas ce que recherche Cox mais je suis sûr d'une chose, ce n'est pas l'argent.

— Ça ne devrait pas être trop difficile de se débarrasser d'un type isolé, remarqua Jeter.

Kellogg hocha la tête.

— Absolument. Et n'oubliez pas qu'il est déjà en train de s'installer à Timber Vale.

— Eh bien, nous allons faire en sorte que son séjour ne se prolonge pas trop.

À 4 heures de l'après-midi, la fête battait son plein à Backcut. Le bar ressemblait tellement à ce qu'on pourrait attendre d'une ville de bûcherons qu'on avait l'impression de se retrouver dans un décor de cinéma. Bolan avait déjà vu la plupart des clients le matin même à la scierie. On trouvait au Backcut, en plus du bar, une salle à manger, un juke-box et une scène qui accueillait des groupes de musiciens à partir de 8 heures. L'endroit était devenu le centre de la vie à Timber Vale et Bolan songeait que c'était l'adresse idéale pour approcher les autochtones.

Il se dirigea d'un pas lourd de bûcheron vers le long bar en bois, commanda une bière et s'installa sur un tabouret juste à côté de Fagan McDermott. Il n'avait eu aucun mal à le repérer dans cette foule. Avec l'alcool, il parlait de plus en plus fort et était entouré de tout un tas de contremaîtres qui gueulaient comme une meute de hyènes.

Bolan écouta les conversations. Ils s'échangeaient des plaisanteries

en se donnant de grandes tapes sur l'épaule. Bolan commençait à perdre patience et voulait se joindre à eux pour en apprendre plus. D'autant plus qu'ils buvaient tellement qu'il serait facile de leur tirer les vers du nez.

Au bout d'une heure, Bolan n'avait toujours pas fini sa bière et deux des compagnons de McDermott se dirigèrent vers les toilettes. Ils n'étaient plus que deux autour de lui. Il parvenait maintenant à entendre clairement chacune de ses paroles.

Bolan se rapprocha du trio. L'un d'eux était accoudé au bar, les deux autres étaient assis sur des tabourets.

— Salut, les gars ! lança Bolan.

McDermott se retourna, visiblement étonné, puis l'expression de son visage se figea ; il observa Bolan quelques secondes avant de sourire. De toute évidence, il avait beaucoup bu, son compagnon était encore relativement sobre, c'était un des deux hommes qui avaient escorté Bolan dans le bureau de McDermott le matin même. Le troisième avait du mal à maintenir son équilibre sur le tabouret, il lança un regard vitreux vers Bolan, ses yeux étaient injectés de sang.

— Tiens, Cox ! s'exclama McDermott. On boit un verre ?

— Non merci, répondit Bolan, en montrant sa bouteille. Ça va pour moi.

McDermott se tourna vers ses deux copains et tous trois éclatèrent de rire.

Bolan sourit timidement, comme pris en faute, mais il comprenait très bien ce qui avait déclenché cette explosion de gaieté. McDermott n'avait pas offert un verre à Bolan, il avait simplement suggéré que ce dernier lui en offre un. Ou même qu'il paie sa tournée. Mais l'Exécuteur savait qu'il fallait jouer les idiots pour gagner leur confiance.

Les rires se turent finalement. Et McDermott fronça les sourcils.

— Alors là tu me fais de la peine, Cox, dit-il en avalant ses mots, je te croyais plus intelligent que ça, c'est pour cette raison d'ailleurs que je t'ai embauché.

— Je n'ai pas changé depuis ce matin, répondit Bolan en s'efforçant tant bien que mal de sourire.

Un des ivrognes à côté de McDermott prit la parole.

— Dis donc, tu veux faire le malin, mon petit gars ?

Bolan ne put s'empêcher d'être amusé par cette description, lui qui devait avoir dix ans de plus que son interlocuteur.

— Tu devrais être un peu plus poli quand tu t'adresses à Mac, ajouta-t-il.

— Je ne lui disais rien de mal, répondit Bolan. Par contre, je suis certain de ne pas t'avoir sonné, toi. Et tant qu'on y est, j'ajouterai que je ne crois pas te connaître, contrairement à ton copain, là, qui m'a accompagné chez Mac. Sinon, toi et moi on ne s'est jamais vus. T'étais peut-être un des gars qui ont fouillé ma voiture ?

Un silence de plomb s'abattit sur la petite assemblée. Bolan lut la stupeur sur le visage des trois hommes. De toute évidence, ils ne se doutaient pas qu'il avait compris leur manège. Et Bolan savait, comme eux, que s'ils avaient fouillé son véhicule, c'était parce qu'ils le soupçonnaient d'appartenir à la police. À moins qu'il ne fut un membre du gang de Gowan. Il pouvait aller un peu plus loin maintenant qu'il les avait pris au dépourvu.

Bolan se mit à rire et haussa les épaules.

— Mais ce n'est pas la peine de s'inquiéter, fit-il, j'ai eu vent de ce qui s'était passé et de tous ces problèmes avec Mickey Gowan.

McDermott haussa un sourcil.

— Tu connais Mickey ?

— Pas personnellement. J'ai entendu parler de lui. Comme tout le monde. C'est lui qui tient toute cette ville en quelque sorte. Je suis sûr qu'il dirige la scierie. Mais je ne travaille pas pour lui, si c'est ça qui t'inquiète, je cherche juste un honnête boulot.

— Alors tu dois savoir que Mac est le chef du syndicat, dit fièrement un des ivrognes.

— Ta gueule, Chep, fit son camarade plus sobre en l'interrompant.

Puis il vint s'interposer entre Bolan et McDermott. Il était à peu près de la même taille mais devait peser vingt kilos de plus. Ce n'était pas vraiment ça qui intéressait l'Exécuteur, il préférait se concentrer sur la façon dont le gars se mouvait, c'était ce qui faisait toute la différence.

— Tes histoires ne nous intéressent pas, mon vieux, continua-t-il, il va falloir que tu fasses tes preuves là dehors avant d'essayer de nous impressionner par la justesse de tes observations.

— Et c'est où exactement, là dehors ? demanda Bolan en imitant le ton de son interlocuteur.

— À la scierie.

Bolan hocha la tête.

— Je saurai m'en souvenir. En attendant, les gars, si vous voulez savoir quelque chose, il n'y a qu'à me demander, pas la peine de m'épier.

— On fera comme on voudra ! déclara Chep Flannery.

— Ça m'étonnerait, répondit Bolan sur un ton glacial.

L'homme qui se trouvait devant lui tendit le bras pour le repousser en arrière, mais Bolan lui saisit le poignet et le tordit violemment. Tandis que son agresseur poussait un cri de douleur, Bolan lui assena un coup sur la mâchoire avec sa bouteille de bière. Le sang apparut aux commissures de ses lèvres : il s'était mordu la langue et avait perdu quelques dents. Bolan continuait à tirer sur le poignet, puis le releva d'un geste brusque, l'obligeant à faire un tour sur lui-même avant de s'affaler sur le dos.

Flannery s'apprêtait à quitter son tabouret, Bolan tourna sur lui-même et lui faucha le pied. Flannery partit en arrière en agitant les bras dans tous les sens, avant de se cogner la tête contre le bar. Le tabouret et son occupant tombèrent par terre avec un bruit fracassant.

Les deux hommes qui s'étaient éclipsés un peu plus tôt revinrent à ce moment-là ; ils s'apprêtaient à se frotter à Bolan quand McDermott leva la main.

— Laissez-le tranquille ! ordonna-t-il. C'est eux qui ont commencé. Et on dirait que notre ami Cox a su finir à leur place.

Les deux hommes reculèrent.

McDermott descendit de son tabouret et fit signe à Bolan de le suivre à une table. Bolan commanda une bière et demanda à McDermott ce qu'il voulait boire. Pendant ce temps, quelques hommes de main aidaient Flannery et son acolyte à se relever.

— Bon, maintenant on arrête les conneries, dit McDermott quand ils furent servis. Pourquoi est-ce que tu t'intéresses à Mickey ?

— Ce n'est pas moi qui m'y intéresse mais certains de mes amis. Il leur doit de l'argent.

McDermott hocha la tête.

— Ça ne m'étonne pas. C'était l'idée de Gowan de me nommer directeur de la scierie et du syndicat. Entre nous, ce type ne sait pas réfléchir. Il te doit combien ?

— À moi, rien, comme je disais. Mais ces gens à qui il doit de l'argent, disons qu'ils sont plutôt importants, et il paraît que s'ils ne touchent pas leur fric assez vite, ils vont mettre cette ville à feu et à sang.

— Pourquoi notre ville ? On ne leur a rien fait.

— C'est ça le plus drôle, fit Bolan en baissant la voix et en prenant un ton de conspirateur. Tu vois, l'argent gratuit, ça n'existe pas. Et tout le fric que Gowan a donné aux entreprises locales ne lui appartenait pas.

McDermott hocha la tête. Il était peut-être saoul, mais ça ne l'empêchait pas de réfléchir.

— Donc, il appartient à tes amis, comme tu dis.

— Exact.

— Et en quoi est-ce que ça nous regarde ?

— C'est ça le problème. J'ai rencontré des types au restaurant aujourd'hui qui brutalisaient la serveuse.

— Louise ? fit McDermott en devenant tout rouge. Ils ont attaqué Louise ? Je vais leur tordre le cou.

— Du calme, fit Bolan en l'interrompant, je me suis déjà occupé d'eux. Mais je peux te dire qu'ils ne plaisantaient pas, et je pense qu'ils travaillaient pour Gowan.

— Rira bien qui rira le dernier !

— Pourquoi ?

Gowan se tapa sur les cuisses en s'esclaffant.

— Parce que, très bientôt, on va avoir une grève. Et Gowan ne pourra rien y faire. Ensuite, je le convaincrai de me vendre la scierie, parce que je suis le seul à pouvoir contrôler ces ouvriers. Et on échappera à Gowan.

— Ça pourrait aussi être intéressant financièrement pour toi.

McDermott baissa la voix.

— Bien sûr, mais ça, ça reste entre nous.

— Tu crois qu'on peut travailler ensemble, toi et moi ?

— Bien sûr, répondit McDermott.

Il avait mordu à l'hameçon, exactement comme Bolan l'avait espéré. Maintenant il suffisait d'attendre. Le piège allait se refermer sur lui.

CHAPITRE VI

Bolan ouvrit la porte de sa chambre au motel. Il remarqua immédiatement la main de M^{lle} Newbury qui se rapprochait de son sac posé sur la table de nuit.

— Du calme, dit-il, et s'il vous plaît, ne me tuez pas.

La jeune femme lui adressa un sourire.

— J'essayerai de ne pas toucher un point vital.

— Vous m'en voyez extrêmement reconnaissant.

— Vous grimacez, ça ne s'est pas bien passé ?

— Je ne grimace pas, je me concentre.

Il ferma la porte et s'assit lourdement dans un fauteuil.

— J'ai eu tous les renseignements que je cherchais, expliqua l'Exécuteur, mais ce n'était pas ce que j'aurais voulu entendre.

— Vous avez parlé à Mac ?

Bolan hocha la tête.

— Oui, c'était une conversation intéressante.

— Alors ! pourquoi est-ce que vous faites cette tête ?

Bolan soupira et leva les yeux au plafond avant de répondre :

— Je n'aime pas ce qu'il prévoit. Vous aviez raison, McDermott et Gowan se détestent. McDermott va organiser une prise de pouvoir déguisée en grève.

— Et alors ? demanda Newbury avec un haussement d'épaules. J'aimerais me dire qu'on vit dans un pays où quiconque se dresse contre une ordure comme Gowan est susceptible de recevoir une médaille.

— Ce n'est pas ça qui me préoccupe.

Newbury plissa le front.

— Je dois être un peu bête, mais je ne comprends pas le problème.

— Gowan a placé beaucoup d'argent dans cette scierie et entre les mains de McDermott. Je crois qu'il a agi ainsi pour protéger les

investissements qu'il cache au F.L.T. S'il se rend compte que c'est McDermott qui organise cette petite rébellion, il va envoyer l'artillerie lourde. Ce qui veut dire que beaucoup d'innocents vont en pâtir.

— Vous avez absolument raison ! s'exclama Newbury. S'ils envoient des gorilles en même temps que le F.L.T. lâche ses écolos radicaux...

— Ils pourraient tous voir la situation comme un défi à relever.

— Et on risquerait d'assister à une guerre, ici à Timber Vale.

Bolan se releva et enfonça ses mains dans les poches puis il se mit à tourner en rond tout en réfléchissant à haute voix.

— Gowan et le F.L.T. sont au bord de l'affrontement. Il ne faudrait pas grand-chose pour les provoquer.

— J'ai repensé à ce qui nous est arrivé un peu plus tôt, dit Newbury après avoir passé un long moment à se mordiller la lèvre en silence. Je crois que l'agression que nous avons subie ce matin était perpétrée par des hommes de Gowan.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Pour commencer j'ai le sentiment que j'en ai déjà croisé un. Je ne pourrais pas le jurer mais j'ai l'impression qu'il traînait en ville il y a quelques mois.

— Il faudrait en avoir la certitude. Est-ce que vous pourriez vous renseigner grâce aux dossiers du F.B.I. ?

— Probablement, mais il faudrait que j'aie accès aux fichiers. Il serait temps que vous me rameniez chez moi.

— Je ne suis pas sûr que vous y soyez en sécurité. C'est encore trop tôt.

La jeune femme s'assit sur le côté du lit et enfila ses sandales.

— Écoutez, Cox, dit-elle, je comprends parfaitement que vous vouliez m'être utile. Mais franchement, j'ai une mission à accomplir, tout comme vous, je suppose. Et si Kellogg est un agent double, je ne veux pas me faire abattre d'une balle dans le dos parce que je n'aurai pas pris le temps de réfléchir à la situation. Si mon supérieur est le complice de Gowan, il est de mon devoir de faire éclater la vérité au grand jour. Et puisque c'est ma peau que je risque et pas la vôtre, il me semble que c'est à moi qu'il revient de prendre les décisions.

Bolan ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Ça y est, c'est fini ?

Newbury fit semblant de réfléchir à la question pendant quelques secondes et finit par répondre :

— Oui, j'ai dit ce que j'avais à dire.

— Bon, fit Bolan, rassemblez vos affaires, je vais vous ramener à votre voiture. Mais en aucun cas il ne faut rester dans votre appartement.

Newbury prit son sac à main et poussa un long soupir.

— Pourquoi donc ? demanda-t-elle.

— Parce que je peux vous assurer que celui qui vous a envoyé ces types ce matin n'en a pas fini avec vous. Et nous ne pouvons pas nous permettre de courir ce type de danger pour le moment.

— C'est d'accord, marché conclu.

La jeune femme se retourna et tendit la main vers la porte, mais elle n'eut pas le temps d'ouvrir. La fenêtre de la chambre implosa. Les rideaux retinrent une pluie d'échardes de verre qui auraient infligé mille coupures à Newbury. Toutefois, ces rideaux étaient impuissants à arrêter les balles qui vinrent se loger dans le mur. Bolan se jeta à terre et tourna la tête pour s'assurer que Newbury l'avait imité. Puis il roula sur le côté et sortit le Beretta de son holster. Il le régla de façon à ce qu'il lâche des rafales de trois balles. L'orage d'acier continua pendant encore dix secondes.

Bolan s'accroupit, ouvrit la porte et pointa son pistolet à l'extérieur, tout en se protégeant derrière le battant. Il vit alors passer une Corvette et son passager. Un blond. Le chauffeur changeait nerveusement les vitesses tandis que le passager insérait un nouveau chargeur dans la crosse de son pistolet-mitrailleur. Mais il n'eut jamais l'occasion de faire feu de nouveau.

Bolan appuya sur la détente du Beretta, libérant trois ogives de 9 mm Parabellum. Deux d'entre elles déchirèrent la gorge du tireur tandis que la troisième lui fracassait la mâchoire. Son arme tomba à l'extérieur de la voiture avec un bruit métallique et son corps glissa sur le fauteuil avant de disparaître.

Les roues se mirent à fumer tandis que le conducteur passait à la vitesse supérieure pour essayer de s'échapper. Bolan fit exploser les pneus avant et arrière du côté du passager avant que la Corvette ne puisse progresser ne serait-ce que d'un mètre. Le véhicule se mit à tourner sur lui-même comme une toupie. Le chauffeur écrasa la pédale de frein dans l'espoir de retrouver le contrôle de sa voiture, puis changea d'avis et essaya de prendre la fuite à pied. Bolan se rua vers lui. Comme il approchait, il reconnut un des hommes de McDermott.

En voyant que Bolan était sur le point de le rattraper, l'homme plongea la main dans la poche de sa veste. Bolan lui lança un coup de pied au poignet qui fit voler sa quinquallerie. Le pistolet glissa en tourbillonnant sur lui-même sur l'asphalte du parking.

Bolan saisit le conducteur par la chemise, le ramena à la voiture et

le repoussa violemment contre la Corvette. Il lui appuya le canon brûlant du Beretta sur le menton.

— Tu t'es encore trompé, dit-il.

— Quoi... Qu..., fit le type en bégayant.

— Tu passes ton temps à chercher des bagarres que tu ne peux gagner, dit Bolan.

Puis, sur un ton plus dur et menaçant, il demanda :

— Qui t'a envoyé ?

— Tu promets de ne pas me tuer. ?

— Tu m'aurais fait la même promesse ? Mac était d'accord pour une trêve et toi tu viens me flinguer quand même, pourquoi ?

Le chauffeur laissa entendre un rire méprisant.

— Mac n'est qu'un tout petit poisson.

— Qui est le gros poisson ?

— À ton avis ?

Mickey Gowan. Bolan n'avait même pas besoin de prononcer son nom à haute voix. Quelqu'un avait mis les hommes de Gowan sur sa piste et celle de Sandra Newbury. Kellogg était le seul dénominateur commun dans cette équation. Non seulement il était le seul à avoir pu trahir Newbury auprès des tueurs de Gowan, mais il était aussi susceptible d'avoir compris que Bolan était à l'origine de l'exécution de Billy Moran.

Bolan appuya le canon contre la gorge du pourri.

— Contrairement à ton complice, tu as gagné un répit. Je ne pense pas que tu sois loyal à McDermott.

— Tu ne peux pas le prouver.

L'Exécuteur lui adressa un sourire glacial.

— Je n'en ai pas besoin. Tu pourrais t'en sortir après avoir essayé de me tuer si tu me donnes une seule information.

— Je ne suis pas une balance.

— Si je n'ai pas ce que je veux, tu vas le regretter.

Bolan appuya encore plus fort.

— Je veux savoir qui sont les trois personnes dans cette ville qui rapportent le plus d'argent à Gowan.

— C'est la scierie qui rapporte le plus.

Bolan secoua la tête.

— Ça n'ira pas, il faut que la scierie continue à opérer... Du moins pour le moment. Quoi d'autre ?

Le truand semblait réfléchir aux choix qui s'offraient à lui. Il

conclut qu'il n'en avait pas et haussa les épaules. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire après tout ? Il se raccrochait à la promesse de Bolan qu'il repartirait en vie. Il se mit à parler et, au bout d'une minute à peine, Bolan avait la liste qu'il voulait.

L'Exécuteur se tourna pour regarder Sandra Newbury qui attendait derrière lui et commenta :

— Ça me paraît exact, qu'est-ce que vous en pensez ?

Elle hocha la tête.

— Bon, je crois que vous pouvez l'arrêter.

Le cri d'une sirène déchira le silence de la nuit, signalant l'arrivée d'une voiture de police. Newbury fouilla le truand puis lui passa les menottes.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle à Bolan qui se dirigeait déjà vers son véhicule.

— N'importe où, il faut que je m'en aille. Je ne peux pas me permettre d'être vu et d'avoir à répondre à tout un tas de questions.

— Et moi, qu'est-ce que je vais leur dire ?

— Vous trouverez bien une histoire convaincante, dit Bolan en se mettant au volant.

Il démarra le moteur, baissa la vitre et en passant devant elle, il ajouta :

— Je suis sûre que vous avez une imagination très fertile dans votre jolie tête.

Comme Bolan s'éloignait, il croisa une voiture de police, suivie par le SUV du shérif. Bolan les vit disparaître dans son rétroviseur. Il ralentit sur la dangereuse route sinueuse car la pluie s'était mise à tomber.

Il n'aimait pas abandonner Newbury de cette façon, mais il ne pouvait pas traîner à proximité de la police. Il était sûr que Sandra Newbury était parfaitement capable de maîtriser la situation.

Il savait déjà ce qu'il allait faire, mais il lui fallait un certain nombre de renseignements supplémentaires avant de passer à l'action.

Le succès de Gowan à Timber Vale reposait sur le fait qu'il avait toujours su planquer son argent. L'Exécuteur était convaincu que le F.L.T. n'était pas la seule organisation qui avait fait les frais des escroqueries de Gowan par le passé. Seulement il avait commis une grave erreur en prenant ces terroristes écolos pour des proies faciles.

Sa première cible était un tripot clandestin ouvert toute la nuit qui ne se contentait pas de prendre des paris illégaux. Si le jeu n'était pas illégal en Oregon, ce type d'établissements devait posséder une licence, mais Gowan semblait penser qu'il était au-dessus des lois. De

plus, il retirait de cette entreprise des tonnes de liquide et l'Exécuteur allait écouler sa source de liquide.

Il se rendit en voiture au centre-ville. Pour une population de moins de mille habitants, Timber Vale avait une vie nocturne trépidante. On avait parfois l'illusion que la rue possédait autant d'enseignes au néon que Las Vegas. Bolan dénombra plus d'une dizaine de pubs et de tavernes, de nombreux restaurants, et, perdus au milieu de tout ça, une quincaillerie et un pressing.

Il repéra le pub irlandais qui servait de vitrine aux paris illégaux de Gowan. Il ressemblait au bar dans lequel il était entré à Tulelake, mais dans une version moins luxueuse. Du moins, était-ce l'impression qu'il en avait retirée en observant le type qui montait la garde à l'entrée. Bolan s'enfonça dans une rue adjacente et se gara un peu plus loin de façon à pouvoir observer le pub dans son rétroviseur tout en élaborant un plan d'action.

Il envisagea une attaque frontale, toujours efficace, mais après les événements de la journée, la police devait être en état d'alerte tout comme les hommes chargés de la sécurité de Gowan, qui l'avaient déjà repéré et savaient désormais qu'il représentait un danger pour eux.

Bolan essaya d'échafauder d'autres scénarios, mais il n'en retint aucun. Il y avait trop de monde dans la rue. Finalement, après avoir observé la cible pendant quelques minutes encore, il redémarra et s'éloigna. Il attendrait un moment plus opportun pour passer à l'action. Il décida de se concentrer sur l'objectif suivant à l'autre extrémité de la ville. Tout était calme quand il arriva dans ce quartier huppé. La plupart des habitants étaient soit au lit, soit dans le centre-ville.

Sauf à une adresse bien précise. Bolan se gara dans une rue secondaire à une centaine de mètres de la maison à deux étages située au milieu d'un magnifique parc.

Le Beretta dans son holster, Bolan alla ouvrir son coffre, prit un poignard et trois grenades à percussion. Comme il ne pensait pas rencontrer une très forte résistance, il laissa son fusil automatique et lui préféra le Desert Eagle .44 Magnum. Il ceignit sa ceinture de combat et y accrocha les grenades, puis il referma le coffre. Il remonta la rue, direction l'inconnu. Mais l'Exécuteur avait un plan et sa stratégie était la meilleure de toutes : frapper le premier et frapper fort.

CHAPITRE VII

Bolan savait, grâce à un truand à qui il avait un peu secoué les neurones, que les occupantes de la maison pratiquaient le plus vieux métier du monde. Le truand qu'il avait interrogé à l'hôtel lui avait aussi dit que l'endroit n'était pas particulièrement bien gardé. Seuls quelques gardes triés sur le volet occupaient la place, sous les ordres directs d'un homme de Gowan dont l'informateur ne connaissait pas le nom.

Bolan marcha d'un air décontracté sur le trottoir jusqu'à ce qu'il arrive devant le portail métallique d'une hauteur d'un mètre vingt environ. Il lança un regard furtif de droite et de gauche et sauta par-dessus. Il saisit son Beretta puis s'accroupit pour approcher de la maison. Il savait que le bâtiment n'était doté d'aucun système de sécurité sophistiqué, car il recevait des clients nuit et jour. Il avait presque atteint la porte quand deux gardes en costume noir sortirent de l'ombre.

Bolan releva le Beretta équipé d'un silencieux et tira une seule balle qui atteignit le premier dans le ventre. La force de l'impact le souleva et il retomba sur le dos. Le deuxième était en train de dégainer mais ses gestes n'avaient pas la rapidité ni la fluidité de l'Exécuteur. Bolan lui envoya deux balles dans la poitrine, l'homme tituba et s'effondra sur l'herbe.

Bolan alla frapper à la porte. Une jolie jeune femme dans une chemise de nuit affriolante vint lui ouvrir. Ses cheveux roux étaient ramenés en un épais chignon au sommet de son crâne. Elle écarquilla ses beaux yeux verts en voyant Bolan.

Elle écarta les lèvres et laissa échapper une sorte de miaulement.

— Salut, dit Bolan en la repoussant à l'intérieur avant de refermer la porte derrière lui. Vous êtes la tenancière ici ou juste une des filles ? demanda-t-il.

— La... la quoi ? Je... je ne... comprends pas, fit-elle en bégayant.

— Pas la peine de jouer la timide avec moi, répondit Bolan. Ce n'est pas à toi que j'en veux. C'est à Mickey Gowan. Tu peux lui transmettre un message ?

Elle hocha la tête nerveusement.

— Dis-lui que Jeff Kellogg lui fait ses amitiés. Tu t'en souviendras ?

— Oui, bien sûr.

— Bon, maintenant, va chercher tes amies et sortez d'ici.

Elle tourna les talons et partit en courant tandis que deux videurs faisaient leur apparition à la porte au bout du couloir. Bolan s'accroupit et les mit en joue. Ils essayèrent de trouver un abri. Mais ils se bousculèrent en essayant de sortir de la ligne de feu du Guerrier.

Bolan profita de cette confusion et atteignit le premier à la tête. L'autre parvint à riposter et tira deux fois.

L'Exécuteur entendit les balles lui frôler l'oreille, mais, loin de paniquer, il liquida son adversaire d'une balle en pleine tête.

Ensuite, il progressa à l'intérieur de la maison, jusqu'à ce qu'il trouve la cuisine. Il entendait un bruit de cavalcade à l'étage supérieur. Il avait cru que les quatre gorilles qu'il avait éliminés représentaient l'ensemble du dispositif de sécurité. Il n'imaginait pas qu'ils pouvaient avoir du renfort au premier étage, où se traitaient « les affaires ». Chaque fille devait disposer d'un système d'alarme.

Bolan repéra le tuyau de gaz qui partait de la cuisinière et montait jusqu'au plafond. Il coupa l'arrivée du gaz, puis ouvrit la valve avec un couteau. Il quitta la cuisine et monta à l'étage au pas de charge. Les occupantes de la maison de passe couraient dans tous les sens et ramassaient un maximum de possessions. Au bout de quelques minutes toutes les pièces furent désertes et silencieuses.

Il retourna au rez-de-chaussée, prit deux grenades à percussion sur sa ceinture et les arma. Il ouvrit la porte de la cuisine, fit rouler les grenades par terre et sprinta jusqu'à la sortie. Il eut juste le temps de plonger en bas du perron quand l'explosion fit sauter la cuisine et la plupart des cloisons tout autour. Il savait que quand les pompiers arriveraient, il ne resterait de cette maison qu'un tas de cendres.

Bolan ne retourna pas à son véhicule, il préféra subtiliser une des voitures qui appartenaient à un des défunts videurs. Il mit ses armes dans le coffre, à l'exception du Beretta, puis se dirigea vers l'objectif suivant. Il avait déclenché son plan et il voulait maintenant savoir comment Gowan allait réagir.

La cible sélectionnée par l'Exécuteur ne serait pas aussi facile à détruire que la première. À travers ses jumelles à vision nocturne, il voyait huit hommes armés en patrouilles de deux qui se croisaient régulièrement aux deux entrées du bâtiment, à l'avant et à l'arrière, à

une minute d'intervalle.

Ça ne lui donnait pas assez temps pour traverser les soixante mètres du périmètre, couper la barrière métallique et traverser la vingtaine de mètres supplémentaires qui le sépareraient encore de la porte. Il fallait jouer moins subtilement, mais il ne savait pas à première vue s'il pouvait se payer ce luxe.

Bolan continua à observer la scène pendant vingt minutes avant de retourner à sa voiture et de s'équiper de nouveau pour le combat.

Cette fois, il décida de prendre un HK53 dans le coffre pour mener l'assaut. Cette variante du MP-5 avait été améliorée par Heckler & Koch pour tirer des balles de 5.56. Le HK53 avait fait ses preuves dans la guerre contre le terrorisme.

Bolan enfila sa sinistre combinaison noire, verrouilla le coffre, se mit au volant et démarra. Il consulta sa montre puis accéléra progressivement en pointant le nez de la voiture vers les hangars qui servaient d'entrepôts. On y stockait essentiellement des équipements pour la scierie. Mais ils servaient aussi à cacher de l'argent et des armes utiles à Gowan. Sans parler du laboratoire dans un bunker souterrain où l'on fabriquait de la drogue.

Bolan éteignit ses phares en approchant du portail. Il savait qu'il n'avait qu'une seule chance, et le succès de cette opération dépendait d'un timing parfait. Bolan prit de la vitesse. L'épaisse couche de nuages s'était dissipée et la pleine lune éclairait maintenant le paysage. L'Exécuteur serra les dents au moment où la voiture brisait les chaînes qui retenaient le portail. Puis il rétrograda et appuya en même temps sur le frein et l'accélérateur. Le véhicule fit un tour à cent quatre-vingts degrés et l'arrière enfonça les lourdes portes du bâtiment. Les grincements du métal contre le métal furent suivis par un fracas assourdissant comme le coffre de la voiture arrachait la porte à ses gonds.

Bolan jeta un coup d'œil sur la gauche et aperçut deux sentinelles qui couraient vers lui en pointant leurs SMG, prêts à faire feu. Bolan dirigea son HK53 vers eux, et envoya plusieurs rafales. Il ressentit à peine un léger recul. L'une des sentinelles prit trois balles dans la panse, tituba en arrière. On avait l'impression que l'homme dansait. Il tomba en arrière et s'immobilisa, les tripes à l'air. Le deuxième eut l'intelligence de se coller au sol, poussé par son instinct de survie. Mais Bolan ne l'avait pas quitté des yeux. Plusieurs balles lui déchirèrent le dos, et lui broyèrent la colonne vertébrale, avant qu'une dernière rafale ne lui fasse éclater la tête.

Bolan sortit de son véhicule et s'en fit une barricade à l'instant où deux autres sentinelles approchaient sur la droite. Elles arrivaient un peu plus tôt que prévu, mais l'Exécuteur était prêt. Une première

rafales plia en deux un des assaillants. L'homme laissa échapper son arme et prit ses entrailles à deux mains. Il tomba à genoux et resta pétrifié. Son complice plongea à terre et roula sur le côté, avant de chercher à se mettre à couvert derrière un réverbère.

Bolan leva les yeux tandis que le canon de son HK53 suivait le même mouvement. Un tir précis fit exploser la lampe en mille éclats de verre qui tombèrent sur le malfrat en dessous. L'obscurité permit à Bolan de se déplacer et de trouver une position plus avantageuse. Le Guerrier remonta par la portière arrière de sa voiture et ressortit de l'autre côté. La portière le cachait et il avait maintenant un nouvel angle de tir. Il mit sa cible en joue et appuya sur la détente. La première balle atteignit son adversaire de plein fouet.

Il fallait maintenant au moins une minute avant que les autres sentinelles ne contournent le bâtiment. C'était néanmoins très peu pour que Bolan pénètre dans le hangar et repère son objectif.

Bolan entra et commença ses recherches. Il consulta le cadran lumineux de sa montre encore une fois. Il ne disposait que de quatre-vingt-dix secondes. Il repoussa des étagères garnies de pièces détachées pour les machines de la scierie. Décidément Gowan avait tout fait pour paraître plausible. Bolan savait pourtant que ce n'était qu'une vitrine. Silencieusement, il continua son exploration et tomba brusquement sur une section du mur gardée par une demi-douzaine d'hommes armés.

Bolan s'accroupit, prit une des grenades à fragmentation M-67 accrochées à sa ceinture. Il inspecta le petit groupe en secouant la tête. Les hommes de Gowan étaient peut-être déterminés mais ils ne connaissaient rien aux tactiques de combat. En restant ainsi agglutinés, ils lui facilitaient considérablement la tâche. Il dégoupilla, attendit deux secondes et fit rouler son cylindre de métal sur le sol de ciment.

Le bruit attira immédiatement l'attention des gardes. Mais dans la pénombre du hangar, ils ne voyaient pas que c'était leur mort qui venait de rouler à leurs pieds.

Après l'explosion, l'Exécuteur se releva et se remit en mouvement, le HK53 prêt à tirer. Il n'y avait plus d'ennemis devant lui. Deux gardes étaient encore en vie, mais pas en état de résister. Bolan examina le mur et repéra une porte. Il appuya du bout des doigts à l'endroit où la chaleur de l'explosion avait fait fondre la serrure et le battant s'ouvrit vers l'intérieur.

Bolan pénétra dans un étroit couloir menant à un escalier en colimaçon. De faibles ampoules projetaient une lumière verdâtre.

Le Guerrier descendit les marches et déboucha sur une immense

pièce. L'odeur acre des amphétamines vint lui chatouiller les narines. Plusieurs techniciens de laboratoires dans des tenues de protection se tournèrent vers lui avec un air étonné. Celui qui était apparemment le directeur, portant une blouse blanche et un masque, tendit la main vers un levier. Pas assez rapide pour Bolan. L'Exécuteur pointa le HK53 vers lui et lâcha une courte rafale qui lui déchiqueta le bras.

Quand le bruit des détonations retomba, Bolan cria :

— Sortez ! Maintenant !

Tous les laborantins obéirent sans plus protester, ils passèrent devant Bolan et remontèrent l'escalier aussi rapidement que possible. Il attendit que le dernier ait disparu puis il arma les trois grenades qui lui restaient et les jeta sur les tables. Puis, à son tour, il remonta en haut de l'escalier à vitesse maximum.

Bolan arriva au rez-de-chaussée et se retrouva nez à nez avec quatre autres gardes. Ils étaient plutôt étonnés de le trouver là, mais pas autant que de le voir plonger sur le côté et rouler sur lui-même pour s'éloigner du mur. L'instant d'après, des explosions assourdissantes leur déchiraient les tympans. Les quatre gardes restèrent là, pétrifiés. Un nuage de gaz toxiques chauffés par les flammes envahissait la cage d'escalier et enveloppait les quatre hommes. La chaleur leur brûla les cheveux puis la peau. Les deux premiers furent tués sur le coup, tandis que leurs compagnons transformés en torches humaines titubaient en essayant d'échapper à l'enfer. Bolan mit fin à leurs souffrances de deux ogives bien placées, puis, il se remit sur ses pieds et se rua vers la sortie. À peine quelques secondes plus tard, le laboratoire explosait.

L'Exécuteur venait de remporter une nouvelle victoire contre l'empire de Gowan et il avait mis en danger un traître. Il lui restait encore une cible à atteindre. La guerre éclair se poursuivait.

Dès les premières lueurs de l'aube, Bolan retourna à sa voiture de location, près de la maison close. Il se dirigea vers le club de Timber Vale. Il n'avait même pas pris la peine de se défaire de son équipement.

Il se gara devant la boîte de nuit et gravit les quelques marches qui menaient à la porte. Elle était verrouillée, mais un coup de pied à dix centimètres sous la serrure fit voler le montant en éclats. Bolan entra, il faisait noir, ce qui ne voulait pas dire pour autant que le club était désert. Très vite, il parvint à repérer la porte dérobée. Il ouvrit et se retrouva au milieu d'une petite fête. L'Exécuteur décida de s'incruster.

Il descendit les marches qui menaient à une pièce éclairée peuplée

de buveurs qui riaient et criaient pour se faire entendre par-dessus la musique tonitruante qui sortait des enceintes. Un gigantesque écran de télévision retransmettait un match de base-ball. Des rangées de téléphones sonnaient sans arrêt pour informer les parieurs des derniers résultats sportifs. Personne ne remarqua Bolan qui dégainait son Beretta, prêt à lâcher des rafales de trois balles. Il en tira une sur l'écran de télévision, et cette fois, toutes les têtes se tournèrent vers lui. Puis une autre rafale sur la hifi. Un silence de mort s'était abattu sur la pièce.

Bolan se gratta la gorge.

— Salut, tout le monde ! fit-il. Désolé, mais la fête est finie, on ferme !

Un des hommes en costume qui se tenait près des téléphones vint vers lui.

— Non, mais, pour qui il se prend celui-là ? rugit-il avec un fort accent irlandais.

— Moi ? Je suis le justicier masqué, c'est tout. C'est Jeff Kellogg qui m'envoie pour vous faire savoir que cet établissement est désormais fermé. Je vous suggère de vous trouver une nouvelle adresse pour vos paris illégaux. Dans une autre ville, parce qu'ici c'est fini pour un moment.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda un autre gangster. Je connais Kellogg personnellement. Il ne ferait jamais une chose pareille à Mickey.

Dans le mille.

— Sauf pour sauver sa peau, répondit Bolan. Maintenant, ceux qui sont armés, et je sais exactement qui ils sont, jetez vos armes par terre.

Abasourdis par l'apparition subite d'un grand mec tout habillé de noir et armé jusqu'aux dents, les trois hommes chargés de la sécurité que Bolan avait tout de suite repérés s'exécutèrent sans un mot.

Il les obligea à s'allonger par terre, à plat ventre, puis donna l'ordre à tous les autres de s'éclipser. Personne n'osa protester. Il rassembla ensuite tous les papiers et les bouteilles d'alcool sur lesquels il put mettre la main, il les empila sur le bureau où étaient posés les téléphones et gratta une allumette. Tandis que les flammes s'élevaient, il ordonna aux gangsters de se déshabiller puis les escorta dans la rue.

— Vous pouvez attendre les pompiers ici, dit Bolan.

— T'es un homme mort, dit le chef du petit groupe. Mickey va s'assurer que tu ne te relèveras plus.

— Ouais, c'est ça, rétorqua Bolan sur un ton ironique. L'empire de Gowan est condamné. Dites-le-lui quand vous le verrez.

Puis il tourna les talons, se mit au volant de sa voiture et disparut.

Il consulta sa montre. Il ne pourrait prendre que quelques heures de repos avant de commencer le travail à la scierie. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Il ne voulait pas arriver en retard au boulot.

CHAPITRE VIII

Quelques minutes après le départ de Bolan, la police locale arriva au motel, accompagnée du shérif.

Pendant les heures qui suivirent, Sandra Newbury s'efforça de convaincre les représentants de la loi que l'imbécile incohérent qu'elle venait d'arrêter était complètement délirant, qu'elle avait été seule au moment des faits et que son histoire de géant aux yeux bleus qui lui avait agité une arme à feu sous le menton ne tenait pas debout. En même temps, elle entendait toutes sortes de messages sortant des radios portables de la police mentionnant des immeubles en flammes et des fusillades en tous genres.

Qu'est-ce que Cox pouvait bien fabriquer ? Est-ce qu'il essayait de déclencher une guerre à lui tout seul ?

Elle s'en fichait après tout, tant qu'il ne la mêlait plus à ses histoires. Elle avait assez de problèmes comme ça. D'autant plus qu'elle venait de voir James Kellogg entrer dans la pièce. Heureusement, elle parvint à le convaincre que Cox l'avait retenue prisonnière et qu'elle n'avait pas transmis cette information à la police avant de pouvoir lui parler personnellement, puisqu'ils étaient tous deux censés travailler en collaboration sur cette affaire classée top secret par le F.B.I.

— Je ne savais pas ce qu'il fallait faire, expliqua-t-elle d'une voix plaintive.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, répondit Kellogg. Calmez-vous. Décrivez-moi tout ce qui s'est passé et dans le détail.

La jeune femme reprit son souffle et se mit à raconter à Kellogg l'histoire abracadabrante qui lui venait à l'esprit. Elle savait que rien n'est plus convaincant qu'une semi-vérité.

— Il a donc reconnu avoir tué un des hommes de Gowan, conclut Kellogg. Il a bien dit que c'était lui qui avait tué Billy Moran de sang-froid ?

Elle hocha la tête.

— Ce sont ses mots.

— Je ne comprends pas. Pourquoi est-ce que ce type vous sauverait d'une bande d'inconnus seulement dans le but de vous prendre en otage ?

— Je vous ai expliqué, répondit Newbury, exaspérée. Il a repéré que j'étais un agent du F.B.I. Il pensait que j'avais des informations sur les entreprises illégales de Gowan.

— J'ai déjà rencontré ce type, fit Kellogg en la regardant droit dans les yeux. J'ai toujours pensé qu'il travaillait pour une agence gouvernementale. Opérations secrètes, un truc dans le genre.

Newbury secoua la tête.

— Je ne crois pas, il ne s'exprime pas comme nous et ce qui est certain, c'est qu'il n'agit pas comme nous. En plus, vous imaginez vraiment que le gouvernement des États-Unis va envoyer un tueur professionnel dans une paisible bourgade pour flinguer un escroc de deuxième catégorie impliqué dans la mafia irlandaise ? Ils vont nous laisser nous occuper de Moran légalement.

— Vous devez avoir raison.

— Et il y a encore autre chose. J'avais complètement oublié. Il a dit qu'il pensait que vous travailliez pour Gowan.

Kellogg ne répondit pas immédiatement. Il regarda Newbury d'un air étonné puis éclata de rire. La jeune femme décida de l'imiter et de jouer le jeu. Mais elle gardait en mémoire sa première réaction et l'expression de panique qu'elle avait lue sur son visage. Elle ne s'était pas trompée, et Cox non plus ! Elle savait analyser depuis longtemps les réactions de ses interlocuteurs. C'était là un des talents essentiels d'un agent infiltré.

Finalement, Kellogg demanda :

— Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Que c'est n'importe quoi. Pas vrai ?

— Bien sûr, Sandra.

Voilà qu'ils s'appelaient par leurs prénoms maintenant.

Il donna un grand coup sur le volant pour appuyer son effet avant de continuer :

— Je crois que vous avez raison à propos de ce type, il n'appartient pas à une agence gouvernementale. Je pensais qu'il était lié aux opérations secrètes ou un truc dans le genre, mais je me rends compte maintenant qu'on a affaire à un cinglé qui agit seul. Sinon, il ne vous aurait pas retenue en otage aussi longtemps. Il ne vous a pas fait de mal au moins ?

Newbury secoua la tête.

— À propos, comment avez-vous réussi à vous échapper ?

— Il y a eu une fusillade et quand il a entendu que les flics arrivaient, il a dû se dire que ça ne valait pas le coup de m'emmener avec lui. Alors il m'a libérée en me faisant promettre de ne rien raconter à personne. Il savait d'ailleurs que je ne pouvais rien révéler à la police locale sans trahir ma véritable identité.

— De toute manière, c'est compromis maintenant.

De ce point de vue-là, Newbury ne pouvait qu'être d'accord avec lui.

— Si on sait maintenant que je suis un agent du F.B.I. en mission secrète, ce n'est pas la peine d'y retourner.

— Absolument, répondit Kellogg, je vais vous ramener au bureau et vous pourrez faire votre rapport. Ah ! encore autre chose. Vous avez pu déterminer l'identité de vos agresseurs ?

— Non, et je ne sais même pas pourquoi ils m'ont attaquée.

— En attendant, je vais me renseigner plus précisément sur tout ce que vous m'avez dit.

— Qu'est-ce que vous cherchez à savoir ?

Kellogg haussa les épaules.

— Il y a peut-être un lien entre Cox et les types qui vous ont secouée.

Ils firent le reste du trajet en silence. La jeune femme songeait à l'étrangeté de cette situation et Kellogg se demandait qui savait quoi. Sandra fut soulagée d'arriver enfin au quartier général du F.B.I. Elle sortit de la voiture et remarqua que Kellogg ne l'avait pas suivie. Elle tapa à la vitre qu'il abaissa pour pouvoir lui parler.

— Vous ne venez pas ? demanda-t-elle.

— J'ai encore quelques trucs à faire. Mais ne vous inquiétez pas, il n'est pas nécessaire de remplir les papiers immédiatement. Faites une simple note ce soir et reposez-vous. On rédigera un rapport détaillé plus tard.

Elle hocha la tête et il s'éloigna au volant de sa voiture. Newbury monta les quelques marches qui menaient à l'entrée du bâtiment. Elle n'avait aucunement l'intention de rédiger une note. Kellogg était désormais son suspect numéro 1. Elle était convaincue d'avoir affaire à un agent corrompu.

Elle se rendit tout droit dans le garage souterrain et prit un véhicule. Elle passa chez elle pour se changer et se dirigea vers l'appartement de Kellogg pour l'observer et essayer d'anticiper ses mouvements. Il fallait faire attention, Kellogg n'était pas un idiot, et il saurait voir tout de suite s'il était suivi. Cette fois, elle avait besoin de toute son adresse, mais ça en valait la peine. Elle se jura que si Kellogg

était vraiment un ripou, elle aurait sa peau.

Immédiatement après avoir déposé Newbury devant le quartier général, Kellogg composa le numéro personnel de Sully Sullivan.

Il entendit sa voix au bout de la cinquième sonnerie.

— Il est 6 heures du matin, qui est l'emmerdeur qui m'appelle à cette heure-ci ?

— Il faut qu'on se voie et tout de suite.

Tout d'un coup, Sully avait perdu de son agressivité, même si Kellogg devinait qu'il était encore agacé d'avoir été réveillé. Tant pis pour lui. C'était trop important, on n'avait plus de temps à perdre. En ce qui le concernait, Cox pouvait pulvériser toutes les entreprises de Gowan, il n'avait pas d'argent investi là-dedans, mais il ne fallait pas qu'on puisse dire qu'il était au courant des activités de ce type et qu'il ne les avait pas prévenus.

— Rendez-vous à l'endroit habituel. Dans une heure, répondit Sullivan.

Puis Kellogg entendit un déclic.

Il regarda son téléphone portable pendant quelques secondes avant de le jeter sur le siège du passager avec un soupir de dégoût. Il n'aimait pas la tournure que prenaient les événements et les révélations de Sandra Newbury ne faisaient que compliquer encore la situation. Comment s'était-il fourré dans un tel pétrin ? Tout ce qu'il voulait, c'était faire un peu d'argent pour envisager sereinement une retraite confortable. Et maintenant, des petites ordures comme Gowan et Jeter le traitaient comme leur garçon de courses.

Si ça commençait à chauffer, il n'avait pas l'intention de s'attarder beaucoup plus longtemps dans le coin. Il considéra les possibilités qui s'offraient à lui. Même si l'idée lui déplaisait, il valait mieux maintenir son alliance avec Jeter plutôt que de s'associer à Mickey Gowan. Jeter était riche, puissant, influent. Un membre respecté de la communauté. Notamment parmi les politiciens de Washington. Un type pareil pouvait facilement briser la carrière d'un simple agent comme Kellogg.

Il avait pris sa décision et appela Jeter sans plus tarder, mais tomba sur le répondeur. Il laissa un message, expliquant qu'il se rendait à une entrevue d'où il rapporterait des informations importantes pour mettre fin aux agissements de Gowan, Cox et le reste des mafieux de Timber Vale.

D'ici la fin de la journée, le sang allait couler à flots, songea Kellogg. Mais pas le sien.

Après s'être douchée et changée, Sandra Newbury s'était rendue tout droit à l'appartement de Kellogg.

Elle traversa le parking et ne vit pas sa voiture. Elle se gara sur un espace réservé aux visiteurs et se dirigea vers son logement. La porte était verrouillée, mais ça ne posait aucun problème pour Newbury.

Elle força la serrure, referma derrière elle et, pendant une minute, étudia cet intérieur plongé dans l'obscurité. Les premières lueurs de l'aube filtraient à travers les rideaux et les stores. Elle songea qu'ils devaient rester baissés en permanence. Une habitude de paranoïaque.

« Qu'est-ce que tu caches, Kellogg ? » se demanda-t-elle.

Même s'il était peu probable qu'un agent de l'expérience de Kellogg laisse traîner chez lui des preuves incriminantes, elle espérait pouvoir trouver un indice ici ou là. Elle sortit une mini torche électrique de son sac et se mit à fouiller les tiroirs. Elle ne trouva que quelques factures, des reçus sans importance et, à l'occasion, un magazine pornographique. Rien de bien inhabituel dans un intérieur de célibataire. Elle rechercha alors un coffre-fort caché derrière un tableau ou une armoire à pharmacie. Un double fond dans un tiroir de la cuisine ? En vain.

Finalement, elle tourna son attention vers l'ordinateur dans la pièce qui servait de bureau. À sa grande surprise, elle le trouva allumé et la session ouverte. Incroyable ! Au moins, elle n'allait pas perdre de précieuses minutes à essayer de deviner le mot de passe. Elle surfa rapidement sur les sites Internet qu'il avait consultés récemment, mais ne découvrit rien d'intéressant. Quelques secondes plus tard, elle regarda son compte en banque. Rien d'anormal ou de suspect sur le compte-courant. Elle passa alors à un lien intitulé compte de dépôt. Elle put alors voir ses investissements dans un établissement bancaire des îles Caïman. Plus d'un million de dollars. Même en plaçant son argent, avec beaucoup d'intelligence, il était impossible à un simple agent du F.B.I. d'avoir accumulé une telle somme. Ses soupçons furent confirmés quand elle vit que des versements étaient faits régulièrement depuis un compte numéroté en Suisse dans une banque portant le nom de KO Holdings.

Newbury sortit une clé USB de sa poche et fit une copie de toutes ces informations. Puis elle referma les programmes, pour tout laisser comme elle l'avait trouvé. Elle quitta la pièce et se dirigea vers la porte quand un bruit de clés à l'extérieur l'arrêta net. Les battements de son cœur s'accéléchèrent, tout d'un coup, elle avait une boule dans la gorge. Elle chercha désespérément un endroit où se cacher. Mais rien ne se présentait à elle. Quand elle entendit les clés entrer dans la serrure, elle se précipita dans le bureau. L'armoire était vide. Il n'aurait donc aucune raison de l'ouvrir. Elle se glissa à l'intérieur et

s'accroupit. Là, elle se livra à un exercice de respiration qu'elle pratiquait pendant ses classes d'aérobic.

Parfaitement immobile, elle l'entendit tapoter sur le clavier de son ordinateur et remuer des papiers. Les minutes s'écoulaient, ses pieds étaient ankylosés... puis elle l'entendit se lever et quitter la pièce.

Elle attendit une longue minute avant de se redresser. Elle retrouva ses sensations dans les jambes puis frissonna en sentant mille petites piqûres sous la plante des pieds. Qu'est-ce qu'il fabriquait ? Elle colla son oreille à la porte mais n'entendit rien.

Quand elle perçut le bruit de la porte d'entrée qui se refermait bruyamment, elle attendit encore trente secondes avant de se risquer dans le salon. Il ne fallait pas qu'il puisse la semer. Elle sortit à toute vitesse et rejoignit sa voiture en courant. Elle se mit au volant et regarda de droite et de gauche à chaque extrémité de la rue. C'est là qu'elle repéra la voiture bleu outre-mer de Kellogg. Elle le suivit tout en restant à distance pour ne pas se faire repérer.

Pour obtenir un résultat, tout dépendait maintenant d'une seule chose : il fallait savoir qui payait les factures de Kellogg. Elle pensait en avoir une idée assez claire. Si elle avait pris un bon départ, elle ne disposait pas encore de preuves suffisantes pour alerter ses supérieurs. Mais elle tenait peut-être sa chance. Et Sandra Newbury n'avait aucune intention de la laisser échapper.

CHAPITRE IX

Quand Bolan se présenta à la scierie à l'heure dite, on le mit immédiatement au travail. Un dur labeur qui représentait de nombreux dangers, mais dont il s'acquitta sans peine grâce à sa forme physique.

À l'heure du déjeuner, il se rendit au bureau de McDermott, mais Sally lui fit savoir qu'il s'était absenté. Toutefois, il avait laissé un message pour Bolan. La secrétaire lui tendit une enveloppe. Il attendit d'être seul avant de l'ouvrir. À l'intérieur, il trouva un billet de mille dollars et une note : « Merci, Cox, voici une petite récompense pour tes efforts. Rendez-vous après le boulot. »

Bolan ne put s'empêcher de sourire, il n'arrivait pas à croire qu'il avait pu gagner la confiance de McDermott aussi facilement.

Dès qu'il quitta la scierie, il se dirigea vers Backcut. Il avait à peine fait une cinquantaine de mètres qu'il remarquait dans son rétroviseur une voiture qui le suivait.

Bolan songea qu'il risquait d'attirer l'attention de son poursuivant s'il partait en reconnaissance dans la ville, et il se rendit tout droit vers le bar où le rendez-vous avait été fixé.

Avant de sortir de son véhicule, il prit le Beretta dans sa boîte à gants et l'enfonça dans le holster sous son aisselle. Il se dirigea sans hésiter vers le barman et lui demanda où se trouvait McDermott. Le barman lui désigna du doigt une épaisse porte de chêne au fond de la salle et Bolan hocha la tête en guise de remerciement.

L'instant d'après, il se retrouvait au milieu d'une petite pièce encombrée, meublée d'une énorme table. La moitié des chaises étaient occupées par des hommes que Bolan ne reconnaissait pas à l'exception de Fagan McDermott et Flannery, son lèche-bottes en chef. Il devinait que les autres étaient liés à la scierie, au syndicat ou aux entreprises locales qui payaient un impôt à Gowan.

— Alors, Cox, mon gars, cria McDermott en faisant de grands gestes. Prenez une chaise.

Bolan s'assit et salua les membres de l'assemblée d'un petit hochement de tête. McDermott se chargea des présentations et Bolan

enregistra chaque nom.

— Tout le monde est là, nous pouvons commencer, déclara McDermott. Vous savez tous pourquoi je vous ai demandé de venir à cette réunion. J'ai parlé à quelques-uns de mes gars qui se sont penchés sur le cas Gowan, et ils me disent que c'est le moment de passer à l'action. On n'aura jamais une deuxième chance comme celle-ci.

— Une chance comme celle-ci ? intervint Ed Kofahl, propriétaire du seul magasin de vêtements en ville. Mickey Gowan a des intérêts partout, Mac. Il est impensable qu'il laisse tomber la scierie sans d'abord essayer de se battre.

— Eddie a raison, ajouta Flannery, face à Gowan on est à deux contre un, voire trois contre un.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? cria McDermott. On a un avantage sur lui, les travailleurs sont de notre côté. J'ai bien observé la situation. Et j'ai toujours fait ce qu'il faut, non ?

Tous hochèrent la tête.

McDermott continua.

— Nous n'avons plus besoin de l'argent de Gowan. Ce type est un rat. Et j'ai vu à quel point quand j'ai employé les services de Cox, ici présent. Vous voyez, Cox est un ancien militaire et un expert en explosifs. Il a un petit boulot à faire ici pour certaines personnes qui ne sont pas très satisfaites de Mickey. Expliquez-leur, Cox.

Il désigna Bolan du pouce et dit aux autres :

— Écoutez un peu ça !

— L'argent que vous avez pris n'appartient pas à Mickey Gowan, déclara Bolan.

— Hein ! fit un type du nom de Spense. Qu'est-ce que tu veux dire par-là ?

— C'est comme ça, c'est tout. Ce n'est pas l'argent de Mickey. Il appartient aux gens pour lesquels je travaille. Des gens puissants. Et ils pensent que c'est vous, les propriétaires d'entreprises et les travailleurs de Timber Vale, qui le leur avez volé.

— Tout ça, c'est des conneries, dit Flannery en se levant d'un bond et en pointant un doigt vers Bolan. On n'a rien volé à personne !

— Du calme ! Repose ton cul sur cette chaise ! dit McDermott, et laisse Cox finir.

Flannery obtempéra et Bolan put reprendre ses explications.

— J'ai réussi à convaincre mes employeurs que Gowan avait pu vous aveugler, mais qu'en fait les gens d'ici sont dignes de confiance. Et que Mickey Gowan a abusé de votre honnêteté.

— Excellent, répondit Spense.

— Mais, reprit Bolan, ça reste leur argent, et les affaires sont les affaires. Ils veulent le récupérer et peu leur importe la façon dont vous vous y prenez.

— Qu'est-ce que ça signifie exactement ? demanda Kofahl.

— C'est simple, Mac vient de te l'expliquer. Il faut affronter Mickey Gowan, et le faire avant que mes amis ne changent d'avis.

— Et comment va-t-on s'y prendre ?

— D'après mes informations, il y a un agent fédéral, un certain Jeff Kellogg qui est au service de Gowan. Mais Kellogg a commencé à se montrer trop gourmand et il a fait trop de remous dans cette région. Il a déjà racketté plusieurs compagnies appartenant à Gowan, et j'ai peur qu'il ne décide de s'attaquer à vos entreprises. Certains de ses hommes de main ont déjà essayé d'intimider Louise en la secouant.

— La barmaid du restaurant ? demanda Spense.

Il se tourna vers McDermott avec un air incrédule.

Le chef du syndicat hocha la tête.

— Ouais, je peux te confirmer que c'est bien arrivé. Heureusement que Cox est intervenu juste au bon moment, sinon ça aurait pu être très grave.

— Une chose est sûre, je ne suis pas près d'accepter que quelqu'un rentre dans mon entreprise pour brutaliser mes employés.

— Ça finira par arriver si on n'agit pas immédiatement. Vous voulez savoir comment s'y prendre ? Je vais vous le dire. Timber Vale a besoin d'affirmer son indépendance et de déterminer qui donne les ordres. Les citoyens ou Mickey Gowan. Si c'est vous, les gars, alors il faut faire votre devoir.

— Ouais, c'est sûr, répondit Kofahl, mais la violence ne résout rien. La plupart des habitants sont de braves gens. Nous ne pouvons pas nous lancer dans une guerre.

— Alors Gowan va vous marcher dessus. Et c'est vous qui serez tenus responsables pour l'argent qu'il aura soi-disant perdu. À partir de ce moment-là, je ne pourrai plus rien faire pour vous, fit Bolan en levant les bras au ciel pour appuyer ses paroles. Comprenez bien que pour moi, ça ne fait aucune différence. Je serai payé de toute manière. Je suis un homme d'affaires comme vous, mais je pense qu'un type comme Mickey Gowan n'est pas bon pour les affaires. C'est le genre de type qui se sert des gens. C'est à vous de décider s'il va continuer à se servir de vous ou si vous allez réagir.

— Qu'est-ce que vous suggérez ? demanda Spense.

Bolan secoua la tête.

— Mac a déjà un plan.

— J'expliquerai sa mission à Cox plus tard, interrompit McDermott. Pour le moment, il faut se concentrer sur le gros gibier. On a organisé une grève à la scierie dès demain matin. Personne ne se présentera au travail. Après ça, j'appellerai Mickey pour lui donner la nouvelle. Je suis sûr qu'il enverra quelques-uns de ses gars.

— Et c'est là qu'on leur tombe dessus, s'exclama Flannery en se donnant un coup de poing dans la paume de la main.

— Pas la peine de s'exciter si vite, prévint McDermott.

— Exact, ajouta Bolan. À votre place je ne serais pas pressé de mourir.

— Oui, mais vous n'êtes pas à ma place, rétorqua Flannery. Et qu'est-ce qui vous fait dire que c'est moi qui vais mourir ? J'ai toute une équipe qui attend de...

— Ça ira comme ça, fit McDermott en l'interrompant.

Sa réaction surprit Bolan. Le ton qu'il avait employé et la promptitude avec laquelle il avait fait taire Flannery... C'était comme s'il voulait l'empêcher d'en dire trop. Bolan se demandait si ça signifiait que McDermott ne lui faisait pas confiance. Ou s'il se méfiait des autres autour de la table. Il était d'autant plus curieux qu'on allait le mettre au courant de « sa mission » en privé. Qu'est-ce que ce type pouvait bien mijoter au juste ?

— Bon, quand les gars de Gowan seront là, ils auront droit à leur petite surprise. Ce qui devrait me permettre de traiter. Une fois que nous contrôlerons Timber Vale, on remboursera les gens de Cox et tout ira pour le mieux.

— Combien est-ce qu'on leur doit exactement ? demanda Kofahl en lançant des regards inquiets vers Bolan.

— On ne m'a pas donné la somme exacte, s'empressa-t-il de dire, mais je suis sûr qu'ils accepteraient trente-cinq pour cent, ce serait pour eux une offre convenable.

— Trente-cinq pour...

Kofahl ne finit pas sa phrase et désigna Bolan avec le pouce.

— Non, mais où est-ce que t'as déniché ce type ? fit-il. Il délire complètement, Mac.

McDermott agita la main pour le faire taire.

— Pas de conclusions hâtives, d'accord ? Il a dit qu'on ne lui avait pas donné de chiffres. C'est juste une estimation.

— J'espère bien, putain !

Bolan décida de renforcer sa position auprès de McDermott.

— Comme je vous l'ai déjà dit, les gars, mes employeurs sont honnêtes. Ils ne veulent que leur dû. Ils ne veulent pas prendre ce qui n'est pas à eux. Mais pour ce qu'il leur revient, ils ne s'arrêteront devant rien pour le récupérer. Ils n'ont pas l'intention de provoquer un bain de sang. Ça attire trop l'attention.

— Écoutez, dit Spense, c'est le moment d'arrêter les conneries. De qui parle-t-on exactement ?

Bolan poussa un soupir.

— Nous parlons de gens capables d'abattre deux avions de chasse et de disparaître avant que qui que ce soit ait compris ce qui se passait.

En faisant ces déclarations Bolan prenait un énorme pari, mais c'était la seule carte qu'il lui restait. Il n'avait quasiment aucun doute que le F.L.T. était derrière les attaques sur les jets de la base de Kingsley, et cet événement avait attiré l'attention des médias à l'échelon national. Pour ce qu'il en savait, ils étaient parfaitement capables de lancer un assaut furieux contre Gowan et son empire et il ne voulait pas que des innocents fassent les frais d'une guerre entre terroristes et criminels. McDermott pensait ce qu'il voulait, il n'était pas préparé à ce genre de conflit. Flannery pouvait rassembler tous les gros bras qu'il voulait pour la situation à laquelle ils allaient devoir faire face, il lui faudrait au moins une mini-armée privée.

— Vous pouvez essayer de résoudre la situation paisiblement avec Mickey Gowan, continua Bolan, maintenant qu'ils étaient tous rivés à ses paroles. Mais ne vous imaginez pas une seule seconde que vous serez à même de résister aux gens qui m'emploient. Ils vous tailleraient en pièces.

— Alors qu'est-ce que vous suggérez ?

— Prenez le contrôle des entreprises de Gowan et remboursez leur l'argent avant qu'ils ne perdent patience.

— Je crois qu'il a raison, Mac, intervint un entrepreneur. Il est évident qu'ils sont déjà en train de faire du vilain en ville. Ils ont attaqué la maison close dans le quartier résidentiel. Et l'établissement d'O'Halloran est parti en fumée ce matin. Nous savons qu'ils avaient un tripot clandestin dans la cave et que tout cet argent allait dans la poche de Mickey.

— Et ce n'est que la partie visible de l'iceberg, conclut Bolan.

Puis regardant McDermott droit dans les yeux, il ajouta :

— Ça ira de mal en pis.

— O.K., c'est bon, je crois que vous m'avez convaincu, les gars. En ce qui me concerne, ça ne fait pas de différence. Nous allons suivre

notre plan et prier pour que Mickey décide de laisser tomber sans faire d'histoires, plutôt que de s'en prendre à une ville tout entière.

— Il aura déjà assez de soucis quand il apprendra ce qui est arrivé à ses entreprises, suggéra Flannery.

— Ouais, marmonna McDermott. Espérons que notre timing est bon et que la situation ne nous explose pas au visage.

Bolan songea à répondre mais préféra se taire. Il avait déjà envisagé ces possibilités. Mickey Gowan était assez intelligent pour savoir que Kellogg n'avait rien à voir avec ces raids. Le parrain comprendrait ce qui se passait vraiment dès qu'on lui donnerait la description de Bolan. La seule raison pour laquelle il avait mentionné le nom de Kellogg était qu'il voulait envoyer un message aux deux hommes pour leur faire savoir qu'il était au courant de leur complicité. Quand la rumeur commencerait à se répandre que Gowan avait un agent fédéral corrompu à sa solde, ça leur créerait des ennuis supplémentaires. Ça permettrait aussi peut-être de maintenir Kellogg à distance et de diminuer les risques encourus par Sandra Newbury.

Après avoir passé en revue un certain nombre de détails, les participants à la réunion se séparèrent. Bolan s'attarda pour échanger encore quelques mots avec McDermott. Il avait été plutôt satisfait quand McDermott avait ordonné à Flannery de se calmer. Il était du genre nerveux. Bolan ne lui faisait pas confiance. Il décida de s'en ouvrir à McDermott.

— Hé ! Faut pas s'inquiéter pour Chep. Il fait ce qu'on lui dit. D'ailleurs, sur le même sujet on va parler de vous.

McDermott but encore une gorgée de bière. Il en était déjà à sa cinquième pinte. Il reposa son verre et demanda :

— J'ai besoin que vous me donniez votre parole que je peux vous faire confiance.

Bolan secoua la tête.

— D'accord, Fagan, vous pouvez me faire confiance.

— C'est bon, alors, fit-il.

Il leva son verre et but à la santé de Bolan.

— J'imagine que vous connaissez bien la ville, maintenant ? demanda McDermott.

— Je me débrouille.

— Très bien.

Il lui donna une adresse.

— Je veux que vous alliez là pour chercher deux colis. Le type qui vous les donnera a déjà été payé. Pas besoin d'argent. Il faut juste prendre les colis et me les apporter à la scierie ce soir.

— Ça ne vous dérange pas si je demande ce qu'il y a dedans ?

McDermott rit tout en allumant une cigarette entre ses lèvres.

— Le contraire m'aurait étonné. Disons que c'est des feux d'artifice et j'aurais besoin que tu les allumes pour moi, si Mickey décide de se montrer agressif.

— On dirait que vous vous attendez à des sérieux ennuis.

— Seulement si cet Irlandais de merde vient les chercher, répondit McDermott.

CHAPITRE X

Struthers Sullivan s'était montré exaspéré quand Jeff Kellogg lui avait demandé une entrevue, mais maintenant qu'il avait entendu ce que ce type avait à lui dire, il comprenait que la situation était critique.

Sully était au service de Gowan depuis de nombreuses années. Mais Mickey ne l'écoutait pas quand il lui donnait des conseils, ce qui mettait Sully d'autant plus en colère que, s'il émettait un avis, c'était parce qu'on le lui avait demandé. Il s'était toujours opposé à l'idée de prendre Kellogg pour partenaire. Mais Gowan l'avait ignoré. Et maintenant Sully avait le sentiment qu'ils allaient payer le prix fort.

— Et comment ça ? demanda Gowan, installé à la table préférée de son club.

Il avait prévu de faire un parcours de golf de dix-huit trous après le déjeuner.

— Je crois qu'il est infiltré.

— Et qu'il travaille pour le F.B.I. ?

Sully secoua la tête.

— Non, pour l'organisation de Percy Jeter.

Mickey Gowan scruta le visage de Sully pendant un long moment, puis éclata de rire en balayant l'air du revers de la main.

— Tu parles ! Ce péquenot n'est pas à la hauteur pour travailler avec un type comme Jeter. Et je vois mal Jeter s'adresser à un raté comme Kellogg. Il se considère sûrement bien au-dessus de ça.

— J'en suis pas si sûr, boss, répondit Sully en s'efforçant de garder son calme. Je t'ai dit qu'il était bizarre, ce gars-là. Je ne lui ai jamais fait confiance et je n'ai pas changé d'opinion.

— T'as toujours eu une dent contre lui, Sully.

— Et je crois que j'ai toujours eu de bonnes raisons. Tu sais, ce Cox, là, dont tu m'as demandé de m'occuper ? Il est faux comme c'est pas permis, Mickey. Et il est fuyant, il ne reste jamais au même endroit assez longtemps pour que je puisse le flinguer. Et puis tous ces feux d'artifice à Timber Vale monopolisent beaucoup de monde.

— Quels feux d'artifice ? demanda Gowan, en détournant son attention de l'assiette de chou, de saucisses et de pommes de terre qu'il avait devant lui.

— Il a déjà attaqué trois de nos business, et il a essayé de faire porter le chapeau à Kellogg. Comme si on allait marcher dans cette combine.

— Si ce que tu dis est vrai, Sully, Cox est le moindre de nos problèmes.

Gowan enfourna une énorme bouchée et tout en mâchant demanda :

— Tu le fais surveiller ?

— Qui ?

— Kellogg.

— Ouais, j'ai deux gars qui le suivent à la trace. Ils m'ont appelé pour me dire qu'il était rentré chez lui, mais depuis, je n'ai plus de nouvelles.

— Bon, d'accord. Et à ton avis, qu'est-ce qu'il va faire maintenant, ce bonhomme ?

Sully dut admettre qu'il n'y avait pas encore pensé.

— Je ne sais pas, répondit-il. C'est pour ça que je l'ai fait suivre.

Gowan prit une lampée de bière.

— C'est bon, Sully, tu me surveilles ce type de près, quant à Cox on ne peut pas accepter qu'il aille faire sauter toutes nos entreprises. Élimine-moi ce salopard, et en vitesse. Tu m'entends, on ne peut pas accepter ça.

— Pigé, boss.

— C'est tout pour le moment.

Sully se leva et quitta la table. Il n'avait plus rien à dire à Gowan. Et il avait du pain sur la planche : d'abord trouver Cox et mettre fin à ses activités.

Dès que Sully se mit au volant de sa voiture et prit la direction de Timber Vale, il fit savoir à ses lieutenants qu'il était en chemin. Comme Gowan lui avait donné l'ordre d'éliminer Cox, il allait devoir s'en occuper personnellement. Il s'inquiétait des activités de Kellogg, mais il allait devoir s'appuyer sur ses hommes pour lui rendre compte des agissements de l'agent fédéral et ne pas s'en inquiéter outre mesure. Kellogg n'avait peut-être rien prévu, mais Sully en doutait. D'ici la fin de la journée, il risquait de se retrouver avec deux problèmes sur les bras.

Il lui fallut trois heures pour rejoindre Timber Vale en suivant la

route sinueuse qui traversait le comté de Siskiyou. Il se dirigea tout droit vers le centre-ville et pénétra dans un immeuble de bureaux.

La standardiste le salua poliment et il se dirigea vers la cage de verre qui abritait le bureau du directeur général Artus Parrish. Ce dernier était le lieutenant de Sully, chargé de racketter les commerces locaux. Ils échangèrent une chaleureuse poignée de mains et Sully prit place sur une chaise.

— Alors, dis-moi ce qui se passe, fit Sully. Et en détails, Arty.

Parrish décrivit les attaques sur les diverses entreprises de Mickey Gowan : le bordel, le hangar et le casino en sous-sol. Toutes ces histoires paraissaient totalement absurdes à Sully qui écouta sans faire de commentaires. Quand Parrish eut achevé son histoire, Sully resta songeur pendant de longues minutes.

— Avec des explosifs, tu dis ? demanda-t-il. Des grenades, et aussi des armes automatiques ?

Parrish hocha la tête.

— Ouais, Sully. Je te dis que ce type a surgi de nulle part comme un commando ou quelque chose dans le genre. Les gars disent qu'il était habillé tout en noir. Des pieds à la tête. Tout en noir !

— Et quoi d'autre ?

— Comment ça quoi d'autre ? Qu'est-ce que tu veux dire ? À part qu'il avait l'air d'un démon sorti de l'enfer.

Sully agita la main et se mit à marmonner.

— Ne deviens pas mélodramatique. Il faut rester calme, tu comprends. Si les gars voient que t'es sur les nerfs, ils vont commencer à s'affoler eux aussi.

— D'accord, Sully, comme tu voudras.

— Et maintenant parle-moi de cette autre affaire.

— Quelle autre affaire ?

— Tu sais, cette histoire avec Fagan. J'ai entendu dire qu'il ouvrait sa grande gueule partout où il passait. Qu'il parle de Mickey et de tout un tas de choses. Qu'est-ce qu'il se passe exactement ?

Parrish haussa les épaules.

— Ne t'inquiète pas pour Mac. C'est toujours la même chose, il ne sait pas fermer sa gueule. Il a crié sur tous les toits que c'était lui qui contrôlait tout. Mais tout le monde sait qu'il ne raconte que des âneries.

— Peut-être, mais ne me dis pas de ne pas m'inquiéter pour ça. Ce type parle trop et il va falloir l'obliger à la fermer.

— O.K., Sully. Je m'en occupe. En attendant tu ferais mieux de te

préoccuper de ce Cox. Il va tout foutre en l'air si on ne l'arrête pas.

— On va l'arrêter, répondit Sully. Essaye seulement de savoir où il se trouve.

Sandra Newbury remarqua avant tout qu'elle suivait le suiveur. Elle avait cru au début qu'elle était victime de ses illusions à cause du stress, mais elle arrivait à la conclusion qu'elle avait vu cette voiture de sport vert foncé un peu trop souvent pour que ce soit une pure coïncidence. Comme ils quittaient la Californie pour s'enfoncer dans le comté de Siskiyou, en Oregon, la circulation se faisait moins dense.

Ils débouchèrent rapidement sur une route sinueuse qui les mena en altitude. Ils durent attendre presque deux heures tandis qu'une équipe d'ouvriers dégageait un énorme bloc de glace qui bloquait la route. Partout où Kellogg s'arrêtait, Newbury devait patienter dans sa voiture, et observer les deux hommes qui, de toute évidence, observaient Kellogg. Deux costauds en costume et pardessus. Ils ne ressemblaient pas à des agents du F.B.I. et ne se conduisaient pas comme tels non plus. La jeune femme en conclut qu'ils étaient à la solde de Mickey Gowan. Ils avaient sûrement reçu l'ordre de surveiller les mouvements de Kellogg.

Le ripou et ses poursuivants s'arrêtèrent dans une station-service. Newbury continua son chemin lentement et se gara à quelques centaines de mètres sur une position dominante. Elle rebroussa chemin à travers des broussailles, le long de l'autoroute jusqu'à ce qu'elle rejoigne l'arrière de la station-service. Elle prit position derrière une rangée d'arbres et observa la scène. Un des deux hommes dans la voiture de sport faisait le plein tandis que le deuxième téléphonait depuis une cabine. Sandra avait l'impression que les deux hommes échangeaient des regards interrogateurs. Cinq minutes s'écoulèrent. Puis cinq autres. Kellogg n'était toujours pas reparu. Qu'est-ce qu'il pouvait bien fabriquer à l'intérieur de cette station-service ?

La jeune femme consultait sa montre régulièrement. Personne n'apparaissait. Seul un véhicule quitta la station-service pendant tout ce temps, une camionnette noire aux vitres teintées qui ne lui permettaient pas de voir à l'intérieur. Newbury patienta encore quelques minutes avant de retourner à sa voiture. Elle était gelée.

Les chaussures de tennis qu'elle avait aux pieds ne la protégeaient aucunement du froid et elle claquait des dents. Elle mit le moteur en marche, puis le chauffa et considéra les choix qui s'offraient à elle.

Au bout d'une minute de réflexion, elle songea de nouveau à la camionnette. Merde ! Kellogg n'était plus dans la station-service, il

avait dû monter dans la camionnette par l'arrière et s'éclipser. Elle regarda sa montre. Le véhicule devait avoir cinq ou six minutes d'avance sur elle, pas plus. Elle appuya sur l'accélérateur. Avec un peu de chance, elle arriverait à le rattraper.

Il fallait reconnaître que Kellogg s'était drôlement bien débrouillé. Il avait failli s'en sortir. Newbury sentait son cœur qui battait à tout rompre. S'il parvenait à la semer maintenant, elle aurait un mal fou à le retrouver. Celui qu'il allait rencontrer avait visiblement décidé que leurs retrouvailles devaient rester secrètes. Mais elle n'avait pas du tout l'intention de leur faciliter la tâche. Cox et le F.B.I. comptaient sur elle pour rassembler un maximum d'informations concernant les activités de Kellogg, elle n'allait pas les décevoir.

Elle vit soudain des feux arrière au détour de la route. Comme elle prenait le tournant, des phares brillèrent un très bref instant dans son rétroviseur avant de disparaître aussitôt. Elle accéléra encore.

Tout d'un coup un choc violent la projeta en avant, ses genoux heurtèrent le tableau de bord. Elle poussa un cri de douleur tandis que la ceinture de sécurité se bloquait pour l'empêcher d'aller s'écraser contre le volant. Après s'être remise du choc initial, elle se rendit compte qu'on lui était rentré dedans. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. L'éclat des phares l'aveugla. Elle regarda la route devant elle, il ne fallait surtout pas perdre le contrôle de son véhicule. Mais le chauffeur du véhicule qui la suivait lui rentra dedans encore une fois et la voiture se mit à zigzaguer dangereusement.

Sandra Newbury avait toutes les peines du monde à maintenir son volant, elle s'était foulé le poignet au deuxième impact. Elle appuyait sur la pédale de frein, en vain. Il lui fallait tout son sang-froid pour garder le contrôle du véhicule et suivre cette route de montagne infernale.

Le grincement du métal contre le métal lui déchira les tympans et elle vit des projections d'étincelles sur le côté. Elle avait heurté une barrière métallique. Elle freina encore une fois et parvint à ralentir sa course. Mais ça ne suffisait pas. Elle défit sa ceinture de sécurité, donna un violent coup de volant, ouvrit la portière et plongea hors de la voiture en rentrant le menton. Elle heurta le sol glacé de plein fouet, puis se releva en faisant une roulade arrière sur l'épaule gauche. La camionnette –d'où sortait-elle celle-là ! – s'arrêta une seconde, puis se dirigea sur elle en accélérant.

Elle arma son pistolet, prête à défendre sa vie, sans trop y croire.

CHAPITRE XI

— J'ai une proposition fabuleuse à te faire, dit Fagan McDermott à l'Exécuteur.

Après la fin de leur entrevue, il avait ramené Bolan à la scierie. Tout le monde s'était absenté pour la journée. Il faisait sombre et les rayons de quelques lampes de surveillance projetaient ici et là de longues ombres noires. Les machines s'étaient tues, on ne percevait pas le moindre mouvement.

McDermott le mena devant deux grandes portes coulissantes, fermées par des chaînes et un cadenas. Bolan avait déjà remarqué cet endroit pendant la journée, mais il avait préféré ne pas s'approcher pour qu'on ne le voie pas en train de faire des repérages. Il avait prévu de revenir la nuit mais, tout d'un coup, McDermott lui facilitait la tâche. Le gros Irlandais défit le cadenas, poussa les portes sur le côté et fit signe à Bolan de le suivre. Puis il referma la porte derrière lui avant d'allumer la lumière. Des lampes accrochées au plafond baignèrent l'entrepôt de leur lumière rougeâtre. On avait l'impression que le bâtiment était sans fin. Il représentait à peu près la moitié de la surface totale de la scierie. Des caisses en bois étaient empilées le long des murs et le centre du hangar était occupé par une table.

À l'odeur, Bolan comprit qu'il était dans une cache d'armes.

McDermott lui désigna d'un geste de la main une des caisses marquées d'un signe représentant une tête de mort et deux os croisés en dessous. McDermott sortit une clef de sa poche et ouvrit le cadenas qui fermait la caisse, puis il releva le couvercle. À l'intérieur : des bâtons rectangulaires de plastic C-4.

— Impressionnant, hein ? fit McDermott.

Bolan hocha la tête.

— Ce n'est pas d'aussi bonne qualité que du matériel militaire, mais ça fera l'affaire.

— Et qu'est-ce que tu projetais de faire exactement avec tout ça ? demanda Bolan en lançant un regard circulaire sur la pièce. Tu as de quoi équiper une petite armée, ici.

— Absolument, répondit McDermott en refermant le couvercle.

On va pouvoir faire réfléchir Mickey, hein ? Il sera moins pressé de refuser notre proposition, tu crois pas ?

— Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, mais tu es sûr de ta décision ?

McDermott aurait pu se vexer, mais il resta impassible. Bolan trouvait que c'était d'autant plus inquiétant. McDermott était calme, posé. Il apparaissait parfaitement capable de prendre en main toute l'opération. Et il était plus difficile de contrôler un type qui savait rester maître de ses émotions. McDermott ne serait pas aussi facile à manipuler que Bolan l'avait cru initialement.

— Comment ça, est-ce que j'ai bien réfléchi ? Qu'est-ce que tu veux dire exactement ? Tu l'as dit toi-même, Cox, ajouta-t-il en tournant sur lui-même et en agitant les bras. Mickey ne va pas abandonner la partie sans au moins essayer de se battre. Il a exploité les habitants de cette ville assez longtemps et il en a largement profité. J'aime bien ces gens-là et j'en ai marre de les voir se faire voler par des types comme Gowan. Le moment est venu de riposter.

— Tu parles d'entraîner cette ville dans la guerre, tu es sûr que ce sera pour le bénéfice des habitants ?

— Oui, parce que nous n'avons plus besoin de plier l'échine, Cox. Tu ne sais pas ce que c'est, toi. Tu es arrivé il y a seulement quelques jours, mais la plupart d'entre nous avons vécu sous le joug de Gowan pendant des années. On en a marre de se tuer à la tâche pour que Gowan vole les bénéfices de notre labeur.

— Très bien, tu en veux à ce type d'avoir arnaqué des innocents, personne ne comprend ça mieux que moi, crois-moi. Mais le sang va couler et tu ne peux même pas être certain de l'issue de la bataille.

— On peut gagner si on a le chef qu'il nous faut. Et ce chef, c'est moi. Je ne suis pas grand-chose, remarque, fit-il, mais ces gens n'ont que moi pour les mener au combat.

Bolan hocha la tête.

Longtemps, il avait cru que McDermott n'était rien d'autre qu'un gangster, une brute qui cherchait le pouvoir et la richesse aux dépens des autres. Il se rendait compte maintenant que c'était un type bien. Et il se ralliait à une cause à laquelle l'Exécuteur n'avait aucun mal à s'identifier : l'élimination des prédateurs qui cherchent à exploiter les faibles et les innocents.

— Bon, et qu'est-ce que tu attends de moi ? demanda Bolan.

— Voilà, le truc, c'est que Chep va venir avec ses gars pour sortir tout cet arsenal. Je veux que tu surveilles l'opération, fais en sorte que tout se passe bien. Il y a environ une heure, j'ai fait envoyer mon message à Mickey. Je suis sûr qu'il l'a reçu maintenant. Ce qui veut

dire qu'il va rappliquer avant l'aube avec toute sa bande. S'il vient ici, et comme je dis, il y a un si, je voudrais que tu sécurises cet endroit. Tu crois que tu peux faire ça pour moi, Cox ?

Bolan hocha la tête.

— Je crois bien que oui, répondit-il.

— Fantastique !

McDermott frappa dans ses mains et les frotta l'une contre l'autre.

— Je savais que je pouvais compter sur toi, ajouta-t-il. Allons boire un coup pour fêter ça.

— Il faut d'abord que je passe un ou deux coups de fil.

— Bah, fit McDermott en se dirigeant vers la sortie, t'auras bien le temps, plus tard.

McDermott ferma la porte et ils sortirent tous deux dans l'air glacé. Le vent s'était levé, il faisait froid et humide tout d'un coup. Bolan se mit au volant de sa voiture et McDermott monta dans sa camionnette.

Bolan suivit McDermott en dehors du parking, mais quand ils tournèrent pour prendre la route qui menait à la scierie, l'Exécuteur dut appuyer à fond sur la pédale de frein. Deux SUV noirs bloquaient la route. Devant, une douzaine d'hommes armés. Certains étaient à l'intérieur des véhicules, d'autres s'étaient mis à couvert. Bolan ouvrit la sécurité du coffre de sa voiture et se glissa sur la place du passager, puis il ouvrit la portière et plongea à l'extérieur. Il se mit à courir accroupi vers l'arrière. Les adversaires l'avaient déjà repéré et faisaient feu avec leurs armes automatiques. Bolan avait rejoint sa voiture et le coffre ouvert. Il en sortit son HK53, son Desert Eagle magnum .44 et ses trois grenades à fragmentation avant de disparaître dans l'obscurité derrière la ligne d'arbres qui bordaient la route.

L'Exécuteur s'enfonça d'une vingtaine de mètres dans le bois et s'accroupit. Les détonations s'étaient tues dans la nuit glaciale. Il entendit un cri, puis le bruit de bottes qui envahissaient le bois. Bolan estimait qu'ils avaient envoyé une demi-douzaine d'hommes à sa poursuite. Il savait que les six autres allaient se poster autour du périmètre du bois pour l'empêcher de s'échapper.

Il prit position contre le tronc froid et épais d'un pin. Il sortit une de ses grenades M-67, dégoupilla, puis la lança le plus loin possible derrière lui. L'explosion secoua les arbres et il sentait des bouffées de gaz brûlant passer de part et d'autre du tronc derrière lequel il s'était réfugié. Puis, il perçut des hurlements de deux hommes.

Bolan quitta son poste et avança latéralement pour prendre l'ennemi à revers. Dans la pénombre, il distingua la silhouette d'un

homme qui avançait accroupi. L'Exécuteur releva le canon de son HK53 et lâcha une courte rafale qui atteignit sa cible en plein ventre. La victime poussa un cri de douleur avant de disparaître. Un deuxième tueur à proximité avait remarqué les éclairs sortant du canon de l'arme de Bolan, il tira au jugé mais dans l'empressement, il rata largement sa cible.

Bolan s'accroupit dans le feuillage et trouva une nouvelle position depuis laquelle faire feu. Ses bottes écrasaient les épines et les pommes de pin qui jonchaient le sol. La saison n'était pas encore très avancée et les arbres avaient gardé leur feuillage, ce qui lui permettait de se cacher plus facilement. Il releva la tête au-dessus d'un buisson, mais vit que son ennemi s'était lui aussi déplacé. Bolan passa en revue les possibilités qui s'offraient à lui. Il préféra ne pas avoir recours à une grenade. Ni tirer au hasard. Il risquait de rater sa cible et de trahir sa position par la même occasion.

Il resta accroupi et attendit. Dans une situation comme celle-ci, celui qui avait le plus de chance de survivre était celui qui savait se montrer le plus patient. Le choix du Guerrier se révéla payant : au bout de quelques secondes à peine, il vit l'ennemi changer de position en faisant assez de bruit pour que Bolan puisse le localiser. L'Exécuteur posa le canon entre deux branches et le dirigea vers l'endroit d'où venait le bruit. Il appuya sur la détente. Un cri d'agonie vint récompenser ses efforts.

L'Exécuteur changea encore de position. Cette décision lui sauva la vie, comme trois autres tireurs ouvraient le feu vers l'endroit où il se trouvait à peine quelques fractions de secondes auparavant. Bolan les avait repérés et se préparait à les attaquer de flanc. Il arma une autre grenade et la jeta au centre du triangle que formaient ses adversaires. La grenade explosa mettant fin aux tirs des armes légères. L'explosion éclaira les bois et, dans ce bref instant, Bolan put voir que les trois tireurs avaient succombé aux fragments de la M-67.

Bolan tourna les talons et s'enfonça plus avant dans le bois. Il s'éloignait de la scierie tout en maintenant une course parallèle à la route. Il se rappelait qu'au bout de cinquante mètres, la route prenait un virage serré ce qui lui permettrait d'approcher les équipages des SUV par derrière, ce qui augmentait encore ses chances de les prendre par surprise. Quand il eut couvert une distance suffisante, Bolan obliqua de nouveau en direction de la route. Il avançait rapidement, mais en silence. Chaque cinq ou six mètres, il s'arrêtait, tendait l'oreille pour s'assurer qu'il n'était pas poursuivi.

Finalement il déboucha sur la route. L'obscurité était totale. Il avançait en suivant le bord, longeant l'orée du bois. Prêt à aller s'y réfugier à tout moment. Il prit le virage et arriva derrière les SUV.

Bolan s'accroupit et dénombra les hommes qui lui tournaient le dos. L'un d'eux fumait, assis, tandis que l'autre se tenait debout à la porte du véhicule. Visiblement il surveillait le bois à l'endroit où Bolan s'y était enfoncé. Deux autres étaient à côté de la porte ouverte de la camionnette de McDermott. L'un d'eux semblait regarder sous le siège.

Deux autres encore étaient trop occupés à fouiller la voiture de Bolan pour s'occuper de quoi que ce soit d'autre. L'Exécuteur établit très rapidement un plan d'attaque. Il prit une grenade dans la main gauche et le Beretta 93-R dans la droite. Puis, accroupi, il se mit à sprinter. Il attendit d'être à une vingtaine de mètres de l'objectif avant de se relever pour faire feu. Une ogive de 9 mm Parabellum atteignit le chauffeur du premier SUV en pleine tête, avec une précision qui faisait honneur à la réputation de tireur d'élite que Bolan s'était forgée dans l'armée. La balle lui fit sauter le haut du crâne et l'envoya s'affaler dans les mauvaises herbes.

Bolan tourna son arme vers l'homme qui était encore assis dans le SUV, tout en jetant la grenade par-dessus le toit du véhicule. Une expression de stupéfaction se dessina sur le visage du conducteur, il ouvrit la bouche et laissa tomber sa cigarette allumée sur ses genoux, une fraction de seconde avant que Bolan envoie une balle à travers la portière. La balle entra sous la joue droite du conducteur et envoya des fragments de cervelle et d'os à travers la fenêtre.

La grenade roula aux pieds des deux hommes qui se tenaient devant la camionnette de McDermott. Bolan se jeta contre la carrosserie du SUV, précédant l'explosion de la grenade d'une seconde à peine. Les gaz brûlants arrachaient les chairs aux squelettes des deux hommes.

Bolan se remit sur pied et courut jusqu'à la camionnette de McDermott. Il vit que le pare-brise avait éclaté. Il devinait sans peine ce qui était arrivé au pauvre gars.

Bolan rejoignit sa voiture et surprit les deux hommes en train de la fouiller. Il arriva juste au moment où ils s'extirpaient respectivement de l'avant et de l'arrière du véhicule. Bolan s'occupa d'abord de celui qui sortait de l'arrière, puisqu'il était plus près et lui perfora la poitrine de deux balles. L'impact le projeta contre la carrosserie, avant qu'il ne s'effondre sur le sol en une masse sanglante. Bolan pointa son canon vers la deuxième cible. Le type essayait d'agripper son arme sous sa veste. Sa maladresse lui coûta la vie. Bolan lui fit exploser la tête d'une seule balle avant même qu'il ait le temps de dégainer.

L'Exécuteur tourna sur ses talons puis s'immobilisa. Le Beretta était maintenant pointé vers l'orée du bois. Il s'obligea à respirer plus lentement et moins bruyamment. Il attendit une minute entière que

des adversaires se présentent. Rien. Pas le moindre bruit, pas le moindre mouvement, il ne décela aucune silhouette se mouvant entre les arbres. Ses sens restaient néanmoins en alerte, il était prêt à bondir sur le premier ennemi qui l'attaquerait.

Toujours rien.

Bolan baissa son revolver et se dirigea vers la camionnette de McDermott. Il regarda la cabine illuminée à travers les fenêtres opaques. Il n'avait pas besoin d'ouvrir la portière pour voir les taches de sang sur le pare-brise. La tête de McDermott était inclinée sur le côté.

Merde !

C'était ce qu'il avait voulu éviter à tout prix. Malgré tout ce qu'il avait pu être, Fagan McDermott ne méritait pas de mourir ainsi. Si Bolan ne contre-attaquait pas immédiatement en se jetant à l'assaut des forces de Gowan, la situation allait forcément empirer.

Bolan se mit à fouiller les cadavres, mais il ne trouva aucun moyen d'identification. Ça paraissait étrange. Il s'attendait à ce que les hommes de main de Gowan aient des portefeuilles, des cartes de visite, de l'argent. Mais il ne trouva rien de tel. Il remarqua aussi qu'ils étaient armés d'un assortiment d'engins démodés. Des AK 47, un SKS, l'un d'eux avait même un M1911 A-1 qui remontait à l'époque de la guerre du Vietnam. Ce n'était pas l'armement d'une équipe de tueurs suréquipés à la solde de Mickey Gowan. Non, ça cachait autre chose. Il était impensable que Gowan ait envoyé des tueurs pour liquider McDermott. En plus, c'était trop tôt pour ça.

Il n'y avait donc qu'une seule explication possible : Le Front de Libération de la Terre. Les écolo-terroristes étaient de nouveau passés à l'action. Leur patience était à bout et ils avaient décidé de prendre ce qui leur revenait. Bolan était étonné de les voir agir aussi rapidement. Il n'avait plus le temps d'attendre pour mettre son plan à exécution. La guerre éclatait à Timber Vale.

L'heure de la contre-offensive avait sonné.

CHAPITRE XII

Bolan décida qu'il était risqué de reprendre sa voiture de location. Trop de gens connaissaient ce véhicule, et il était bien convaincu que si les hommes de Gowan n'étaient pas encore passés à l'action, ça ne tarderait pas à arriver.

Il récupéra ses armes et les rangea dans le SUV, puis il retourna à la scierie. En se servant de la clef qu'il avait prise dans la poche de McDermott, il parvint à se glisser dans le hangar. Il retira la banquette arrière du SUV et chargea un maximum d'armement. Des carabines AR-15 destinées au marché civil, des milliers de munitions de 223 et même une mitrailleuse M-60. Le reste du stock se composait de pistolets de diverses marques, dont des SIG-Sauer, des Beretta, des Smith & Wesson. Bolan empila tout le reste dans la fosse à sciure et, avec l'aide d'explosif, la réduisit en un tas de ferraille en se servant d'un détonateur à distance. Grâce à l'isolement de la scierie, personne n'entendrait les explosions et les détonations.

Puis l'Exécuteur se rendit en ville et se gara dans une rue proche de la pension de famille dont Flannery et son équipe se servaient de base pour lancer leurs opérations. C'était d'autant plus pratique que la mère de Flannery en était la gérante.

L'Exécuteur n'avait pas grand-chose à craindre de la police locale. Personne ne remarquerait la disparition des hommes du F.L.T. avant un bon moment et il était encore plus improbable qu'on déclare le vol du véhicule.

Bolan observa la pension de famille pendant une heure avant de se résoudre à leur rendre une petite visite. Il traversa la rue, monta le perron et sonna à la porte. Une vieille femme avec des cheveux gris striés de noir vint lui répondre. Bolan vit immédiatement la ressemblance avec Flannery.

Il hocha la tête pour la saluer et lui fit savoir qu'il désirait voir son fils. Elle poussa un grognement en guise de réponse et leva un doigt pour lui faire comprendre qu'il devait attendre. Puis elle tourna les talons et lui ferma la porte au nez. Bolan étudia son environnement immédiat tandis qu'il attendait sur le seuil. Il essayait de repérer la

présence de guetteurs, mais il ne remarqua rien d'anormal. La rue paraissait calme. Presque trop. Bolan sentait comme un picotement derrière la nuque, une sensation incongrue. Mais il ne voyait toujours rien.

Flannery ouvrit la porte quelques instants plus tard. Il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule du Guerrier avant de s'avancer sur la véranda et de refermer la porte derrière lui. Il n'avait pas l'air particulièrement heureux de voir Bolan.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? Vous deviez être avec Mac.

— Mac est mort.

— Quoi ?

— On nous a tendu une embuscade alors qu'on quittait la scierie.

— Et ils ont tué Mac. Mais vous, vous avez réussi à vous en sortir.

L'accusation n'était même pas voilée.

— De justesse, répondit Bolan. Ils étaient nombreux.

— Des hommes de Gowan. Enfin, c'est ce que je pense.

Flannery ricana d'un air méprisant.

— C'est ce que vous pensez ?

— Écoutez, ce n'est pas le moment de commencer à se disputer. On savait tous que Gowan n'allait pas se laisser faire, alors ce qui s'est passé n'est pas vraiment surprenant.

— Ça ne tient pas debout, dit Flannery. Comment est-ce qu'il aurait pu se rendre compte aussi tôt de ce qui se tramait ?

— De toute évidence, un membre de votre petit groupe nous a trahis.

Bolan savait que Flannery ne serait pas très heureux d'entendre ça, mais, pour le moment, il s'en fichait. Il avait besoin de le déstabiliser, il fallait qu'il finisse par se méfier de tout et de tous. Et à ce moment précis, il était beaucoup plus susceptible de commettre une erreur. Il ne se contrôlait pas aussi bien que McDermott, Bolan savait que Flannery allait se jeter dans l'action la tête la première. C'était pour cette raison qu'il avait enlevé toutes les armes de la scierie et qu'il en avait détruit tout ce qu'il ne pouvait pas emporter.

Flannery jura et cracha.

— Cette fois ça y est ! Mickey nous a donné sa réponse en tirant le premier.

— Je crois qu'il vaudrait mieux patienter encore un peu, suggéra Bolan.

— J'en ai rien à foutre de ce que vous pensez, Cox, répondit Flannery en se dressant de toute sa hauteur pour paraître plus fort et

plus impressionnant qu'il ne l'était vraiment. Ce n'est pas vous qui allez me donner des ordres, continua-t-il. C'est moi qui commande ici, maintenant que Mac n'est plus là.

— Les autres ne seront peut-être pas tous d'accord.

— Ils peuvent crever, s'ils ne sont pas contents. Écoutez bien ce que je vais vous dire, parce que je ne le répéterai pas : foutez le camp d'ici et ne revenez pas, parce que si je vous revois, je vous flingue immédiatement, sans hésitation.

— Si c'est ce que vous voulez...

— Oui, c'est ce que je veux.

Flannery tourna les talons, entra dans la maison et claqua la porte derrière lui. L'Exécuteur resta là, à se demander s'il allait défoncer la porte d'un coup de pied, puis il conclut que ça n'en valait pas la peine. Quelle importance ? Il ne faisait pas confiance à Flannery et, de toute manière, il préférerait travailler seul, alors autant ne pas compromettre la situation avec des considérations personnelles.

Comme il se mit à redescendre les quelques marches du perron, Bolan entendit un véhicule qui approchait sur sa gauche. Ses yeux se tournèrent dans cette direction et la lumière d'un réverbère se refléta sur un tube de métal qui sortait par la vitre de portière. Le canon d'une arme à feu. Bolan n'entendit pas la détonation, mais il reconnut immédiatement le sifflement aigu d'une balle qui fend l'air puis l'impact sec sur les briques. L'Exécuteur fit un bond de côté, par-dessus la rambarde et retomba au-delà du trottoir dans un escalier qui menait au sous-sol de la pension de famille.

Il dégaina son Beretta, remonta en haut des marches et vit à hauteur de la rue, les feux arrière de la voiture. Il posa un genou à terre, mit le véhicule en joue et appuya deux fois sur la détente, libérant deux rafales de trois balles chacune. La première rafale alla ricocher sur l'asphalte produisant une pluie d'étincelles, la seconde fit éclater les pneus. Tout d'un coup, la voiture se mit à tourner sur elle-même, l'arrière heurta une autre voiture garée le long du trottoir puis s'immobilisa dans un fracas de fibre de verre qui se brise et l'odeur âcre du caoutchouc qui brûle.

Bolan se redressa et partit en sprintant vers le véhicule. Il balayait le secteur avec la pointe de son canon, à l'affût d'une cible hostile. La porte du conducteur s'ouvrit et l'occupant du EVA plongea la main sous sa veste à la recherche de son arme. Bolan tira deux fois, sans ralentir son allure, la première balle atteignit le conducteur à la poitrine, la deuxième lui déchira la gorge. L'impact le souleva et il retomba sur le capot de sa voiture.

Le passager sortit à son tour et fit feu, obligeant l'Exécuteur à se

mettre à couvert. Au bruit, il conclut que son adversaire était armé d'un SMG équipé d'un silencieux.

Même l'Exécuteur n'avait aucune chance face à une telle puissance de feu, armé seulement de son Beretta. Bolan compta jusqu'à trois puis repartit en zigzaguant vers le SUV où il pourrait récupérer une arme qui rendrait la confrontation moins inégale. Tandis qu'il courait les balles ricochaient sur la chaussée tout autour de lui.

Bolan arriva au coin du bâtiment, mais poursuivit sa course sans ralentir. Il se mit aux commandes du SUV et démarra en trombe, tourna le volant sur la gauche à toute force et prit l'angle de la rue quasiment sur deux roues, puis il se pencha à la fenêtre, brandissant le HK53 et mitrailla la voiture de ses ennemis. Des étincelles se mirent à pleuvoir sur la carrosserie, les balles réduisirent le moteur en un tas de ferraille et transformèrent le pare-brise en une mosaïque de glace fendue. Bolan appuya de toutes ses forces sur le frein et le SUV s'immobilisa juste devant la voiture.

Bolan s'éjecta en roulant sur une épaule, tandis que le passager de l'autre voiture tirait au jugé, ratant complètement sa cible. L'Exécuteur en profita pour se glisser alors dans la voiture de ses agresseurs, à côté du passager, le HK53 prêt à faire feu. Le passager se tourna vers Bolan. L'horreur se lisait dans ses yeux, et une fraction de seconde avant qu'il ne puisse relever son MP-5K, l'Exécuteur fit parler le HK53, éliminant le salaud d'une rafale de trois balles.

Bolan tourna les talons et regagna le SUV. La porte de la pension de famille s'ouvrit au moment où il passait devant et une demi-douzaine de gorilles de Flannery apparurent sur le seuil, armés jusqu'aux dents. Prêts au combat. C'en était presque comique, songea Bolan.

Ils formaient un drôle de tableau et compensaient leur absence totale d'expérience par un enthousiasme débordant. Ils n'avaient aucune chance contre le F.L.T. ou les hommes de Gowan.

L'Exécuteur tourna au bout de la rue et se dirigea vers son motel.

Il n'avait aucun doute que les deux hommes qui l'avaient attaqué travaillaient pour Gowan. On n'avait pas envoyé l'élite. Ceux-là s'étaient fait distancer par une femme du F.B.I. et avaient laissé Bolan échapper à deux tentatives d'assassinat. Le Guerrier savait qu'il ne survivrait pas à une troisième. À moins d'être stupide, Gowan enverrait ses meilleurs tueurs.

Très bien.

L'Exécuteur était prêt.

Le moteur de la camionnette rugissait avec une telle furie qu'elle n'entendit même pas les détonations de son Glock 19 tandis qu'elle tirait sur le véhicule fonçant vers elle.

Rien dans sa formation ne l'avait préparée à une telle situation. Et Sandra Newbury savait qu'elle marchait maintenant à l'adrénaline.

À la dernière seconde, elle se jeta sur le côté de la route en serrant les dents. Le bitume lui écorcha l'épaule, les coudes, le ventre et les genoux. Elle se redressa, la camionnette passa devant elle et s'immobilisa à une vingtaine de mètres. Les portières arrière s'ouvrirent brusquement et deux hommes vêtus de noir en sortirent.

Newbury saisit son pistolet à deux mains, jambes écartées, elle atteignit le premier de deux balles à la poitrine et une à la tête. L'homme tituba en arrière, heurta la camionnette avant de s'écrouler face contre terre. Newbury mit en joue le deuxième. Un dixième de seconde trop tard. Elle vit un éclair orange devant les mains du tueur. Elle ressentit alors la brûlure de la balle qui pénétrait dans sa chair, elle songea avec terreur qu'elle allait mourir. Un choc électrique lui traversa le corps. Elle lâcha son pistolet et elle sentit le goût du sang dans la bouche, l'image qu'elle avait devant les yeux ressembla alors à un négatif, gris-blanc, et elle tomba à genoux.

Puis le monde devint tout noir.

Newbury se réveilla en sursautant et se rendit compte qu'elle avait perdu connaissance pendant une ou deux minutes.

Les étincelles qui dansaient autour de sa tête disparurent et elle vit soudain le visage de Jeff Kellogg qui se penchait au-dessus d'elle.

— Debout, beauté !

— Espèce de salaud, traître, je devrais te tuer, marmonna-t-elle.

Kellogg ricana.

— Ça va être difficile. Tu n'es pas en position de mettre tes menaces à exécution. Je savais que tu me suivais.

— Ben voyons ! répondit-elle sur un ton sarcastique.

Elle essaya de lui donner un coup de pied en plein visage mais elle sentit que ses jambes étaient entravées. Elle releva la tête. Le mouvement lui procura une violente nausée et elle crut un instant qu'elle allait vomir. Puis elle vit que ses chevilles étaient enchaînées au sol de la camionnette.

— Tu veux dire qu'en fait tu suivais les deux hommes qui me suivaient, fit Kellogg en examinant nonchalamment ses ongles. Oui, moi aussi je les ai vus. Qu'est-ce qui t'arrive, Sandra, tu crois que je suis au F.B.I. depuis hier seulement ?

— Tu n'as rien à faire au F.B.I.

Sandra essaya de lui cracher au visage, mais rata et reçut une gifle pour toute récompense.

— T'as raison. Ils ne paient pas assez.

Les trois hommes armés qui l'entouraient à l'arrière de la camionnette éclatèrent de rire.

Newbury répliqua avec un visage impassible :

— Tu peux m'emmener où tu voudras, tu n'iras pas loin. Le Bureau sait que j'étais en train de te suivre. S'ils ne me voient pas revenir, ils enverront quelqu'un d'autre sur mes traces.

— Ne me raconte pas de conneries, Sandra, rappelle-toi que tu as affaire ici à un maître en matière de mensonge. Nous savons très bien, toi et moi, que personne ne viendra parce que personne ne savait que tu me filais. Tu vois, aucun officier supérieur ne t'aurait donné l'autorisation de me filer et de m'épier, sans que tu apportes préalablement la preuve que j'ai commis un délit, et comme tu ne comprends rien à ce qui se passe, n'essaye pas de me dire que tu aurais su convaincre quelqu'un en haut lieu de te donner carte blanche.

— Mathew Cox saura où me trouver.

— Vraiment ? Rassure-moi, pas le même Cox que tu accusais ce matin encore de t'avoir kidnappée et retenue contre ta volonté ? Ne t'inquiète plus pour ça parce que Mathew Cox est mort.

— Je ne te crois pas.

— C'est comme tu veux. De toute manière, ça n'a pas d'importance puisqu'il ne sait pas où tu es. Personne ne sait où tu es et personne ne viendra à la rescousse. Pourquoi est-ce que tu ne reconnais pas simplement que je suis plus fort que toi. Accepte ton destin.

— Et qu'est-ce que c'est au juste que mon destin ?

Kellogg lui adressa un sourire glaçant.

— Tu ne sais pas ? Vraiment ?

Newbury s'efforça de rassembler tout son courage.

— Pourquoi est-ce que tu ne t'arrêtes pas là, Kellogg ? Laisse tomber. Au pire on t'accusera d'avoir enlevé un agent fédéral. Tu veux vraiment être jugé pour meurtre ? Est-ce que ça en vaut la peine ?

— Parce que tu t'imagines qu'ils vont m'arrêter ?

— C'est inévitable.

Kellogg affecta un air perplexe.

— Et qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Peut-être que je ne pourrai plus rien contre toi, rétorqua

Newbury, mais je ne crois pas que Cox soit mort. Et tu peux être sûr qu'il te retrouvera et qu'il te tuera.

— Ne sois pas trop optimiste, fit-il en ricanant. Si la petite escouade de la mort que mes amis ici présents ont envoyée à Timber Vale ne fait pas le travail, je suis certain que les hommes de Gowan s'en chargeront.

Newbury hocha la tête.

— Je comprends. Tu as joué un double jeu. Et je sais exactement qui sont tes « amis », Kellogg. Mais tu es complètement dépassé par la situation, ce qui montre encore une fois à quel point tu es stupide.

— Tais-toi, salope ! cria Kellogg en lui assenant une nouvelle gifle d'une extrême violence.

Comme il s'apprêtait à frapper de nouveau, Kellogg sentit une main qui lui saisissait le poignet. Il se retourna vers l'homme en tenue camouflage qui venait d'arrêter son geste.

— Ça suffit, fit ce dernier.

— Ce n'est pas à toi de me dire ce que je peux ou je ne peux pas faire ! aboya Kellogg.

— Peut-être, mais les ordres sont de la prendre vivante à tout prix et c'est bien mon intention.

Kellogg le fusilla du regard, mais il finit par obtempérer. Sandra était sauvée pour le moment. Visiblement Kellogg obéissait à une autorité supérieure qu'elle ne connaissait pas encore. Peut-être pourrait-elle convaincre les responsables de cette organisation que ce n'était pas une très bonne idée de la tenir en otage. De toute manière elle ferait tout son possible pour s'échapper. Malgré ses bravades, elle ne pouvait avoir aucune certitude que Mathew Cox viendrait à sa rescousse ou qu'elle vivrait assez longtemps pour être secourue.

CHAPITRE XIII

Si ces hommes n'avaient pas fait partie de l'équipe de Gowan et si Parrish n'avait pas essayé d'impressionner le boss avec ses exploits, Struthers Sullivan les aurait tous tués.

— T'aurais pas dû faire ça, Arty. Ces trucs-là, c'est pas pour toi. Je t'avais dit de le retrouver et que je m'occuperais du reste.

— Pardon, Sully, répondit Parrish. Vraiment, je te demande pardon. J'essayais pas d'empiéter sur tes plates-bandes, ou quelque chose comme ça. C'est les gars qui se sont un peu emportés.

Sully n'arrivait pas à se mettre en colère. Il connaissait Artus Parrish depuis trop longtemps pour mettre en cause ses bonnes intentions. Parrish avait toujours été digne de confiance dans toutes les situations.

— J'espère que tu comprends pourquoi Mickey m'a envoyé dans le but de m'occuper de cette affaire personnellement.

— Ouais, fit Parrish d'un air renfrogné, je comprends.

— Bon, alors oublions ce qui s'est passé. Si on te pose des questions, tu diras que tout ça, c'est la faute de Cox. Tu piges ?

— Ouais, Sully, je pige.

Sully réfléchit à ce qu'il allait faire maintenant. Il ne voulait pas admettre que leur adversaire était sans doute beaucoup plus redoutable qu'ils ne l'avaient d'abord cru. Mais ce défi lui plaisait et il avait envie d'aller jusqu'au bout. Il ne s'était jamais mesuré à un homme du calibre de Cox.

— Tout ce que fait ce type est calculé, dit-il à Parrish. Il prévoit tout, jusque dans les moindres détails. Ce n'est pas un simple tueur.

— On dirait un soldat ! s'exclama Parrish. Un robot, une machine de guerre !

— Exactement, s'écria Sully en frappant dans ses mains.

Il se leva et alla regarder par la fenêtre. On avait fermé pour la nuit. Il ne restait plus avec lui et Parrish qu'un trio de gorilles qui jouaient aux cartes à l'extérieur. Il n'était que 9 heures du soir, mais les rues étaient quasiment désertes.

À peine quelques minutes avant que ses hommes l'appellent pour lui rapporter l'échec que les sbires de Parrish avaient subi dans leur tentative d'assassinat de Cox, Gowan les avait prévenus que McDermott avait annoncé une grève à partir de minuit, qui fermerait toutes les entreprises de la ville, y compris la scierie. Gowan leur avait clairement expliqué que Sully allait s'occuper de cet enfoiré de McDermott et de quiconque refusait de travailler pour lui.

Jusqu'à présent les hommes de Parrish n'avaient pas réussi à localiser McDermott, ni les autres chefs d'entreprise qui s'étaient rangés à ses côtés. Ils savaient que Cox était allé voir Flannery à la pension de famille.

— Et qu'est-ce que tu veux faire avec Flannery ? demanda Parrish.

— Rien, répondit Sully. On est obligé de patienter en attendant que les flics dégagent.

— Tu penses qu'ils vont surveiller la pension de famille ?

— Non, en tout cas pas très attentivement, si on leur donne l'ordre de ne pas s'approcher. Je ne veux pas prendre de risque pour le moment. Je préfère qu'ils pensent qu'on n'a rien à voir avec cette affaire. Il ne faut pas que Mickey se sente stressé.

Sully dut se contenter de réfléchir à ce qu'il allait faire. Et pour ça il fallait deviner le plan de Cox.

— Il faut réfléchir, Arty. Je suis convaincu que Cox a joué son jeu au sein de l'équipe de McDermott. Ce qui a attiré l'attention de nos amis, pas seulement du F.L.T. mais aussi de la police locale. Jeff Kellogg nous l'a bien dit. Et même si je le soupçonne de ne pas être loyal envers Mickey, je suis sûr que ses informations sur les flics et sur Cox sont exactes.

— C'est-à-dire ?

— Ils le considèrent comme un danger, et on peut utiliser ça à notre avantage. Tu vois, j'ai encore des contacts à plusieurs niveaux avec des gens qui servent leurs maîtres comme je sers Mickey, et j'ai le sentiment qu'ils feraient tout leur possible pour mettre fin aux activités destructrices de Cox. Même s'ils savent pour qui je travaille et même s'ils voudraient annihiler la famille Gowan.

— Tu crois qu'ils t'aideraient ?

Sully hocha la tête.

— Oui, je le pense. Surtout qu'ils comprennent qu'on poursuit tous le même but. En plus ça mettra un terme à la campagne de désinformation menée par Cox. Sinon, Mickey risquerait de perdre une part énorme de ses investissements et l'argent du F.L.T., par-dessus le marché. Il a déjà envoyé plusieurs équipes pour protéger ses

investissements. Ça ne veut pas dire pour autant que je vais me gêner pour liquider Cox.

— Et une fois que les flics auront débusqué ce type comme un lapin, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Parrish.

— On envoie les chiens, répondit Sully avec un sourire carnassier.

Mack Bolan se préparait à la guerre totale contre les soldats de Gowan.

Ce dernier allait sans aucun doute envoyer toute une armée à Timber Vale. Et lui, Bolan, allait défendre la ville à lui tout seul. Ça valait mieux ainsi. La plupart de ces gens n'avaient pas la moindre idée de ce que représentait un tel combat. Les hommes de Gowan n'auraient aucun scrupule à tuer des innocents et Bolan savait qu'il ne pouvait pas bénéficier de l'aide de la police locale.

Il inspecta l'arsenal qu'il avait confisqué dans le hangar de McDermott et tout en démontant et remontant deux des AR-15, il se demandait comment les hommes de Gowan allaient s'y prendre. Ils avaient sûrement compris que Bolan était maintenant sur ses gardes et qu'il les attendait. Mais ça voulait aussi dire qu'ils agiraient plus prudemment la prochaine fois qu'ils essaieraient de l'éliminer.

Le crépuscule avait fait place à la nuit, et finalement à l'aube. La stratégie d'attente de Bolan avait payé. Assis à une petite table à la fenêtre il pouvait observer le parking et l'autoroute encore au-delà, en regardant dans l'intervalle entre le rideau et la vitre. Un seul lampadaire éclairait le pâté de maisons, ce n'était pas assez pour trahir la position de Bolan.

Il entendit d'abord le bruit des pneus sur le gravier, puis il vit la Ford Expédition noire passer devant sa fenêtre, toutes lumières éteintes. Le véhicule parcourut encore une dizaine de mètres avant de s'arrêter. Un deuxième véhicule apparut quelques minutes plus tard, et se positionna presque en face de la fenêtre de Bolan. Une troisième voiture se gara sur le côté de la route.

Il vit tout de suite qu'il ne s'agissait pas de terroristes ni de tueurs professionnels. Bolan avait assisté à ce genre de manœuvres assez souvent pour savoir qu'il avait affaire à des flics.

Il s'était juré de ne jamais se battre contre des flics, et ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait changer ses habitudes. Heureusement que la chambre qu'il avait réservée disposait de deux sorties, dont l'une donnait sur le parking à l'arrière où il avait laissé son SUV. Avec le bon timing, il pensait pouvoir se glisser à l'extérieur et disparaître

avant qu'ils ne réagissent.

L'Exécuteur observa les policiers qui se déployaient en éventail. Certains portaient des chasubles jaunes fluorescentes sur lesquelles on pouvait lire ces trois lettres F.B.I. Peut-être étaient-ils des alliés envoyés par Sandra, mais Bolan en doutait.

Il se leva et se dirigeait vers la porte dérobée quand l'apparition d'une autre voiture l'arrêta net. Quatre hommes en costume sortirent de la BMW. Ceux-là n'étaient pas des policiers. Impossible. Bolan ne pouvait s'empêcher d'admirer l'habileté de Gowan et de son gang. Ils agissaient subtilement. Avec un peu d'argent sous la table, ils s'arrangeaient pour que les flics le retrouvent et qu'il finisse à la morgue sans que personne ne pose de questions. C'était propre, efficace. Les flics pourraient ensuite déclarer à la presse, qu'ils avaient rattrapé et éliminé le responsable de la vague de crimes qui avait déferlé sur la ville. Très vite, tout ça ne serait plus qu'un lointain souvenir.

Ça ne changeait rien au fait que Bolan n'allait pas tuer des policiers. Il fallait que le combat se déroule ailleurs, sur un autre champ de bataille. Tandis que les équipes du F.B.I. et les groupes d'intervention armée se mettaient en place, Bolan sortit ses armes tout en restant à distance respectable. Ce fut à ce moment-là que la situation se transforma totalement. Des hommes et des femmes armés jusqu'aux dents, vêtus de treillis de camouflage sortirent des voitures et ouvrirent le feu sur le groupe d'agents fédéraux.

Bolan plongea à terre comme les balles faisaient voler en éclats les vitres de sa chambre de motel et traversaient les cloisons à peine plus épaisses que des feuilles de carton. Il parvint à ramper jusqu'à la porte arrière et se glissa à l'extérieur. Le bruit de la fusillade continuait tandis que Bolan se mettait au volant du SUV. Il sortit de sa place de parking en marche arrière, donna un coup de volant puis enfonça l'accélérateur jusqu'au plancher. Il se dirigea tout droit vers le cœur de la bataille.

Il compta qu'une demi-douzaine d'agents fédéraux avaient déjà succombé aux attaques des nouveaux arrivants. Il serra les dents et fonça vers le SUV de tête. Il heurta le véhicule de plein fouet, sortit son HK53 par la fenêtre et déclencha un ouragan de balles à haute vitesse. Une des femmes reçut une rafale en pleine poitrine et fut soulevée du sol. Sa tête retomba contre la paroi du SUV avant que son corps ne s'affale par terre en une masse sanglante.

Bolan élimina encore deux écolo-terroristes avec de courtes rafales. Les balles de 5.56 mm déchirèrent le torse du premier, lui perforant le poumon et le cœur. L'autre prit trois balles dans le crâne, transformant son cerveau en une purée grisâtre.

Un autre parvint à se placer sur le flanc du véhicule de Bolan, mais l'Exécuteur réagit avec toute la vitesse et l'efficacité que l'on pouvait attendre d'un vétéran de sa trempe. Le Beretta dans la main droite, il lâcha une rafale de trois balles à travers la vitre baissée côté passager. Il atteignit l'ennemi à la poitrine, au cou et à la tête.

Bolan sauta hors de son SUV et sprinta vers le second véhicule ennemi. Les tueurs s'étaient mis à couvert et échangeaient des coups de feu avec les agents fédéraux qui s'étaient barricadés derrière la BMW. Ils ne se rendirent pas compte qu'un nouveau danger les menaçait. Pourtant le conducteur avait dû sentir la présence de Bolan, car il balaya son flanc droit avec le canon de son revolver à l'approche du Guerrier. Celui-ci allait toujours de l'avant et il frappa violemment l'homme à la tempe avec son HK53. L'autre s'effondra sur place. Bolan ouvrit la portière du conducteur et abattit une femme qui se tenait de l'autre côté du véhicule, au moment même où elle pointait vers lui le canon de son MSG. Les balles faillirent la couper en deux. Bolan s'installa derrière le volant. Le moteur était en marche. Il fit un demi-tour puis quitta le lieu à toute vitesse. Il ne restait plus qu'un ou deux tueurs et, comme il s'éloignait, l'Exécuteur vit dans le rétroviseur qu'ils avaient jeté leurs armes et qu'ils se rendaient à une demi-douzaine de policiers qui les tenaient en respect. Avant de s'éloigner, Bolan eut le temps de reconnaître un des hommes à proximité de la BMW.

CHAPITRE XIV

Alors qu'il se dirigeait vers le centre de Timber Vale, Bolan se saisit d'un des téléphones portables qu'il avait achetés au cours de la semaine et composa le numéro de Newbury. Au bout de six sonneries, alors qu'il allait renoncer, il entendit une voix d'homme qui répondait.

— Qui est à l'appareil ? demanda Bolan.

— J'aurais imaginé que vous seriez plus inquiet que ça en entendant un homme répondre à la place de Sandra.

Bolan reconnut cette voix.

— Kellogg.

— Bravo, répondit l'agent du F.B.I. Je suis assez étonné de voir que vous êtes encore en vie. Je crois que nous vous avons sous-estimé, vous êtes... comment dire ? Débrouillard.

— N'essayez pas de jouer au chat et à la souris avec moi, Kellogg, fit Bolan.

— Oh, mais ce n'est pas du tout mon intention, je vais en venir au but immédiatement. Votre très cher agent Newbury est encore en vie, mais si vous ne renoncez pas immédiatement à vous mêler de nos affaires, elle risque de mourir assez rapidement.

— Si vous la tuez, vous n'aurez nulle part où vous cacher.

— Ce n'est pas vrai du tout, mais ça ne fait rien, si vous voulez bomber le torse et jouer les matamores, allez-y... vous vous sentirez plus viril.

Bolan refusait de se laisser provoquer.

— Comment en êtes-vous arrivé là, Kellogg ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Qu'est-ce qui vous a amené à trahir votre pays et tous ces innocents ? Est-ce que l'argent est la seule chose qui compte dans votre existence minable ?

— N'essayez pas de me psychanalyser, Cox, fit Kellogg sur un ton menaçant. J'ai passé des tests avec les meilleurs pys du pays et, chaque fois, je les ai battus à leur propre jeu.

— Je me demande ce que pense Mickey Gowan de votre alliance avec le Front de Libération de la Terre.

— Gowan est un has-been. Ses jours sont comptés tout comme les vôtres. On ne peut pas escroquer ces gens de millions de dollars et espérer qu'il n'y aura pas de répercussions. C'est exactement ce que Gowan a fait, et maintenant il va devoir payer les conséquences.

— On s'en occupe, de Gowan.

— Je l'attendais celle-là, déclara Kellogg triomphalement. Vous avez fait exactement ce que nous espérions de vous, vous avez accompli à notre place la tâche la plus difficile. Nous pouvons maintenant nous concentrer sur notre prochaine mission : vous tuer.

— Vous avez déjà essayé deux fois et ça n'a pas marché.

— Exact, dit-il, mais c'était parce que nous ne vous avons pas mis la bonne carotte sous le nez. Vous voyez, je commence à comprendre votre façon de travailler. Vous vous cachez du public. Et vous ne voulez pas faire de mal aux passants innocents. C'est très touchant, mais je ne suis pas un sentimental. Vous ne pourrez pas vous empêcher de venir à la rescousse de votre chère Sandra. Vous n'hésitez pas une seule seconde.

— C'est là que vous vous trompez, mentit Bolan. Elle sait ce qu'elle risque, elle a fait son choix, et je suis prêt à parier qu'elle ne vous facilite pas la vie, en ce moment même.

Kellogg partit d'un rire sans joie.

— Oui, c'est sûr, c'est une salope, et pas très aimable. Mais rien d'insurmontable.

— Pourquoi ne pas abandonner, Kellogg ?

— Je pourrais vous poser la même question, rétorqua Kellogg. Mais laissez-moi vous dire une chose. Nous avons décidé de vous laisser vingt-quatre heures pour retrouver votre petite copine. Si vous y arrivez, vous aurez peut-être, et je dis bien peut-être une maigre chance de la récupérer en vie. Pour nous, ça ne fait aucune différence, qu'elle vive ou qu'elle meure. Son destin est lié au vôtre. Et vous, vous allez mourir quoi qu'il arrive, Cox.

— On verra, répliqua Bolan.

— Pas la peine de jouer les gros bras, dit Kellogg. En tout cas, je peux sincèrement vous affirmer que j'espère vous voir bientôt.

— Quoi qu'il arrive, une chose reste certaine, Kellogg.

— Quoi exactement ?

— Quand tout ça sera fini, je vous tuerai, j'en fais ma mission personnelle.

— Oui, oui, c'est ça, Cox, c'est ça.

Il avait raccroché. Bolan jeta le téléphone sur le siège du passager et poussa un juron. Que faire maintenant ? La police devait avoir une description de sa voiture, il devenait impératif de changer de véhicule une fois de plus. Mais la chance lui sourit comme il arrivait à proximité de la scierie.

Bolan éteignit ses phares et conduisit au pas le long de la route sinueuse qui menait au portail. Une flotte de voitures de police le croisa dans des hurlements de sirène. Quand ils furent passés, Bolan ralluma ses phares et continua vers la scierie. Il arriva quelques minutes plus tard, gara le SUV et vérifia s'il y avait des armes supplémentaires à l'arrière. Il n'en trouva aucune. Il lui restait les munitions du HK53 et le fusil SSG 300 dans le coffre de sa voiture de location. Bolan rangea le HK53 dans le coffre avec son Desert Eagle. Il laissa le Beretta dans son holster mais se défit de sa ceinture de combat avec le coutelas et divers autres outils de guerre. Il savait qu'à partir de ce moment-là, il vaudrait mieux voyager léger.

Il referma le coffre, se remit au volant et prit la direction de Timber Vale. Une fois en ville il trouva un téléphone public dans une station-service fermée pour la nuit. Il mit une pièce dans la fente et composa de mémoire un numéro de seize chiffres. Il entendit plusieurs déclics, autant de système de sécurité que l'appel devait passer avant d'arriver à destination. Presque une minute s'écoula avant qu'il n'entende la voix endormie d'Herman « Gadgets » Schwarz.

— Désolé de te réveiller, dit Bolan.

— Pas de problème, répondit son vieux complice, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai un numéro de portable, et je voulais savoir si tu pouvais le localiser.

Bolan entendit les doigts de Gadgets qui couraient sur le clavier de son ordinateur.

— Oui, fit ce dernier, l'appareil est équipé d'un GPS. Ce qui signifie que je pourrai le localiser très précisément d'ici quinze à vingt minutes.

Bolan poussa un grognement de satisfaction.

— Formidable, et je te serais aussi reconnaissant de me transmettre toutes les informations que tu pourras rassembler sur un agent fédéral du nom de Jeff Kellogg, posté en Californie du Nord.

— Entendu.

Bolan retourna à son véhicule et scruta la rue déserte. Sa voiture était enveloppée d'ombres si profondes que personne ne l'aurait remarqué en passant devant. Il consulta sa montre et songea qu'il avait besoin d'un peu de sommeil. Bolan programma son horloge

interne pour se réveiller deux heures plus tard, puis verrouilla les portières, s'appuya au dossier de son fauteuil et ferma les yeux.

Il se réveilla en sursaut. Mais seuls le silence et la nuit l'entouraient. Il se redressa, regarda l'heure : 4 h 10. Bolan bâilla, sortit de sa voiture et s'étira. Une tasse de café aurait été bienvenue, mais il fallait se faire une raison.

Il se remit au volant et démarra. Il alluma le chauffage pour faire fondre le givre qui s'était formé sur les vitres. Puis il consulta son téléphone portable. Gadgets avait tenu sa promesse et localisé le téléphone portable. De toute évidence, Kellogg se sentait en sécurité et attendait que Bolan vienne à sa rencontre. Ce dernier savait bien qu'il risquait de tomber dans un piège, mais il pouvait aussi tourner cette situation à son avantage.

Il consulta alors le dossier sur Kellogg que lui avait envoyé Schwarz par SMS. Il avait des états de service impressionnants. Il récoltait après chaque mission les éloges de ses supérieurs. C'était peut-être ça, le problème, songea Bolan. Ça signifiait qu'après chaque succès on avait dû attendre de lui qu'il fasse encore mieux la fois suivante. Un cercle vicieux qui avait fini par le ronger de l'intérieur et finalement, l'avait fait craquer. On l'entendait à sa façon de parler. Toujours impatient, irritable. Il avait passé sa vie à essayer d'impressionner tout un tas de gens. Puis, quand des personnages comme Gowan ou les membres du F.L.T. avaient voulu le recruter, il s'était rendu compte qu'il pouvait obtenir toutes les récompenses auxquelles il aspirait, sans se fatiguer.

Bolan étudia encore les informations qu'on venait de lui transmettre et conclut que Kellogg était tapi au cœur des montagnes. À environ une dizaine de kilomètres de l'autoroute 273. Il écouta le bulletin météo à la radio. Les routes étaient glissantes à cause de brouillards givrants. Le ciel était nuageux et on attendait des pluies glaciales. Ces conditions allaient rendre l'expédition d'autant plus périlleuse.

L'Exécuteur devait faire face à encore un autre désavantage : le terrain ne lui était pas familier. Bolan n'avait pas l'habitude d'impliquer des inconnus dans ses missions, mais dans ce cas précis, il serait plus sûr et plus efficace de demander de l'aide. Il rangea sa carte dans la boîte à gants et effaça toutes les informations stockées sur le téléphone portable, à l'exception de l'itinéraire fourni par le GPS. Puis il se mit en route.

Medford était la ville la plus proche. S'il n'y avait pas trop de brouillard, il y serait d'ici une demi-heure. Là, il pourrait se procurer tout le nécessaire pour s'aventurer dans la montagne. Il lui fallait des vêtements plus chauds, des chaussures adaptées, des sacs

imperméables et un équipement complet d'alpiniste, ainsi qu'une mallette de secours. Le plus important était de recruter un guide compétent qui connaissait la région comme sa poche. Il était certain qu'à Medford, il trouverait l'aide dont il avait besoin.

Sa priorité était désormais de retrouver Newbury et d'affronter le F.L.T. Il n'était plus nécessaire de s'inquiéter des hommes de Gowan pour le moment. L'ordre de grève avait été émis et aucun des employés de la scierie ne se présenterait à l'embauche ce jour-là. Compte tenu des conditions météorologiques, les hommes de Gowan auraient toutes les peines du monde à traverser le col de Siskiyou.

Bolan ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait peut-être envoyé Sandra à sa mort. Toutefois, si Kellogg lui avait dit qu'elle était encore en vie alors que ce n'était pas vrai, il n'aurait eu aucune raison de le mettre au défi de le retrouver.

Non, elle était bien saine et sauve. Relativement... De toute manière, le Guerrier partait à sa rescousse. Il lui devait bien ça. Mais il se souvenait des menaces qu'il avait proférées envers Kellogg. Et s'il l'avait tuée, il les mettrait à exécution.

CHAPITRE XV

Sandra Newbury n'aurait pas su dire quelle heure il était, mais les rayons de lumière qui filtraient à travers la fenêtre en haut du mur de sa cellule de béton lui disaient que l'aube se levait.

Elle souffrait encore du froid, mais au moins elle ne claquait plus des dents.

Quand ils étaient arrivés à destination, au milieu de la nuit, Kellogg l'avait jetée aux mains de deux brutes qui l'avaient entraînée à travers les couloirs d'un bâtiment semblable à un château gothique. Ils avaient dévalé des escaliers en pierre jusque dans une cave humide et glaciale. Ils l'avaient enchaînée à un banc de béton, à une cinquantaine de centimètres au-dessus d'un sol de terre battue. Malgré l'épuisement, elle avait à peine fermé l'œil. Elle avait somnolé plusieurs fois au cours de la nuit, tout en tremblant sous sa fine couverture de coton qui devait dater de la Première Guerre mondiale.

Elle savait qu'il fallait se réchauffer d'une façon ou d'une autre. Elle se leva et se mit à faire des pompes contre la banquette. Toutefois, elle ne voulait pas transpirer, il ne fallait pas risquer une hypothermie. Mais elle avait réussi à se détendre les muscles et à accélérer son rythme cardiaque.

Elle commençait à se sentir un peu mieux et songea qu'il devait être entre 6 et 8 heures du matin.

Au moins maintenant, elle était fixée sur Jeff Kellogg. On avait affaire au pire traître qu'elle eût jamais rencontré. Elle ne pouvait pas s'empêcher d'être furieuse contre elle-même. Comment avait-elle pu se laisser capturer par ce type ? Elle se demanda s'il aurait le cran de mettre ses menaces à exécution. Elle ne savait pas s'il aurait le courage de tuer quelqu'un de sang-froid. D'un autre côté il travaillait pour le F.L.T. et ces gens-là n'auraient aucune hésitation.

Bon ! Elle allait tout tenter pour s'évader. Les agents du F.B.I. apprenaient les mêmes techniques que les militaires au cas où ils seraient faits prisonniers. On donne son nom et son grade. Rien d'autre. Aucune information personnelle, on ne parle pas des opérations en cours. Dans tous les cas, il ne faut s'adresser qu'aux plus

haut gradés, ne pas se livrer à des échanges avec les laquais.

Newbury considérait Kellogg comme un laquais, elle décida donc qu'elle ne lui parlerait pas et ne répondrait pas à ses questions. Elle avait envisagé de se servir de son charme féminin pour le déstabiliser, mais elle jugea que ce serait inutile. Il était trop intelligent ou trop indifférent pour céder à de tels stratagèmes.

Kellogg n'avait plus qu'un seul maître : l'argent.

La jeune femme se consola à la pensée que sa situation n'était pas entièrement désespérée. Elle étudia sa cellule. Elle faisait à peu près trois mètres de hauteur de plafond.

L'unique fenêtre qui donnait de la lumière était hors de portée. Il n'y avait aucun meuble à part ce banc de béton. Une odeur de renfermé régnait sur la pièce. Au moins, ça ne sentait pas les égouts.

Elle inspecta les fers qu'elle avait aux pieds. Deux lanières de cuir de deux centimètres d'épaisseur et de six centimètres de haut lui enserraient les chevilles. De gros anneaux de métal étaient attachés au cuir et reliés entre eux par une chaîne, elle-même attachée à un anneau de métal dans le mur. L'agent du F.B.I. chercha en vain un outil pour briser un des maillons de la chaîne. Elle comprit très vite que c'était inutile. Elle était coincée pour le moment. Une autre chance se présenterait peut-être.

Il lui fallait être patiente.

Kellogg attendait devant le bureau de Percy Jeter et se curait les ongles avec un canif. Il était tenté d'aller défoncer la porte à coups de pied et d'aller dire à Jeter exactement ce qu'il pensait de lui. Mais il savait que ce ne serait pas très fructueux. Il apportait les informations qu'on lui avait demandées, et Jeter refusait de le recevoir immédiatement. Visiblement il accordait plus d'importance à son sommeil qu'à ce que Kellogg avait à lui apprendre.

Il était 9 h 45 quand finalement on le fit entrer. Jeter était enveloppé dans une robe de chambre en soie bleu roi, assis derrière un énorme bureau en acajou. La pièce était aussi grande que certaines bibliothèques que Kellogg avait fréquentées. Les murs étaient tapissés de livres.

Kellogg avait horreur de cette atmosphère, mais il s'en fichait, finalement. Si tout se passait comme prévu, il prendrait son argent et s'envolerait pour les îles Caïmans avant la fin du jour.

— Jefferson, fit Jeter avec un grand geste de la main pour désigner une chaise. Prenez place !

Jeter commanda du café par l'Intercom puis saisit une boîte de

cigares posée sur son bureau ; il leva le couvercle, révélant deux rangées de superbes Havane. Kellogg les regarda comme si Jeter venait de lui montrer une boîte en métal pleine de souris de laboratoire. Il refusa d'un signe de tête et s'appuya de nouveau au dossier de sa chaise.

Jeter parut étonné.

— Non, vraiment ? Quel dommage, mon ami, ce sont des Trinidad Fundadores. Une édition limitée. Ils sont faits spécialement pour Castro, c'est un de mes amis dans le corps diplomatique qui me les procure. Un petit luxe que je ne m'offre que rarement.

— Parce que les temps sont durs ?

Kellogg vit l'éclair assassin dans les yeux de Jeter, mais il s'en foutait. Il était lui-même d'humeur massacrante et n'avait aucune intention de faire des mondanités. Pour le moment, il voulait seulement régler ses affaires et repartir le plus vite possible.

— Je ne vais pas mâcher mes mots, Percy, fit-il. Je suis venu vous livrer les informations que vous m'avez demandées, ensuite je ramasse mon paiement et je décampe.

— Oui, le paiement, c'est vrai...

— N'essayez pas de m'arnaquer, mon pote, fit Kellogg, j'ai eu une nuit difficile et j'ai encore une longue journée devant moi. J'apprécie votre hospitalité mais je n'ai aucune intention de m'attarder ici.

Jeter lui adressa un sourire glacial.

— Merci pour votre franchise. Nous n'avons aucune intention de vous arnaquer. Quand je dis « nous », je veux parler du Comité, bien sûr. Nous nous sommes mis d'accord sur un prix pour l'achat de vos informations. J'allais seulement vous dire qu'en raison de certains événements récents, il nous a été impossible de transférer cet argent sur votre compte privé comme par le passé, et vous devrez malheureusement être payé en liquide. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère ? C'est ce que j'ai pensé, j'ai donc pris personnellement des dispositions pour que cette somme vous soit remise ici en mains propres aujourd'hui. Je me permets de préciser que je n'ai pas ménagé mes efforts pour qu'il en soit ainsi. Certains de nos membres étaient comment dire ? Beaucoup moins... enthousiastes à l'idée de vous payer. Mais j'ai fini par les convaincre.

Kellogg hocha la tête en réfléchissant aux paroles de Jeter. C'était peut-être un piège pour le retenir ici jusqu'à ce qu'ils apprennent ce qu'ils avaient envie de savoir. En même temps, ça n'avait pas de sens. S'ils avaient voulu le tuer, ils auraient eu de nombreuses opportunités pour le faire. Ils auraient pu venir l'égorger au milieu de la nuit, ou l'abattre d'une balle derrière la tête, puis l'enterrer au milieu des bois.

Personne n'en aurait jamais rien su. Au lieu de ça, ils l'avaient aidé à échapper aux hommes de Gowan et à prendre Newbury en otage.

Kellogg décida d'être patient et de voir ce que l'avenir immédiat lui réservait.

— Très bien, je vous suis reconnaissant d'avoir pris ma défense auprès de vos associés.

— Il y a la question de cette femme.

Jeter se détendit et appuya les coudes sur son bureau gigantesque.

— Vous nous mettez devant un dilemme. Nous ne pouvons pas la libérer sans créer un risque important pour nos opérations ici. Nous avons dépensé trop d'argent, investi depuis de trop nombreuses années pour que ce site reste secret. Nous n'allons pas renoncer à tout cela maintenant parce que nous aurions des scrupules à éliminer un agent du F.B.I.

— Je comprends que ça complique encore la situation, répondit Kellogg. Mais nous ne pouvions pas accepter qu'elle continue à nous filer. Et il était impossible de l'éviter. La conclusion de tout cela est que nous ne pouvons pas nous permettre de la laisser en vie.

— Je peux vous assurer que ça n'arrivera pas, dit Jeter. Mais nous en venons naturellement à la question des informations que vous êtes venu nous transmettre. J'imagine qu'après tout le mal que vous vous êtes donné, elles en vaudront la peine.

— Vous pouvez me faire confiance.

— Je vous écoute.

— Il est grand temps que vous passiez à l'action. Plus la peine de jouer avec Gowan. Toute son organisation va s'effondrer. Il est maintenant extrêmement vulnérable. Ses zombies à Timber Vale ont commencé à se réveiller et à comprendre ce qui se passait. Et il y a ce type, Fagan McDermott, qui travaille pour Gowan. Il est à la fois le patron, le directeur et le principal délégué syndical de la scierie.

Jeter hocha la tête.

— C'est ce qu'on appelle un conflit d'intérêt.

— Évidemment. Et c'est une situation qui s'est révélée extrêmement profitable pour Gowan. Jusqu'à maintenant. McDermott a commencé à se montrer un peu trop gourmand, il est avide de pouvoir aujourd'hui, et il a décidé qu'il tenterait de prendre le contrôle de Timber Vale. Ça aurait pu marcher s'il s'y était pris différemment. Le problème, c'est que McDermott est un ivrogne, et quand il est saoul, il se met à ouvrir sa grande gueule à tort et à travers. Il faisait confiance à n'importe qui et c'est arrivé aux oreilles de Gowan. Mickey et ses gars s'y attendaient depuis longtemps. Il ne

savait pas quand exactement ça se produirait. Mais il était prêt.

— Je ne vois toujours pas en quoi tout cela peut nous intéresser.

Kellogg éclata de rire.

— Parce que le vieux Gowan n'avait pas compris que le temps est l'ennemi des loyautés fragiles. Beaucoup de gens qui se trouvent actuellement sous sa coupe cherchent leur indépendance. Les entrepreneurs de Timber Vale en ont marre de payer l'impôt obligatoire à Gowan et à ses gorilles. Le problème, c'est que cet argent n'appartient pas à Gowan et ne lui a jamais appartenu. Cet argent, c'est le vôtre.

— Quoi ! Qu'est-ce que vous dites ? demanda Jeter qui tout d'un coup paraissait sincèrement intéressé par ce que Kellogg avait à lui dire.

— Pas la peine de faire exploser des avions de chasse et d'essayer de ruiner les entreprises de Timber Vale. Vous faites trop d'efforts. Il suffit de tendre une main amicale aux bons citoyens de la ville et de les aider à chasser Gowan de la région pour de bon. En plus vous serez considérés comme des héros. Puis vous pourrez installer vos hommes à la place de ceux de Gowan. Non seulement vous récupérerez votre argent mais en plus vous mettrez la main sur une source inépuisable de revenus pour vos opérations futures.

Jeter hocha la tête. Il commençait à comprendre.

— Et pendant qu'on y est, on peut détruire leur scierie et se débarrasser de ces éléments polluant qui saccagent nos forêts et l'air que nous respirons.

— Voilà, vous avez saisi, fit Kellogg.

— C'est un bonus important pour nous, Jefferson.

— Quoi qu'il en soit, vous avez maintenant l'information, nous avons aussi réglé le problème que posait cette bonne femme et j'aimerais savoir quand je peux espérer toucher mon argent. J'ai un avion à prendre.

— Midi au plus tard, dit Jeter. Il arrivera en même temps que les membres du comité.

— Je crains que ça ne soit trop tard, il faut que je parte pour L.A.

— Nous avons un hélicoptère. Je pourrai demander à ce qu'on vous emmène où vous voudrez. Ne vous inquiétez pas, Jefferson, je vous ai promis que je m'occuperai de vous et je tiendrai parole. Le monde nous considère peut-être comme des terroristes, mais nous ne sommes pas des barbares. Nous faisons tout ce qui est nécessaire pour protéger nos intérêts et l'environnement. Notre but n'est rien d'autre que de sauver la planète.

— Très touchant.

— En attendant, reprit Jeter, vous êtes mon invité, profitez des délices de la vie. Vous désirez un petit déjeuner, des liqueurs ? Tout ce que vous voulez. Si vous préférez la compagnie d'une charmante jeune femme, il y en a ici quelques-unes, au cas où... Il faut être préparé, voyez-vous, fit Jeter avec un clin d'œil.

— Oui, bien sûr, mais si ça ne vous dérange pas, j'aime autant aller regarder la télévision en attendant que mon argent arrive.

Jeter se leva pour signifier que la rencontre s'achevait, et il tendit la main à Kellogg. Puis ce dernier se dirigea vers la porte le plus rapidement possible. Il trouvait ce Jeter un peu visqueux. D'ailleurs il ne s'était jamais montré aussi cordial et Kellogg n'aimait pas ça. Il le soupçonnait même de vouloir empoisonner sa nourriture ou d'envoyer un ou deux de ses « soldats » pour lui trancher la gorge quand il serait entre les bras d'une de ses jeunes femmes. Il voulait sortir de là et le plus tôt serait le mieux. En même temps, il songeait que ce ne serait pas une mauvaise idée d'utiliser l'hélicoptère que Jeter mettait à sa disposition.

Après tout, pourquoi se montrer grossier ?

Dès que Jeff Kellogg eut quitté la pièce, Jeter décrocha son téléphone et composa un numéro secret.

Il pensa brièvement à l'agent du F.B.I. avec un pincement au cœur à l'idée de tout l'argent qu'il avait gaspillé à cause de ce type. Kellogg était un opportuniste imbécile, un crétin. Jeter n'avait aucun respect ni aucune tolérance pour les individus de ce genre. La cause qu'il servait valait mieux que ça.

— Oui ? fit une voix rocailleuse au bout de la troisième sonnerie.

— Vous savez sans doute que Kellogg est venu ici la nuit dernière ?

— Bien sûr, répliqua l'homme au bout du fil. Je sais tout ce qui se passe. Tout !

Jeter n'en avait pas le moindre doute. Des espions s'étaient glissés au sein de son organisation. Il détestait ces trahisons, mais il ne pouvait rien y faire. Et s'il se plaignait, le Comité trouverait un moyen de le remplacer. Jeter aimait se dire qu'il avait beaucoup d'influence. En réalité, il avait tendance à se surestimer. Sa principale mission avait toujours consisté à satisfaire le Comité. Et comme tous les membres du F.L.T., il était entièrement à leur disposition.

— Alors vous devez aussi être au courant de ce qui est arrivé avec cette femme.

— Oui.

Jeter poussa un soupir.

— Vous voulez que je m'en occupe ?

Un long silence s'ensuivit et finalement l'homme répondit :

— Oui. Elle ne doit pas sortir d'ici vivante. Kellogg non plus. Compris ?

— C'est comme si c'était fait.

— Bien. Et maintenant pour le reste ? Tout est prêt ?

— Nous avons pris du retard à cause des conditions météorologiques, mais nous maîtrisons la situation. Nous allons pouvoir passer à l'action dans les douze heures à venir. L'opération se déroulera alors comme prévu.

— Je suis heureux de l'apprendre. Vous avez accompli un travail admirable. Si tout se passe comme vous me le dites, votre place est assurée au sein du comité, dès la prochaine session.

— Je suis honoré.

— Vous l'avez mérité. La prochaine réunion aura lieu chez vous, ce soir.

— Je vous attends, répondit Jeter, mais son interlocuteur avait déjà raccroché.

Jeter s'appuya au dossier de son fauteuil. Il passa un long moment à contempler son immense bureau. Finalement il prit un Havane dans sa cave à cigares et l'alluma. Puis il commanda un Bloody Mary.

Percy Jeter ne s'était jamais senti aussi bien. Enfin, il touchait au but après toutes ces années de travail. Enfin, une place au Comité. Plus besoin maintenant de faire le lèche-bottes, comme un chien. Bientôt, ce serait lui qui donnerait les ordres.

Autrefois, le F.L.T. n'était qu'une petite organisation, malgré son influence croissante. Mais tout cela allait changer. Ce qu'ils allaient montrer au monde à Timber Vale n'était que la partie visible de l'iceberg. Avec ce premier succès, ils allaient acquérir des partisans toujours plus nombreux. Et le gouvernement des États-Unis finirait bien par être obligé de les écouter.

CHAPITRE XVI

D'après les rangers de l'Oregon, la cabane était au bout d'une route privée, à trois kilomètres environ après la sortie de l'autoroute 273.

— Le type que vous cherchez s'appelle Don Clint, dit un des rangers à Bolan. Le meilleur guide des Rockies si vous voulez mon avis. Vous allez chasser ?

— Non, répondit Bolan, juste faire de la randonnée. Je prends des photos de la nature pour un journal de Denver.

Les rangers hochèrent la tête avec un air de totale indifférence. Ils lui indiquèrent la direction à suivre et lui recommandèrent d'être prudent. Puis Bolan se mit au volant.

Les rangers lui avaient expliqué que Clint avait servi dans la police fédérale pendant quarante ans et il avait acquis une réputation quasi légendaire. Bolan comprit pourquoi quand il arriva à destination.

L'homme qui apparut à la porte de la cabane de bois faisait beaucoup moins que ses quatre-vingts ans. Il devait mesurer près d'un mètre quatre-vingts et ne pesait pas plus de soixante-quinze kilos tout habillé. Il avait des yeux bleus délavés et une abondante chevelure poivre et sel, une moustache et une barbe assorties. Un nez proéminent et des traits taillés à la hache. Il portait un pantalon en laine marron avec des bretelles et un maillot à manches longues. Bolan remarqua immédiatement le holster sur sa hanche, dans lequel se trouvait un revolver Magnum 44.

— Bonjour, dit-il sur un ton amical. Vous vous êtes perdu ?

— Non, répondit Bolan. Pas si vous êtes Don Clint.

— Vous devez être Cox...

Bolan sourit.

— Je vois que les rangers vous ont prévenu de mon arrivée.

— Absolument.

Bolan s'arrêta à quelques pas de Clint. Les hommes s'étudièrent mutuellement avant d'échanger une poignée de main.

— Ravi de faire votre connaissance, entrez, dit Clint.

Bolan le suivit à l'intérieur de sa cabane. Son hôte lui proposa un café et Bolan accepta. Ils bavardèrent pendant une dizaine de minutes, assis à une table taillée dans le tronc d'un arbre gigantesque. Clint raconta qu'elle lui avait été offerte par un ami quand il travaillait dans le Yukon.

— Vous avez servi en Alaska ? fit Bolan sans cacher sa surprise.

Clint hocha la tête et but une gorgée de café.

— Et aussi dans l'État de Washington, en Oregon, dans le Montana, l'Idaho et le nord du Wyoming.

— Alors vous avez bourlingué.

— Ouais, répondit-il avec une expression légèrement mélancolique. Mais ça fait un moment.

— Vous m'avez l'air en forme.

L'autre haussa les épaules, mais l'Exécuteur vit que le compliment lui avait fait plaisir.

— J'essaye de rester actif, dit-il.

Il se leva et alla chercher sa pipe sur la cheminée. Il la bourra et retourna à la table avant de l'allumer.

— Bon, fit Clint, je ne voudrais pas paraître grossier mais je suis obligé de vous demander ce que vous attendez de moi.

— J'ai besoin d'un guide.

— Très honnêtement, ça m'étonne, fit Clint en riant. À vous voir, j'ai tout de suite compris que vous aviez souvent fait ce genre d'expéditions. Pour tout vous dire, je vous ai même pris pour un ancien flic. Vous n'avez jamais travaillé dans ce domaine ?

Bolan sourit.

— En quelque sorte. Écoutez, je ne vais pas insulter votre intelligence en vous inventant une histoire à dormir debout. Je suis à la recherche de hors-la-loi qui ont commis de nombreux crimes, dont l'enlèvement d'une jeune femme. Je n'ai pas le temps de tout vous expliquer en détail mais croyez-moi, il est d'une importance capitale pour le pays de retrouver ces pourris.

Clint hocha la tête et poussa un long soupir.

— Je me disais bien que ça devait être quelque chose dans le genre. Et vous avez une idée de l'endroit où ces malfaiteurs peuvent se cacher ?

Bolan sortit sa carte d'état-major et montra à Clint le dernier endroit où Gadgets les avait localisés. Clint regarda la carte un moment, sourit, puis se leva et traversa la pièce pour aller ouvrir un grand coffre en bois à droite de la cheminée en pierre. Il souleva le

couvercle avec des grincements de gonds rouillés puis se mit à fouiller à l'intérieur. Finalement, il revint s'asseoir avec un rouleau de papier sous le bras. C'était une autre carte qu'il étala sur la table.

Bolan regarda le document en écarquillant les yeux.

— C'est incroyablement bien détaillé ! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Qui est le cartographe ?

Clint rit et cracha un nuage de fumée.

— C'est moi.

Bolan commençait à comprendre que Clint n'avait pas usurpé sa réputation et il lui en fit part.

L'autre haussa les épaules. Mais Bolan vit qu'il avait apprécié le compliment.

Puis il lui désigna un coin de la carte.

— Bien, si je ne me trompe, l'endroit dont vous me parlez se trouve par-là. Vous voyez cette crête, là ? Ce n'est pas une randonnée trop difficile, cinq kilomètres d'ici environ, mais le chemin est traître. On ne peut s'y aventurer sans un bon animal de bât, une mule ou un âne.

Bolan fronça les sourcils.

— Je crois que je n'ai malheureusement pas pensé à venir avec un animal.

Clint se redressa, retira sa pipe d'entre ses dents et déclara :

— On va résoudre ce petit problème assez rapidement.

— Je vois que vous avez décidé de m'aider.

— On va revenir là-dessus dans un moment. En attendant laissez-moi vous dire qu'il n'y a qu'une demi-douzaine de personnes qui sont au courant de l'existence d'une vaste résidence cachée sur cette crête. Elle est extrêmement difficile à repérer depuis le ciel à cause des arbres, de plus les courants d'air peuvent être dangereux pour un pilote d'hélicoptère inexpérimenté. On voit des traces de travaux importants, ce qui me laisse à penser qu'ils ont l'eau et l'électricité. On remarque un puits ici, et il faut imaginer qu'ils disposent de puissants générateurs souterrains.

L'endroit idéal pour abriter une armée secrète et tout un arsenal. Avec la possibilité d'acheminer des provisions par les airs, sans dépendre des routes de montagne, le F.L.T. pouvait transformer son refuge en une véritable forteresse. Et ils disposaient de plus d'un terrain d'entraînement parfaitement adapté.

— Vous disiez que c'était une résidence privée, demanda Bolan. Dans quel genre exactement ?

— Une grosse maison avec une piste d'atterrissage pour hélicoptères, quelques dépendances. En fait, on dirait un de ces chalets énormes dans les stations de ski en Suisse, vous voyez ce que je veux dire ?

— Un château ?

— Presque. Je ne me suis jamais vraiment approché, j'ai toujours pensé que les gens qui avaient construit là ne voulaient pas être dérangés. Comme moi. Il ne me serait jamais venu à l'esprit d'aller y fourrer mon nez, si vous ne m'aviez pas dit qu'il s'y déroulait des activités illégales. Et on en vient à la question de savoir si je vais vous aider. Qu'est-ce qui se passe exactement là-dedans ? Vous me disiez qu'ils avaient kidnappé une femme. Qu'est-ce qu'elle représente pour vous ?

— Vous voulez savoir si c'est personnel ou professionnel ? Un peu des deux. Elle s'appelle Sandra Newbury, elle travaille pour le F.B.I. L'homme qui l'a enlevée était son officier supérieur. Mais il a décidé qu'il était plus important de faire de l'argent que d'arrêter les criminels.

— Un flic corrompu ! s'écria Clint de sa voix tonitruante.

— Ce type a trahi au profit du Front de Libération de la Terre.

— Les écologistes radicaux... Je ne connais leurs œuvres que trop bien.

— Ça ne m'étonne pas. Aujourd'hui ils se servent de l'endroit que vous avez décrit comme d'une base pour leurs opérations. Je suis prêt à parier que c'est là que Sandra est retenue et aussi que le F.L.T. s'apprête à déployer son armée pour lancer une offensive sur Timber Vale.

— J'y suis allé souvent, à Timber Vale. Ce sont de braves gens qui habitent là.

— Ils sont depuis longtemps victimes du Crime organisé.

— Et vous allez les aider à se libérer ? fit Clint.

Le trappeur hocha la tête, tourna les talons et se dirigea vers un cagibi. Il ouvrit la porte et alluma la lumière à l'aide d'une ficelle qui pendait du plafond. Il repoussa des bottes en caoutchouc sur le côté puis un tapis avant de soulever une trappe dans le sol.

Bolan le vit alors disparaître, il descendait des marches menant au sous-sol. Clint reparut quelques secondes plus tard, un fusil à la main et deux boîtes sous le bras. Puis il remit tout en place et fit signe à Bolan de le suivre. Ils sortirent de la cabane et suivirent un chemin qui menait à travers les arbres vers un enclos. Les grands pins filtraient la lumière du soir. Bolan faillit ne pas voir l'appentis en bois au milieu

de l'enclos qui abritait une mule. L'animal étudia Bolan avec curiosité. L'Exécuteur secoua la tête et sourit.

— Belle bête ! dit-il.

— Oui, répondit Clint en donnant une tape amicale sur l'encolure de la mule. Il peut être un peu difficile parfois, mais le plus souvent il est très doux.

— Et il est grand.

— Je l'ai appelé Montagne.

Clint entra dans l'enclos, et sella sa monture d'une main experte. Puis il glissa son fusil de chasse dans le holster en cuir attaché à la selle.

— Vous devriez peut-être retourner à votre voiture et apporter l'équipement dont vous aurez besoin.

Bolan s'exécuta avec empressement, le temps allait finir par manquer.

CHAPITRE XVII

— En route, fit le trappeur.

Bolan hocha la tête et lui emboîta le pas sur le sentier étroit qui menait au sommet de la montagne. Au rythme où ils allaient, Bolan calcula qu'il leur faudrait environ deux heures de marche avant d'arriver à destination. Il espérait que ce ne serait pas trop tard. Ce n'était pas tant la distance mais les difficultés du terrain qui les ralentissaient.

Le ciel était gris et, même si le soir approchait, la température était plus chaude. Bolan entendait les grondements d'un torrent en contrebas. La fonte des neiges avait commencé, annonçant la venue du printemps. Même si la température continuait à monter, Bolan sentait la fraîcheur de l'air dans ses narines, chaque fois qu'il respirait. L'oxygène se faisait rare, et il était souvent obligé de faire une pause pour reprendre son souffle. Il savait que l'exercice en altitude était épuisant pour cette raison et malgré son excellente condition physique il ne voulait pas succomber à un malaise. L'enjeu de cette expédition était trop important.

Au cours d'une de ses pauses, il demanda à Clint quelle distance ils avaient parcourue. Ce dernier déplia sa carte et répondit :

— Nous avons fait à peu près un kilomètre et demi, nous sommes là, au sommet de cette falaise.

— Alors à partir de maintenant, le terrain descend sans discontinuer, commenta Bolan sans dissimuler son soulagement.

— Oui, mais c'est le plus dur qui commence, répondit Clint. Monter, ça ne pose pas vraiment de problème, la difficulté, c'est de ne pas perdre l'équilibre ou de ne pas glisser en descendant. Le chemin va bientôt rétrécir de moitié, il faudra être particulièrement prudent, Cox.

Bolan hocha la tête, conscient des dangers qui l'attendaient en chemin.

— C'est bon, Clint, on peut repartir, je suis reposé.

Les deux hommes se remirent en route. Les vingt premières minutes de la descente se déroulèrent sans incident majeur. Mais

comme Clint l'avait promis, le sentier se faisait de plus en plus étroit. Ils étaient à mi-chemin quand Bolan s'approcha trop du bord et fit un faux pas. Le rocher et le sable s'effritaient sous son poids. Il eut le sentiment qu'il allait chuter dans le vide avant de glisser le long de la paroi. Mais au dernier moment, il agrippa un piton rocheux. Il faillit se luxer l'épaule, mais ce réflexe lui sauva la vie, l'empêchant de chuter au fond du ravin, cinq cents mètres plus bas.

— Tenez bon ! cria Clint.

Bolan n'avait pas l'intention de lâcher prise. Il enfonçait ses doigts entre les aspérités du roc et releva la tête. Il tirait sur son bras, pour se hisser sur le piton rocheux.

Ses biceps et les muscles des épaules le brûlaient atrocement. Mais il se figea quand il entendit un craquement sonore. Il sentait que sa position avait légèrement changé. Le roc cédait.

Bolan s'efforçait de voir ce qui se passait au-dessus de lui. Clint s'était muni d'une corde de vingt mètres de long. Il en attachait une extrémité au pommeau de la selle, faisait une boucle qu'il glissait dans un descendeur de type huit, puis lançait la corde par-dessus le rebord du précipice. Bolan agrippait toujours le rocher de la main gauche et de l'autre saisit la corde. Il l'entoura autour de son bras puis se laissa balancer dans le vide. Une fois qu'il eut les deux mains autour de la corde, il hocha la tête vers Clint qui donna une grande tape sur la croupe de sa mule. L'animal fit un écart avant de se mettre à tirer lentement, hissant Bolan jusqu'au bord du précipice où il se retrouva en sécurité.

— C'était pas une si mauvaise idée que ça de venir avec Montagne, hein ? fit Clint avec un large sourire.

— Ce n'est pas moi qui dirais le contraire, répliqua Bolan.

Après s'être libéré de la corde qui lui entourait le bras et avoir serré la main de Clint, Bolan alla donner une tape sur l'encolure de Montagne. Puis il sortit une poignée d'avoine du sac accroché à la selle pour l'offrir à l'animal.

Tandis que les deux hommes reprenaient leur périlleux voyage, Bolan songeait de nouveau à la description du château et de ses environs que lui avait fournie Clint. Un plan de bataille commençait à se former dans son esprit. Mais il ne pouvait pas arrêter un choix avant d'avoir vu l'objectif. S'il devait faire face à un nombre important de combattants, ses chances de retrouver Newbury vivante seraient maigres, d'autant plus qu'il n'avait pas eu le temps de s'armer de façon adéquate. Pas de lance-grenade, pas de C4. Bolan n'avait que son HK53, une carabine AR-15 et deux pistolets. Il avait aussi emporté les SSG 300 mais elles ne serviraient pas à grand-chose dans un combat

rapproché.

Le reste du voyage se déroula sans encombre. Le sentier finit par s'élargir pour déboucher sur un vaste plateau parsemé d'arbres isolés. Clint laissa Montagne attaché à un tronc. Il prit son fusil Savage Arms Magnum calibre 7 et des jumelles, puis fit signe à Bolan de le suivre. Ils s'enfoncèrent alors dans un bois plus dense, mais Bolan put apercevoir l'orée un peu plus loin. Clint lui donna l'ordre de se baisser et l'Exécuteur obéit. L'instant d'après, ils rampèrent à travers les buissons jusqu'au rebord d'un précipice à une centaine de mètres au-dessus du château.

Il était en partie dissimulé par la végétation. Les parois du ravin s'élevaient de part et d'autre comme des murailles. Clint tendit les jumelles à Bolan qui étudia le terrain.

— Ça m'a l'air plutôt calme, déclara-t-il.

Il rendit les jumelles à Clint pour qu'il jette un coup d'œil à son tour.

— Mais ça ne va pas rendre mon approche plus facile pour autant, ajouta-t-il. Vous voyez ces deux bâtiments, sur la gauche.

Clint hocha la tête.

— Je vous parie tout ce que vous voudrez que l'un d'eux abrite le dispositif de sécurité.

Clint lança un regard vers Bolan.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Les antennes et la parabole sur le bâtiment juste à côté du château. Ce n'est pas une antenne de télévision ordinaire, croyez-moi. C'est un équipement des plus sophistiqué. Je m'en suis moi-même servi dans le passé et j'en connais les capacités. Je ne serais pas étonné s'ils avaient déjà détecté notre présence.

— Alors comment allons-nous nous introduire dans le château ?

Bolan eut un demi-sourire.

— Nous ? Qui a parlé de nous, je crois que je vais y aller seul.

— Alors vous m'avez amené jusqu'ici uniquement pour jouer les guides touristiques. Pourquoi ? Vous pensez que je ne suis pas à la hauteur ?

— Avec tout le respect que je vous dois, Clint, il ne s'agit pas de vos compétences. Vous n'êtes pas en guerre contre ces gens et je ne veux pas vous faire risquer votre peau.

— Alors à quoi ça a servi ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— À quoi ça a servi que je sois un agent fédéral pendant toutes ces

années et que je consacre ma vie à mettre des criminels derrière les barreaux ? Tout ça pour que je reste dans mon coin quand il arrive quelque chose de vraiment grave. Je suis peut-être à la retraite, Cox, mais je ne suis pas complètement inepte. Et je ne suis sûrement pas infirme. Je ne pense pas avoir besoin de vous rappeler que la vie d'une jeune femme est en jeu. De plus, vous n'avez aucune idée de ce que vous allez affronter. Et avec tout le respect que je vous dois, mec, vous n'étiez pas encore né que je menais déjà ce genre d'opérations.

Bolan ne put s'empêcher de rire.

— Vous croyez ?

Après tout, Clint voulait seulement faire ce qu'il pensait être son devoir. Et il avait parfaitement le droit d'être de la partie s'il le désirait, puisque Bolan lui avait demandé de l'aide. Et visiblement le vieil homme ne faisait pas dans la demi-mesure.

— Alors, c'est tout ou rien ? demanda Bolan avec respect ?

— Tout ou rien.

— D'accord, on y va ensemble mais... on va faire les choses à ma façon.

Clint hocha la tête.

— Alors, quel est le plan ?

— Je pense pouvoir pénétrer dans ce périmètre sans être repéré.

L'Exécuteur avait beaucoup plus d'expérience que Clint dans ce domaine. Et même si le vieux policier à la retraite était un randonneur exceptionnel, il restait beaucoup plus âgé que Bolan. Il était préférable qu'il reste là si Bolan voulait progresser rapidement et en silence.

Bolan lui indiqua un rocher en surplomb, au nord.

— Vous voyez, là, depuis cette position vous pourrez facilement me couvrir.

— Dans quel but ?

— Au début, j'ai pensé frapper fort et en vitesse, puis dans la confusion, m'introduire dans la place et voir si je pourrais retrouver Newbury. Maintenant, je pense qu'il vaudrait mieux y aller subrepticement. Ce qui veut dire que j'aurai peut-être besoin de battre en retraite rapidement, et dans ce cas-là, il sera préférable que je sois couvert. Vous savez vous servir de ce fusil ?

— À l'armée, j'avais mon badge de tireur d'élite.

Les deux hommes rampèrent sous les buissons pour ne pas être repérés et retournèrent à la clairière. Bolan se défit de sa tenue de randonneur pour enfiler sa combinaison noire. Puis il se ceignit de sa ceinture militaire et mit le Desert Eagle .44 Magnum dans le holster. Le Beretta 93-R était confortablement logé sous son épaule. Il enfila

une cagoule et s'équipa également d'un couteau de combat Ka-Bar.

Enfin, il jeta le HK53 en travers de son dos.

— Je vais revenir le plus vite possible, dit-il.

— Soyez prudent, Cox.

— Mettez-vous en position, pour être prêt dès que j'entrerai, on ne sait jamais ce qui peut se passer.

Clint hocha la tête. Bolan vit toute la détermination dans son regard. Puis, il le salua et tourna les talons pour s'enfoncer dans les profondeurs du ravin. Les bois qui entouraient la propriété étaient plus épais sur le côté Ouest, ce fut donc le côté qu'il choisit pour approcher sans être vu. Il fallait rester vigilant, tout l'équipement de surveillance extrêmement sophistiqué qu'il avait repéré trahissait la présence d'une installation électronique de pointe.

Il lui fallut près de quarante minutes pour atteindre le périmètre. Il rampa sur les dix derniers mètres et observa son environnement immédiat. Tout était calme, paisible. C'était ce qui l'inquiétait. Au centre de cette toile dormait une araignée qui attendait de fondre sur sa proie.

Bolan approchait de l'objectif. Tous ses sens étaient en alerte, prêts à entendre à tout moment des cris s'élever dans les bois et à voir toute une armée d'écolos hystériques du F.L.T., armés de pistolets-mitrailleurs sortir de l'ombre en chargeant. Mais personne n'apparaissait. Bolan atteignit la maison et s'adossa à la haie haute de deux mètres devant la façade. Il commençait à se demander s'il n'était pas en train de tomber dans un piège. De toute manière, il n'avait pas le temps de s'inquiéter, les souffrances de Sandra Newbury et le destin qui l'attendait le contraignaient à passer à l'action sans plus tarder.

Assis derrière son bureau, Percy Jeter entendit qu'on frappait à la porte. Il releva la tête.

Il reconnut le directeur des opérations, Gabriel Mixon, qui entrait dans la pièce. Grand et musclé, il était taillé comme un Marine, avec une coupe en brosse. Alors qu'il était instructeur, Mixon s'était fait renvoyer de la marine, plus précisément des nageurs de combat, parce qu'il avait tabassé un de ses élèves récalcitrants, le laissant pour mort. La cour martiale avait décidé qu'il serait chassé des forces armées pour mauvaise conduite. Toutefois, il n'avait pas été condamné à la prison, parce que le tribunal avait reconnu qu'il avait été provoqué par la victime.

Les parents de Mixon avaient été autrefois des militants écologistes et des sympathisants du F.L.T. Ils avaient toujours protégé

l'environnement par tous les moyens à leur disposition. À cause de leurs opinions radicales, ils avaient fini par se faire tuer. Ils étaient en train de poser une bombe dans le laboratoire d'une université où travaillaient des spécialistes de physique nucléaire. Les explosifs leur avaient sauté au visage.

Mixon, ivre de rage, était devenu une légende vivante dans la communauté des éco-terroristes, surtout en raison de son audace dans le choix de ses cibles et de sa brutalité.

— J'ai l'impression que vous aviez raison, dit Mixon.

— À quel propos ?

— Nos sentinelles nous ont envoyé un signal d'alarme. Je crois que Mathew Cox est en train d'essayer de pénétrer dans le périmètre.

— Il est sûrement venu au secours de cette femme, répondit Jeter. Faites venir Kellogg immédiatement. Et pour l'amour du Ciel, débrouillez-vous comme vous voudrez mais ne laissez pas ce cinglé de Cox mettre un pied dans la maison.

— À vos ordres, fit Mixon avant de faire volte-face et de quitter la pièce.

Tout ce qu'il lui fallait ! Cet emmerdeur de Cox était vraiment une épine dans le pied. Pourquoi donc n'était-il pas resté à Timber Vale ? On lui aurait réglé son compte en vitesse. Mieux valait ne pas trop s'en inquiéter. Mixon était à la tête d'une troupe compétente et il était impossible que Cox vienne affronter quarante soldats surentraînés et sorte vivant de cette bataille. Il avait eu de la chance quand le premier commando lui était tombé dessus, mais rien de plus. Visiblement ils l'avaient sous-estimé ce jour-là. On lui avait rapporté qu'ils n'avaient pas pu se défendre, parce que Cox leur avait monté une embuscade avec des explosifs et des grenades. Quant au deuxième affrontement, il ne comptait pas puisqu'ils s'étaient retrouvés à un contre un face à Gowan et ses hommes de main.

Mais cette fois ce serait différent, se promit Jeter.

Oui, le jour de la victoire totale s'était levé.

CHAPITRE XVIII

Tout était si calme que Mack Bolan comprit que l'ennemi avait détecté sa présence. Son instinct lui disait de battre en retraite. Mais s'il partait maintenant, la situation ne ferait qu'empirer et Sandra Newbury risquait d'être exécutée. Elle avait risqué sa peau pour faire arrêter un flic corrompu, il était hors de question de l'abandonner, et Bolan restait fidèle à son credo militaire : on ne laisse personne sur le terrain.

La porte principale du château était verrouillée. Bolan fit le tour de la bâtisse et remarqua une fenêtre entrouverte à deux mètres au-dessus de sa tête. Il trouva suffisamment de prises sur la façade de pierre pour l'escalader jusqu'à cette ouverture. Il repoussa la fenêtre et regarda à l'intérieur. Puis il se glissa dans le cadre et sauta à terre. La pièce était plongée dans le noir. Il referma la fenêtre derrière lui. Pourquoi alerter une sentinelle alors qu'il avait encore l'avantage de la surprise ?

Bolan attendit que ses yeux se soient habitués à l'obscurité avant de traverser la salle vers la porte à l'autre extrémité. Il l'ouvrit juste assez pour voir un grand couloir avec des portes de chaque côté. Sans doute des chambres pour les invités, même si le mobilier de la pièce dans laquelle il se trouvait évoquait plutôt un salon. Il sortit la tête par l'embrasure de la porte, regarda à droite et à gauche, puis il s'aventura dans le couloir en refermant la porte derrière lui.

Il n'entendit pas de signal d'alarme et ne vit pas de sentinelles surgir des alcôves et des ombres pour se ruer vers lui. C'était comme si l'endroit était déserté, et Bolan comprit à ce moment-là que l'ennemi l'attendait. Il avait connu trop de situations semblables pour ne pas voir qu'il s'agissait d'un piège. Mais il avait encore l'avantage de la surprise. Car s'ils le guettaient, tapis dans le noir, ils ne savaient pas que lui aussi était prêt à les accueillir.

L'attaque survint au moment où il s'y attendait le plus. Comme il arrivait au bout du couloir, une douzaine d'écolos pénétraient dans le château par la porte principale de l'aile opposée. Le couloir débouchait sur une vaste salle, où les meubles étaient disposés en demi-cercle. Au-delà, un double escalier menait jusqu'au balcon du

premier étage. Si l'ennemi avait disposé ses hommes juste au-dessus de l'endroit où se trouvait Bolan, il aurait été pris en tenaille entre les tirs venant de l'étage supérieur et le groupe montant à l'assaut par la porte principale. Au lieu de ça, ils lui fournissaient un moyen de battre en retraite et de quoi se protéger.

Bolan profita de cette erreur et se mit en position à genoux derrière un canapé en cuir. Il pointa le canon de son HK53 vers les tueurs qui déboulaient en courant. Il lâcha plusieurs rafales à courtes intervalles. L'arme cracha des flammes, tandis que Bolan supprimait ses agresseurs avec la détermination et la précision qui lui avaient valu son surnom. Les écolos-terroristes comprirent immédiatement que ce ne serait pas aussi facile qu'ils l'avaient pensé. La plupart se mirent à couvert derrière des battants de porte ou plongèrent à terre.

Deux des hommes attendirent une seconde de trop. Le premier prit une rafale de trois balles à haute vélocité en pleine poitrine, qui le projeta contre le mur ; il glissa au sol en laissant une longue traînée rouge derrière lui. Le deuxième reçut une balle sous l'œil gauche. La pression fit sortir le globe de son orbite et lui fractura le crâne. Il fit un tour sur lui-même avant de se cogner au mur et de s'affaler sur le dos.

Bolan en cloua un troisième au sol avec une balle en plein ventre. L'autre laissa tomber son arme, puis baissa la tête pour voir une fontaine de sang sortir de ses entrailles. Il agrippait son estomac déchiré dans ses mains, puis tomba à genoux. Il était mort avant que son visage ne heurte le plancher verni.

Sandra Newbury se réveilla au bruit des coups de feu.

Elle crut au début qu'elle avait rêvé, mais la fusillade repartait de plus belle. Des détonations immédiatement reconnaissables d'armes automatiques. Elle sentit soudain l'espoir renaître en elle, il n'y avait aucun doute dans son esprit que Mathew Cox était à l'origine du fracas au-dessus de sa tête. Jusque-là, elle avait été enveloppée par le silence, mais elle percevait maintenant des pas, on courait dans tous les sens dans les étages, on criait des ordres, et à chaque cri répondait le bruit des armes.

La jeune femme regarda le sol à la recherche d'un outil qui l'aiderait à briser ses liens. En vain. Il n'y avait autour d'elle que de la terre battue et de la poussière. Il fallait déjà couper le cuir épais à l'intérieur de ses fers. Elle songea à se servir de ses dents mais comprit très vite que c'était sans espoir. Elle changea de position sur son banc de béton et sentit comme une pointe qui s'enfonçait dans sa fesse gauche. Elle poussa un petit cri de douleur puis tâtonna pour voir ce

qui lui avait fait mal. Le matelas extrêmement fin que lui avaient donné ses geôliers avait été troué par une aspérité du béton. C'était assez acéré pour avoir transpercé un matelas en nylon. Newbury sourit. La chance tournait peut-être. Elle s'assit sur le banc et, avec une énergie recouvrée, s'efforça d'user ses liens de cuir contre cette aspérité en remuant les jambes.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Kellogg quand il entra dans le bureau de Jeter, escorté par Mixon.

— Vous voulez savoir ce qui se passe ? Je vais vous le montrer, moi, répondit Jeter, hors de lui.

Jeter se tourna dans son fauteuil et appuya sur une commande à distance. Les étagères derrière son bureau disparurent pour révéler une dizaine d'écrans de télévision depuis lesquels on surveillait les activités dans les principales pièces du château. Sur trois d'entre eux, on pouvait assister au combat entre Cox et les commandos du F.L.T.

— Notre ami Cox est en train de mettre en pièces nos hommes ! hurla Jeter, excédé. Quand je pense que ce salaud a eu l'audace de venir jusqu'ici ! Vous aviez promis qu'il ne mettrait pas les pieds dans notre château ! Vous avez juré qu'il ne savait rien de notre quartier général !

— Mais c'est vrai ! Je ne lui ai rien dit ! Rien du tout ! fit Kellogg.

— Et alors qu'est-ce qu'il fout là, hein, Jefferson ?

Jeter baissa la voix pour ajouter :

— Les membres du comité vont arriver d'ici une heure. Vous pouvez prier pour qu'il échoue dans ce qu'il est venu faire ici, sinon, c'est vous qui en répondrez devant le comité.

Kellogg allait riposter, quand il s'interrompit pour se pencher vers un écran représentant une des caves du château du F.L.T. L'image était plus sombre que les autres, mais Kellogg parvint à voir Newbury qui produisait des efforts considérables pour se libérer de ses liens.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique ? demanda-t-il.

Il se retourna et se dirigea vers la porte.

— Elle est en train de mijoter quelque chose, ajouta-t-il, je vais la sortir de là avant que Cox ne la trouve.

— Pas question ! s'exclama Jeter.

Il plongea la main dans le tiroir de son bureau et en sortit un pistolet de 9 mm.

— Vous allez rester ici, dit-il. Gabriel, prenez l'arme de M. Kellogg.

Mixon hochâ la tête et se dirigea vers Kellogg. L'agent du F.B.I. se mit en garde, prêt à engager le combat, mais Mixon avait plus d'expérience et d'entraînement. Il envoya un coup de pied qui atteignit Kellogg en haut de la cuisse, puis il suivit avec un crochet surpuissant à la mâchoire. On entendit un craquement sec et Kellogg s'effondra sur le sol. Mixon se pencha, confisqua l'arme de Kellogg, puis le souleva par les revers de sa veste pour le repousser dans un fauteuil. Il tendit le pistolet à Jeter.

— Merci Gabriel, fit ce dernier avec un sourire carnassier. Et maintenant, si vous aviez l'amabilité de vous occuper de l'agent Newbury... nous allons vous attendre ici.

Mixon hochâ la tête, tourna les talons, puis quitta la pièce.

Kellogg marmonna entre ses dents serrées :

— Nous avons un accord, Jeter, espèce de salaud ! Vous m'aviez promis que je pourrais partir d'ici avec mon argent. Vous m'avez donné votre parole.

— Je suis vraiment désolé de vous avoir déçu, Jefferson, répondit Jeter. Mais tout a changé depuis que vous avez mené Cox jusqu'ici. Nous pensions bien qu'il allait finir par se montrer, évidemment, mais son arrivée prématurée va causer des dépenses et des ennuis considérables à l'organisation. Nous allons malheureusement avoir besoin de l'argent qu'on vous avait promis pour remplacer les hommes qu'ü est en train de tuer en ce moment même.

*

* *

Mack Bolan sortit le chargeur du HK53 et le remplaça par un plein, tout en continuant son ascension de l'escalier. Il était encore poursuivi par une demi-douzaine de soldats qui avançaient prudemment dans le hall. Aucun d'entre eux n'était assez fanatique pour se ruer à l'assaut sans se soucier de sa sécurité personnelle.

En arrivant en haut des marches, Bolan lâcha une rafale vers le hall pour les obliger à rester à couvert. Puis le Guerrier décrocha. Il ouvrit d'un violent coup de pied la première porte qui se présenta à lui. Il entra en roulant sur une épaule et se réceptionna sur un genou. Il balaya la pièce avec le canon de son HK53 mais ne trouva pas de présence hostile. C'était une chambre à coucher, vide, silencieuse.

Bolan repartit immédiatement et entendit le bruit de bottes remontant l'escalier. Il comprit qu'il était impossible de faire une recherche dans toutes les pièces avec l'ennemi à ses trousses. D'autant plus que des renforts allaient certainement arriver d'une minute à l'autre. Il fallait trouver une autre solution. Quelqu'un devait savoir où

Newbury était retenue prisonnière.

Les ennemis se rapprochaient. Bolan aperçut alors au bout du couloir une fenêtre qui lui donna une idée. Il se rua vers la porte suivante et la défonça, puis il fit de même avec la troisième puis la quatrième jusqu'à ce qu'elles soient toutes béantes. Puis il alla à la fenêtre, l'ouvrit et vit un rebord d'environ trente centimètres qui faisait tout le tour du château. L'Exécuteur jeta un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne l'avait vu. Il sauta hors de la fenêtre sur le rebord et referma derrière lui. Il s'accroupit et attendit patiemment. Si son plan marchait, les terroristes verraient toutes les portes ouvertes en arrivant à l'étage et décideraient que Bolan les avait déjà toutes fouillées. Ils continueraient alors leur chemin jusqu'aux étages supérieurs en ne laissant qu'une ou deux sentinelles dans le couloir, au cas où il reviendrait sur ses pas.

Un silence de mort régnait à l'extérieur. On n'entendait pas un bruit, à l'exception de quelques chants d'oiseaux. Bolan respirait lentement et profondément pour se détendre et contrôler son adrénaline. Une minute s'écoula, puis deux. Finalement il entendit des voix près de la fenêtre. L'Exécuteur était aux aguets. Il se préparait à riposter si l'ennemi ne se laissait pas prendre par sa ruse. Il voyait des ombres se dessiner sur le carreau.

Puis les voix se firent plus faibles, Bolan attendit encore une minute pleine avant d'oser regarder par-dessus le rebord. Alors, avec une extrême prudence, il ouvrit la fenêtre jusqu'à ce qu'il voie ce qu'il cherchait. Il ne s'était pas trompé, ils avaient bien laissé deux sentinelles au cas où il reviendrait par-là. Il repoussa la fenêtre, monta sur le rebord et, accroupi, tendit ses muscles, prêt à bondir. Les deux hommes discutaient en lui tournant le dos, ils surveillaient le couloir. Bolan plongea, et les heurta de plein fouet. Les deux hommes tombèrent à terre. Bolan retomba sur ses pieds, et se jeta sur le premier comme un léopard sur sa proie. Il envoya un violent coup de poing dans la nuque de la sentinelle. Le direct du droit fit perdre connaissance au malheureux, et il s'effondra comme une masse.

La deuxième sentinelle parvint à se relever avant que Bolan n'ait le temps de sortir le Beretta de son holster. Alors, le Guerrier lui enserra la gorge avec son avant-bras, puis il le tira en arrière, lui faisant perdre l'équilibre. Bolan l'avait immobilisé dans cette position, il pouvait l'étouffer rien qu'en fermant le poing.

Il appuya le canon de son Beretta contre l'oreille du garde.

— Pas un mot, pas un bruit et n'essaye pas de résister. La femme, l'agent du F.B.I. que Kellogg a amenée ici. Tu sais où elle est ?

L'autre émit un grognement suivi d'un hochement de tête, mais il n'arrivait pas à parler.

— Bien. Elle est en haut ?

Il secoua la tête cette fois.

— Où est-elle ?

Le prisonnier désigna les étages inférieurs. Bolan réfléchit un instant et conclut qu'il lui disait sûrement la vérité. Il lui donna un léger coup dans le dos avec le canon de son pistolet et ordonna :

— Allez, on y va !

La sentinelle mena l'Exécuteur dans les profondeurs du château, jusqu'à une alcôve, et s'arrêta devant une lourde porte de bois. Bolan lui fit signe de l'ouvrir. Dès que ce fut fait, il l'assomma avec la crosse de son arme. Le garde tomba à terre comme une pierre. La porte tourna sur ses gonds, révélant une pièce au bout de laquelle se trouvait une deuxième porte, en métal cette fois. Une odeur de moisi et de renfermé régnait sur l'atmosphère. Il entra prudemment et vit à ce moment-là un escalier de bois qui s'enfonçait dans les profondeurs du sol.

— Cox ? appela une faible voix.

— Oui, c'est moi, répondit Bolan.

— Enfin, fit Sandra Newbury.

Sa voix avait repris de l'assurance et elle ajouta :

— Vous avez mis le temps !

Bolan ne put s'empêcher de sourire.

Il commençait juste à trancher ses liens quand un bruit en haut des marches les fit sursauter.

CHAPITRE XIX

La silhouette d'un homme seul en haut des marches attira leur attention. La lumière venant du rez-de-chaussée se reflétait sur le canon de son pistolet.

— Bienvenue, Cox, il y avait longtemps que je désirais vous rencontrer.

Il descendit les marches en les tenant toujours en respect avec son arme.

— Oui, j'en suis sûr, répondit Bolan.

Il se mit devant Sandra Newbury et retira subrepticement le Desert Eagle de son holster. Elle remarqua son manège et, profitant de l'obscurité, se saisit discrètement de l'arme. Bolan savait que le terroriste n'avait pas eu le temps de s'habituer à la pénombre et n'avait pas pu voir la manœuvre.

— J'imagine que vous êtes à la tête de cette petite équipe, dit Bolan.

— On peut considérer les choses comme ça, répondit-il. Je suis Gabriel Mixon, responsable de la formation et de l'entraînement de cette unité.

— Je sais qui vous êtes, fit Bolan en plissant le front, vous vous êtes taillé une sacrée réputation d'écolo-terroriste.

— Ah bon, je suis célèbre ?

Bolan lui adressa un sourire méprisant.

— En quelque sorte, puisque vous êtes sur la liste des personnes les plus recherchées dans une bonne dizaine de pays.

— Faites bien attention, Cox, je ne voudrais pas que mes bienfaiteurs l'apprennent, ils n'aiment pas la publicité.

— Ça m'est égal. À partir d'aujourd'hui, il n'y aura plus d'opérations.

Mixon arriva en bas de l'escalier et s'immobilisa. Bolan ne pouvait pas être sûr que Newbury l'avait dans sa ligne de mire. En même temps, il était bien obligé de lui faire confiance. Il arrivait qu'un soldat doive confier sa vie à un camarade de combat, ce n'était pas

facile, mais c'était inévitable.

— Je crois que vous vous trompez, Cox, nos opérations ne font que commencer. L'attaque sur le terrain d'aviation de Kingsley n'était qu'un début.

— C'est vous qui faites erreur, rétorqua Bolan, d'ici une heure cet endroit va grouiller de policiers et de soldats, le F.L.T. est fini.

— Ça m'étonnerait, répondit Mixon en ricanant. Vous voyez, j'en ai beaucoup appris sur votre façon d'agir. S'il y a une chose que j'ai saisie en vous observant, c'est que vous êtes comme moi.

— Vous n'avez rien en commun, espèce de salaud, s'exclama Newbury.

Mixon la fusilla du regard, puis répondit :

— Ce que je voulais dire, c'est que nous aimons agir seuls. C'est ce qui me fait penser qu'il n'a pas fait appel à des renforts. Je me suis bien demandé pourquoi il est venu jusqu'ici, au lieu de nous repérer et d'ameuter l'artillerie lourde, et puis j'ai compris. Il voulait sauver cette pauvre femme sans défense, l'arracher à nos griffes. Comme c'est émouvant !

Mixon éclata de rire avant d'ajouter :

— Mais avant que je m'occupe d'elle, elle va vous regarder mourir.

L'Exécuteur s'attendait à la détonation du Desert Eagle. Il ne broncha pas même pas quand Newbury appuya sur la détente. Le bruit fut assourdissant. Et Newbury était si près de lui qu'il avait senti la chaleur de l'arme. La balle atteignit Mixon en pleine poitrine. Il laissa tomber le pistolet et fut soulevé par l'impact. Sa tête retomba sur le sol de béton avec un bruit sec, il ne formait plus qu'une masse inerte au pied de l'escalier.

— Vous avez mis le temps, dit Bolan.

À son tour, Sandra ne put s'empêcher de sourire, en baissant le canon encore fumant de son pistolet.

Ils entendirent des pas au-dessus de leurs têtes.

— Vous avez un plan pour sortir d'ici ? demanda la jeune femme.

— Oui, mais il y a encore un petit détail à régler.

— Lequel ?

— Kellogg, répondit l'Exécuteur.

Jeter observait la scène qui se déroulait dans la cave avec une rage impuissante. Une vague culpabilité lui serra le cœur, quand il vit Mixon abattu devant ses yeux, puis quand il regarda Bolan en train de

libérer Newbury. Maintenant qu'ils s'étaient évadés, il serait impossible de les rattraper, il le savait. Il pouvait tout juste espérer que ses hommes retiennent Cox assez longtemps pour prendre la fuite à bord de son hélicoptère. Jeter regarda sa montre et se rendit compte que le président du comité devait arriver d'ici un quart d'heure.

— On dirait que ça ne se passe pas exactement comme vous l'aviez prévu, fit Kellogg.

Jeter était bien obligé de reconnaître qu'il avait raison. Ce Mathew Cox venait de le priver de sa dernière chance d'obtenir un siège au sein du comité. Les autres membres ne confirmeraient jamais sa nomination à moins qu'il puisse tourner cette situation à son avantage. Peut-être trouver une autre base pour mener les opérations ? Rassembler les derniers membres de son équipe et mener une attaque sur Timber Vale ?

— Et maintenant, il va se lancer à vos trousses, ajouta Kellogg avec un sourire en coin.

Jeter se leva d'un bond, fit un demi-tour sur lui-même en pointant un pistolet vers la tête de Kellogg.

— Ferme ta gueule, petite merde ! J'en ai marre de t'entendre pleurnicher. Tu n'es qu'un insecte !

— Allez-y, tuez-moi, Percy. Appuyez sur la détente et vous aurez perdu la seule chance de vous en sortir vivant.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Vous pensez que je suis venu ici sans avoir de moyen de repartir ? Vous pensez que je suis bête à ce point-là ?

— Tu mens.

— C'est comme vous voulez. Mais écoutez-moi bien, Percy. Seul contre Cox, vous n'avez aucune chance. Vous n'êtes pas préparé à ce genre de choses. Mixon est mort et je suis prêt à oublier votre petite trahison. Réfléchissez bien, Percy. Il ne vous reste que moi.

Jeter n'aimait pas se l'avouer, mais il savait que Kellogg disait la vérité. Il n'avait que peu de chances de s'échapper en hélicoptère avant que Cox ne le rattrape. Son unité n'avait pas pu l'arrêter et maintenant que Newbury était libre et Mixon mort, c'était une tâche quasiment impossible. Sans parler du fait que la police et l'armée allaient débarquer d'une minute à l'autre.

— D'accord, Jefferson, conclut Jeter. Mais n'essaye pas de me doubler, ou je te tue. Tu m'entends ?

Kellogg hocha la tête et se leva.

— Est-ce que je pourrais récupérer mon arme maintenant ?

Jeter lui lança un regard incrédule, Kellogg décida de ne pas

insister. Il tourna les talons et fit signe à Jeter de le suivre. Celui-ci restait à distance respectable, tandis qu'ils empruntaient l'escalier pour quitter le troisième étage. Il se demandait ce que Kellogg avait bien pu préparer pour prendre la fuite, mais il songeait que ce n'était pas le moment de se mettre à bavarder. Il avait dû planquer une moto ou un Quad quelque part. Une fois qu'il lui aurait montré où se trouvait son véhicule, il l'abattrait et repartirait tout seul. Il pourrait toujours se diriger vers la ville la plus proche et de là disparaître complètement.

Comme ils approchaient du rez-de-chaussée, les bruits de la bataille se faisaient plus intenses.

Bolan et Newbury se dirigèrent vers le rez-de-chaussée et se saisirent des SMG des sentinelles. Puis ils prirent position de part et d'autre du hall à l'instant où une demi-douzaine de gardes se présentait en haut de l'escalier. Bolan aurait préféré avoir la position dominante, mais ils avaient au moins l'avantage de la surprise. Bolan leva le bras pour faire comprendre à Newbury qu'elle ne devait pas tirer avant le signal. Elle comprit immédiatement le message.

Bolan trancha l'air de la main et ils ouvrirent le feu. Les premiers soldats tombèrent sous les balles de Bolan. Le MPi 69 toussotait dans son poing, tandis qu'une pluie de balles de 9 mm s'abattait sur la troupe des ennemis. Le sang jaillissait de partout tandis qu'ils dévalaient les marches, déchiquetés par le plomb.

Les autres tueurs restèrent interdits devant le spectacle de leurs camarades fauchés par les balles. Bolan comprit que les membres du F.L.T. n'avaient pas l'habitude de faire face à des adversaires qui ripostaient.

La jeune femme neutralisa les quatre autres tireurs avec une précision diabolique. Le premier reçut une rafale en travers de la poitrine, qui le projeta contre le mur. Deux autres tombèrent, le thorax perforé, et le dernier fut atteint d'une balle à la tête. Son corps se raidit, puis il tomba, comme au ralenti. Il heurta les marches avec un bruit sourd, tandis que l'écho des derniers coups de feu se taisait.

— La voie est libre ? demanda l'agent du F.B.I.

— Affirmatif, répondit Bolan.

L'Exécuteur se releva et sprinta jusqu'à la position de Newbury.

— Il faut que vous sortiez d'ici.

— Et vous ? demanda-t-elle.

— Je vous ai déjà dit que je voulais finir le boulot, en ce qui concerne Kellogg.

— Kellogg, c'est mon problème, répondit-elle. Tant qu'il est en vie, il est de mon devoir de le faire arrêter. Il a trahi beaucoup de gens, sans parler de l'honneur du F.B.I. Je vais faire tout ce qui est possible pour le traîner devant la justice.

— Je vous promets que c'est ce qui va se passer. Mais laissez-moi faire pour le moment. En plus, on aura besoin de vous pour rassembler les preuves contre lui.

Newbury le regarda droit dans les yeux et, après quelques secondes, demanda :

— Promettez-moi de le prendre vivant.

— Sandra, je ne...

— Promettez-le-moi. Sinon, je ne pars pas.

— C'est d'accord, je ferai tout mon possible.

L'agent du F.B.I. hocha la tête, tourna les talons et se dirigea vers la sortie.

Don Clint était assis sur la crête et regardait, impuissant, le drame qui se déroulait sous ses yeux.

Il avait vu, à travers ses jumelles, Cox pénétrer dans la maison. Et immédiatement après, une troupe de gardes armés venant du bois qui le suivaient. Il n'avait rien fait. Après tout, il avait donné sa parole à Cox qu'il resterait là et qu'il attendrait de couvrir sa retraite quand il ressortirait du château.

Il entendait les détonations des armes automatiques dans le lointain.

Finalement, il n'y tint plus. Il avait donné sa parole, mais il ne pouvait pas rester là à ne rien faire, pendant que Cox s'en prenait à lui tout seul à une bande de prédateurs et de flics corrompus.

Il descendit dans le vallon en un temps record pour un homme de son âge. Il arriva à l'orée du bois et s'accroupit au milieu des herbes hautes. Droit devant lui, se dressait la petite dépendance qui, selon Cox, abritait les systèmes de sécurité. Clint resta à observer les environs pendant quelques instants et ne détecta aucune activité. Il décida alors d'avancer jusqu'à la porte du bâtiment. Il tendit le bras et tourna la poignée. Le battant s'ouvrait vers l'extérieur malheureusement. Ça ne facilitait pas sa tâche pour prendre les occupants par surprise.

Clint compta jusqu'à trois puis se rua à l'intérieur. Un homme assis sur une chaise surveillait tout un alignement d'écrans de télévision, et lui tournait le dos. Quel imbécile, songea Clint. Et avant même que l'inconnu ait le temps de réagir, il l'assomma avec la crosse

de son fusil.

Tandis qu'il essayait de s'évader avec Jeter qui le menaçait de son pistolet, Kellogg songeait qu'il choisissait décidément très mal ses alliés. Il n'avait jamais aimé Percy Jeter mais il se disait qu'entre les gorilles de Gowan et les terroristes du F.L.T., ces derniers représentaient le moindre mal. Visiblement, il s'était encore trompé.

Comme ils atteignaient le premier étage, ils rencontrèrent un détachement de forces du F.L.T., regroupés autour de leur chef.

— Que se passe-t-il ? demanda Jeter.

— Nous attendons les ordres du capitaine Mixon.

— Mixon est mort. À partir de maintenant, c'est vous qui êtes responsable, aboya Jeter. Établissez un périmètre de sécurité et tuez les premiers intrus que vous croiserez. J'ai besoin de deux ou trois d'entre vous pour nous escorter jusqu'aux véhicules de secours qui nous attendent à l'extérieur. Lorsque vous aurez neutralisé l'ennemi, vous attendrez l'arrivée des membres du comité.

— Compris, répondit le chef du groupe en faisant signe à deux membres de son escouade, un homme et une femme, de suivre Jeter et Kellogg.

Plus aucune chance de se débarrasser de Jeter, songea Kellogg. Il réfléchit aux possibilités qui s'offraient à lui : s'il fallait agir, ce serait...

Maintenant !

L'agent du F.B.I. s'approcha de la jeune femme qui tenait son arme négligemment, le canon pointé vers le sol. En moins d'une seconde il la ceintura, la fit pivoter et exécuta une parfaite prise de judo, la projetant contre l'officier. Kellogg tourna alors son arme vers les quatre autres membres du F.L.T., appuya sur la détente de l'arme prise à la jeune femme et balaya tout le périmètre. Des jets de sang chaud aspergèrent ses vêtements et les murs tout autour de lui. Il tirait à bout portant avec le MP-5, les balles de 9 mm déchiraient les organes des éco-terroristes et les éparpillaient dans toutes les directions. Kellogg poussait des hurlements de bête.

Puis il arrêta de tirer, et il rechercha Jeter au milieu des corps inertes des militants. Il avança et donna un coup de pied dans la tête à moitié fracassée de la femme terroriste.

Puis il pointa le canon encore fumant du MP-5 à quelques centimètres à peine du visage de Jeter. Le leader du F.L.T. cherchait désespérément à agripper le pistolet qu'il avait laissé tomber dans la fusillade, mais il avait glissé hors de portée sur le parquet ciré. Jeter

regardait Kellogg dans les yeux avec une expression de pure haine. Ce dernier souriait.

— Alors, Percy, on dirait que la chance a tourné.

— Vas-y, fais ce que t'as à faire.

— Avec plaisir, répondit Kellogg en appuyant sur la détente.

CHAPITRE XX

Bolan s'assura que Newbury avait bien quitté le bâtiment et se mit à la recherche de Kellogg.

Trois gardes apparurent au bout du couloir et se mirent en position pour faire feu le long de chaque mur. Bolan s'agenouilla et lâcha une rafale, une des balles atteignit une femme à l'épaule. Elle virevolta sur elle-même, fut projetée contre une porte et laissa tomber son arme. Un cri de douleur lui échappa. Bolan avait déjà repéré sa prochaine victime. Il était la cible d'un feu nourri et sentait le souffle des balles tout près de son visage. Son instinct lui disait qu'il fallait rouler sur le côté, il obéit à cette voix intérieure, et une balle l'effleura à la hanche. Une seconde de plus, il l'aurait prise en plein dans l'abdomen.

Bolan avait à peine achevé son mouvement qu'il appuya sur la détente de son MPi69. Un autre terroriste succomba. Les balles de 9 mm lui broyèrent la poitrine et l'estomac, le projetant sur le dos, les bras en croix.

Ce spectacle macabre auquel répondaient les hurlements de douleur de la jeune femme blessée avait dû déstabiliser le dernier combattant qui s'était mis à tirer n'importe où. L'Exécuteur mit à profit cet avantage et lui fit exploser la boîte crânienne. Son corps sans tête s'écroula sur le sol.

L'Exécuteur se releva et sprinta vers la femme blessée qui essayait d'attraper son arme d'une main tout en couvrant sa blessure de l'autre. Il arriva à temps pour éloigner le fusil-mitrailleur d'un coup de pied. Il hésitait à continuer son chemin mais, finalement, s'agenouilla à ses côtés. Il lui prit le poignet, souleva son avant-bras et vit un torrent de sang qui s'échappait de la plaie.

— La clavicule est cassée et la veine tranchée, dit Bolan.

Il la regarda droit dans les yeux. Elle essayait de préserver une attitude hautaine, mais Bolan voyait que sous ce masque, elle avait envie de fondre en larmes. Visiblement, elle n'avait encore jamais été blessée par balle, et il était presque certain qu'elle n'avait jamais tué personne. Elle n'en était pas moins dangereuse. Bolan songeait quelle

ne devait pas avoir plus de dix-neuf ou vingt ans. Il n'y avait pas longtemps qu'elle jouait les terroristes.

— Laissez-moi tranquille, dit-elle entre ses dents serrées.

— Si je te laisse tranquille, ma petite, tu vas mourir des conséquences de ton hémorragie, répondit sèchement Bolan.

Le Guerrier sortit un pansement de sa ceinture et l'appuya sur l'épaule de sa victime avec douceur, puis lui prit la main et lui expliqua qu'elle devait maintenir son pansement en position pour arrêter l'écoulement du sang.

— Pourquoi est-ce que vous m'aidez ? demanda-t-elle.

— Parce que je ne suis pas un animal, répondit Bolan. C'est ce qui fait la différence entre les bêtes et les êtres humains, la compassion.

Puis il se releva et se remit à la recherche de Kellogg, laissant la jeune femme stupéfaite.

Sandra Newbury sortit par la porte du château, mais elle avait à peine fait quelques mètres qu'un commando de terroristes ouvrit le feu sur elle. Elle se réfugia derrière un gros poteau de bois derrière les buissons qui entouraient la véranda. Grâce à son excellente condition physique, elle se mouvait avec une extrême agilité.

Elle se colla derrière le poteau, les genoux sous le menton, et, le canon de son MP-5 pointé vers le ciel, elle attendit. La plupart des balles tirées dans sa direction s'enfonçaient dans le bois et chaque fois elle en sentait l'impact. À ce rythme, les tueurs allaient réduire le poteau à la taille d'un cure-dents. Toutes les deux minutes, elle remarquait qu'une des armes se taisait pendant que le servant changeait le chargeur. Puis la fusillade reprenait de plus belle.

Il lui était impossible de bouger sans se faire faucher par une pluie de projectiles. Mais, soudain, Newbury crut reconnaître les détonations d'un fusil à longue portée. Le feu des armes automatiques devenait moins intense. Un autre coup de feu isolé, puis un autre.

Newbury attendit encore un moment. On ne lui tirait plus dessus. Les ennemis avaient choisi une autre cible.

Elle compta jusqu'à cinq, reprit son souffle et quitta son abri en courant, s'éloignant de la source des coups de feu à toutes jambes.

Elle aperçut alors un bâtiment allongé, large d'une vingtaine de mètres. Des nuages de poussière se soulevèrent à ses pieds tandis qu'un dernier tireur essayait de l'atteindre pendant qu'elle courait vers cette construction.

Elle contourna le bâtiment et s'engouffra par une porte entrouverte, l'arme à la main. Seuls le silence et une odeur

épouvantable l'accueillirent. Elle se rendit compte avec horreur qu'elle avait pris d'assaut des latrines.

Elle se dirigea vers une fenêtre. Là, elle jouissait d'une vue d'ensemble qui lui permettrait de localiser les tueurs. Quelques éclairs à l'est à l'orée de la forêt trahissaient leur position. Newbury vit qu'on tirait trois coups de feu depuis la fenêtre d'une autre dépendance. Elle ne savait pas qui était son ange gardien, ça ne pouvait pas être Cox, mais il était temps de lui rendre service en retour. Newbury posa son MP-5 sur le rebord de la fenêtre et aspergea l'orée du bois.

Elle attendit quelques secondes, elle sentait les battements de son cœur reprendre un rythme plus normal. Elle restait concentrée sur le bois, mais aucun danger ne se présentait. Elle savait que les terroristes pouvaient se mettre en embuscade et attendre aussi longtemps que ça leur plairait. Les minutes s'écoulaient qui lui semblaient une éternité. Puis, du coin de l'œil, elle détecta un mouvement. Un homme apparaissait à la porte de la petite dépendance. Il n'était pas très grand, ni très jeune, d'ailleurs. Il avançait prudemment mais d'un pas régulier vers l'orée du bois.

« Il est cinglé », songea Newbury.

Elle l'observait s'avançant vers la ligne où quelques instants auparavant, à peine, une demi-douzaine de tireurs s'étaient disposés en ordre de bataille. Elle gardait son Beretta pointé vers les hautes herbes.

Finalement, il s'enfonça dans le bois. Newbury attendait en tâchant de contrôler sa respiration. Il reparut au bout de quelques minutes, enleva son chapeau de fourrure et l'agita au-dessus de sa tête dans sa direction. Elle n'entendait pas ce qu'il criait, mais elle comprenait qu'il lui faisait savoir que la voie était libre. Elle avança vers lui, le doigt toujours sur la détente. Elle voyait mieux ses traits maintenant, il était encore plus vieux qu'elle ne l'avait cru.

— Bonjour, fit-il avec un large sourire. J'imagine que vous êtes Sandra.

Elle inclina la tête sur le côté.

— Exact, répondit-elle, et vous, vous êtes ?

— Don Clint, agent fédéral à la retraite. Ravi de vous voir saine et sauve.

— Vous êtes venu avec Cox ? demanda-t-elle en lui tendant la main.

Le bruit d'un hélicoptère couvrit alors leur conversation.

Jeff Kellogg attendait au bas des marches à l'arrière du château. Il

vérifiait son arme et consultait sa montre régulièrement. L'hélicoptère aurait déjà dû être là. Qu'est-ce qui pouvait bien le retarder ?

Il avait déjà son plan. Il allait attendre que le dernier passager soit descendu puis s'approcherait par le côté, dans un angle où le pilote ne pouvait pas le voir. Il y aurait parmi eux au moins un membre du Comité, ce qui signifiait qu'ils seraient accompagnés de gardes du corps. Kellogg voulait pouvoir les attaquer sans endommager l'hélicoptère. C'était sa seule solution pour se sortir de là et il n'allait pas la laisser s'échapper.

Il fallait espérer que Cox retiendrait les militants du F.L.T. assez longtemps. Il entendait sans cesse des détonations d'armes automatiques, et parfois même des explosions. Ce Cox était un drôle de salaud. Dangereux. L'agent du F.B.I. se félicitait de n'avoir jamais eu à l'affronter face à face. Son plus gros problème désormais était d'arriver jusqu'au jet privé qui devait l'emmener aux îles Caïman. De là, il partirait vers un pays d'Amérique latine, le Brésil, par exemple et se ferait un petit nid douillet avec une beauté locale.

Le bruit d'hélices fendait l'air se fit enfin entendre. Tous ses sens étaient en alerte. Il serra le poing sur la crosse de son MP-5. Ses muscles étaient tendus à bloc. Il se colla au mur et écouta avec délices ce vrombissement de moteur qui approchait : la musique de la liberté. Le bâtiment tout entier vibrait.

Dans quelques minutes, Kellogg serait loin et en sécurité.

*
* *

L'Exécuteur regarda par la fenêtre la piscine de taille olympique recouverte d'une bâche pour l'hiver. L'héliport se trouvait au-delà du patio et de la piscine, côté Nord.

Sa recherche à l'intérieur de la maison n'avait rien donné, il n'avait pas trouvé trace de Kellogg, en revanche, il était tombé sur le corps criblé de balles de Percy Jeter.

Bolan savait parfaitement de qui il s'agissait. Jeter s'était fait connaître pour ses nombreuses activités auprès des déshérités. La pire des vermines : un hypocrite.

Bolan localisa son bureau et consulta les documents qui traînaient. Il comprit que Jeter attendait l'arrivée d'un hélicoptère transportant des VIPs.

L'Exécuteur ressortit sur le patio, il entendait le bruit des hélices et d'un moteur qui s'arrêtait progressivement, tandis que les passagers mettaient pied à terre. Il s'avança vers l'appareil. Les personnages qui en sortaient, vêtus de costumes, ne s'étonnèrent pas de voir approcher

un homme armé en combinaison noire.

L'apparition soudaine de Kellogg le prit par surprise. Ils se regardèrent droit dans les yeux, comme des fauves à l'arrêt. Les témoins commençaient à s'affoler. Les deux gardes du corps identifièrent Kellogg comme le danger le plus immédiat, mais ils n'eurent pas le temps d'agir, Bolan les avait abattus d'une rafale de son MP-5.

Cependant Kellogg dans sa hâte à éliminer tous les obstacles qui se dressaient entre lui-même et l'hélicoptère donna le temps à l'Exécuteur de dégainer le Desert Eagle. Bolan appuya sur la détente deux fois.

La première balle atteignit le SMG de Kellogg, le transforma en un tas de ferraille inutilisable et le fit sauter d'entre ses mains. La deuxième fracassa l'os du bras droit. Kellogg fut projeté en arrière.

Les VIPs restaient pétrifiés au milieu de la piste, les mains sur la tête. Bolan se précipita vers l'hélicoptère, le Desert Eagle pointé vers le corps de Kellogg allongé de tout son long, et le MPi 69 vers le pilote. Il lui fit signe avec son arme de sortir de la cabine. Quand il se retrouva au côté des autres sur la piste d'atterrissage, Bolan alla prendre le pouls de Kellogg. Il eut la satisfaction de voir que son cœur battait encore.

Newbury et Clint le rejoignirent une minute plus tard. En voyant Kellogg à terre, Sandra lança un regard interrogateur à l'Exécuteur.

— Il est encore en vie, fit Bolan avec un large sourire.

La jeune femme se tourna vers lui.

— Je suis très impressionnée, Cox, dit-elle avec gratitude. Vous avez tenu parole. Vous vous assouplissez avec l'âge.

— Ça se pourrait, répondit Bolan.

Un des VIPs se tourna vers eux et demanda :

— Bon Dieu, vous pourriez nous dire qui vous êtes et ce que vous foutez là ?

Don Clint échangea un regard d'abord avec Bolan puis avec Newbury avant de répondre :

— Tu as le droit de rester silencieux, alors profite-en pour fermer ta gueule.

Il se tourna vers Bolan et lui dit :

— Vous savez, ça me manque ce boulot, quelquefois.

ÉPILOGUE

Mack Bolan réquisitionna l'hélicoptère du F.L.T. Un pilote de la garde nationale se fit un plaisir de le poser sur le toit du bâtiment occupé par une compagnie d'assurances qui servait de Quartier Général à Gowan. C'était Kellogg qui leur avait indiqué l'endroit. Depuis qu'il espérait la clémence des juges, il se faisait plus bavard.

Les quatre véhicules garés dans la rue le long de la façade témoignaient de la présence de Gowan et de ses hommes de main à Timber Vale. Ses gorilles étaient à l'intérieur et mettaient sur pied des projets pour terroriser et spolier les innocents et les honnêtes commerçants de la ville.

L'Exécuteur était descendu en rappel le long d'un câble jusque sur le toit. Il avait roulé sur l'épaule gauche au moment de se réceptionner. Maintenant, reprenant la corde, il se balançait par-dessus le rebord du toit et, en un arc de cercle parfait, surgit à travers une des fenêtres dans la salle enfumée où les sbires de Gowan s'étaient regroupés. Quelques-uns d'entre eux se retournèrent subitement, mais la plupart furent pris par surprise devant la violence de l'attaque.

Un des gorilles parvint à dégainer son pistolet, un Colt R0639 SMG, mais n'eut pas le temps de s'en servir. Trois balles de 9 mm lui déchirèrent la poitrine et le projetèrent contre le mur avec une telle force que sa tête fracassa la vitre de la porte menant au bureau.

Les tueurs de Gowan se jetaient à terre, ceux qui essayaient de s'enfuir se bouscullaient. Bolan les mit en joue et appuya sur la détente de son arme deux fois. Les deux hommes s'écroulèrent, ils étaient morts avant d'avoir touché le sol. Le plus gros avait pris une balle en travers de la carotide et son cou se transforma en une fontaine de sang.

Bolan arracha une des grenades accrochées à sa ceinture. Il la dégoupilla et la lança du même mouvement, puis il se réfugia derrière un pilier. Il ferma les yeux et se boucha les oreilles en gardant la bouche ouverte. L'explosion survint quelques secondes plus tard, aveuglant deux hommes et perçant les tympanes de plusieurs autres.

L'Exécuteur se jeta dans l'arrière-salle et s'accroupit

immédiatement. Réflexe qui lui sauva la vie, quand un des rescapés de son attaque, caché derrière le bureau, envoya une rafale qui passa juste au-dessus de sa tête. Il reconnut immédiatement le tireur : Struthers Sullivan. Il ajusta son arme et appuya sur la détente. Les ogives brûlantes de 9 mm défoncèrent la poitrine de Struthers, et prirent une trajectoire verticale à l'impact, traversant les poumons et le cœur avant de ressortir entre les omoplates. Il tomba avec une telle force sur un classeur en métal qu'il déforma les tiroirs.

Une expression d'horreur se dessinait sur son visage qui faisait office de masque mortuaire. Il était en position assise, le sang gargouilla encore au fond de sa gorge. Struthers Sullivan glissa sur le côté et succomba.

Les bruits de la bataille se taisaient progressivement et Bolan se redressa lentement dans la fumée et l'odeur de la mort. On sentait encore la violence vibrer dans l'air. L'Exécuteur s'en sentait enveloppé comme d'un vieux manteau. Mais la menace avait disparu. Cette nuit les citoyens de Timber Vale pourraient dormir sur leurs deux oreilles. Bolan avait écrasé le F.L.T., il n'avait plus qu'une tâche à accomplir : éliminer le chef de la mafia du coin, Gowan. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir.

Mickey Gowan écoutait les nouvelles. Tous ses hommes avaient été abattus ou capturés par la police. Il éteignit la radio, un silence pesant régna sur la pièce.

Finalement, il se leva et se dirigea vers le bar. D'une main tremblante, il chercha sa bouteille de whisky préféré. Alors qu'il se remplissait un verre, il crut entendre un bruit et resta pétrifié. Il alluma la lumière. Rien. Il marmonna quelques paroles incompréhensibles puis vida son verre d'un trait avant de le remplir de nouveau. Il s'avança vers le canapé et se laissa tomber sur les coussins de tout son poids.

Soudain il sentit un objet glacial qui appuyait contre sa nuque.

— Alors, on boit pour oublier ?

Il reconnut cette voix immédiatement.

— Qui es-tu ? demanda Gowan. Qu'est-ce que tu me veux ? Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas tranquille ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Ce que tu as fait à ces gens, c'est comme si tu me l'avais fait à moi.

— Ah oui ? Qui es-tu pour me juger ?

— Je ne suis pas ton juge, ni ton jury, je suis juste ton exécuter,

répliqua Bolan.

Et il débarrassa le monde d'un de ses parasites.

Il allait disparaître dans la nuit, comme une ombre, laissant le souvenir d'un inconnu venu comme une tornade. On parlerait longtemps de lui dans la petite ville, et il deviendrait une légende. Mais Mack Bolan avait l'habitude, depuis toutes ces années qu'il traquait la Pieuvre. Malheureusement, il savait aussi que son combat, aussi juste qu'il était, ne finirait jamais... sauf par sa propre mort.